

N°1 DEPUIS 1909 — HISTORIA.FR

HISTORIA

**Il y a 80 ans,
le procès Pétain**

**Amélie Nothomb,
sa passion
pour Yourcenar**

NUMÉRO
DOUBLE
132 PAGES

**20 découvertes
extraordinaires de
l'ARCHÉOLOGIE**

M 02630 - 941 - F: 7,90 € - RD

JUILLET-AOÛT 2025

N°941

ALL 9,40 €

BEL/ESP/GR/ITA/LUX/PORT 8,90 €

CH 13 CHF - DOM/S 8,90 €

TOM/S 1050 XPF - MAR 86 DH

TUN 14,50 TND - CAN \$ 13,99

A composite image showing a B-29 bomber in flight at the top, and a historical aerial view of Hiroshima at the bottom. A large, glowing nuclear cloud is visible in the lower right corner of the city view.

Hiroshima, la course vers l'apocalypse

© Periscope Film/Atelier des archives

EN AOÛT SUR
france•**tv**

En partenariat avec **HISTORIA**

Pour toute question concernant votre abonnement: 01 55 56 70 56.

Historia service abonnements: 45, avenue du Général-Leclerc, 60643 Chantilly Cedex.
E-mail: serviceclients@historia.fr
Tarifs France: 1 an, 10 n° d'Historia: 59 €; 1 an, 10 n° d'Historia + 4 Historia Hors-série (trimestriel): 88 €. Belgique: Edigroup. Tél.: 070 233 304.
Suisse: Edigroup. Tél.: 022 860 84 01.
Tarifs autres pays: nous consulter.

Directeur de la publication et gérant de SFPA:

Pierre Louette.

Éditrice: Claire Lénart.

Rédaction

Directeur éditorial: Franck Ferrand.

Rédacteur en chef: Éric Pincas.

Rédacteur en chef adjoint

chargé du Hors-série: Victor Battaglion.

Assistante: Florence Jaccot.

Création graphique: Quintin Leeds.

Directeur artistique: Stéphane Ravaux.

Rédacteur graphiste: Sylvain Feix.

Secrétaires de rédaction:

Alexis Charniguet, Nathalie-Anne Soumaire.

Rédactrice photo: Anne-Laure Schneider.

Rédacteur en chef adjoint chargé du Web:

Pierre-Louis Lensel.

Rédactrices Web: Véronique Dumas, Élise Neyret.

Comité éditorial: Jean-Yves Boriaud, Laure de Chantal, Bruno Dumézil, Bruno Fuligni, Jean-Yves Le Naour, Catherine Salles, Thierry Sarmant, Bénédicte Vergez-Chaignon, Laurent Vissière.

Directrice marketing et des revenus clients:

Lise Benamou.

Fabrication: Catherine Massabuau, Bruno Santin, Naïma Mensouri.

Ventes messageries: Gaëlle Trabut.

Réassort kiosque:

venteshistoria@teamdiffusion.fr

Agrément postal Belgique n° P207 231.

Publicité Les Échos-Le Parisien Médias

Tél.: 0187 39 78 00. Pour obtenir votre correspondant, composer le 01 87 39 suivi des chiffres entre parenthèses.

Les adresses e-mail se constituent ainsi: initialeduprenomnom@lesechosleparisien.fr

Présidente: Corinne Mrejen.

Directeur général adjoint: Nicolas Danard.

Directrice de la publicité: Karine Lyautey (89 87).

Directeur délégué: Bernard Villeneuve.

Impression: Maury Eurolivres Manchecourt.

Imprimé en France/Printed in France.

Dépôt légal: juillet 2025.

Commission paritaire: n° 1026 K 80413.

ISSN: 1270-0835.

Historia est édité par SFPA. RCS Paris 304 951 460.

Historia est une publication du groupe

Les Échos-Le Parisien.

Ce numéro comporte un encart abonnement sur la diffusion France Kiosque.

Photo de couverture: Visage du dieu Acheloos, chaudron de bronze étrusque (v^e s. av. J.-C.), fouilles de Lavau (Aube). © Denis Gliksman, Inrap.

Origine du papier: Finlande - Taux de fibres recyclées: 0% - Eutrophisation: PTot = 0,06kg/tonne de papier.



Édito

Par Éric Pincas



Sous nos pieds, le vertige des siècles

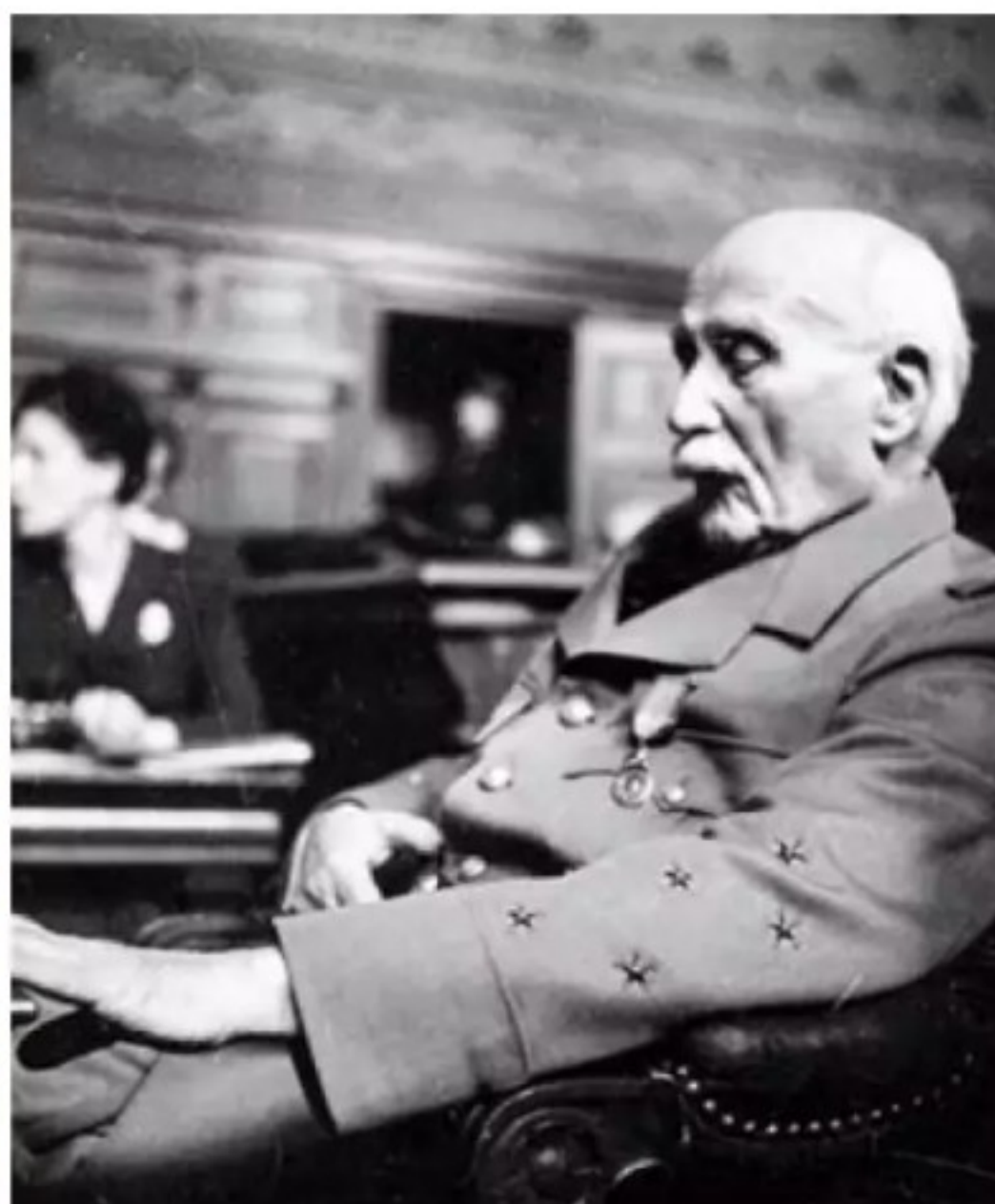
Coup de chaud sur l'archéologie! Mi-juin, alors que les premières chaleurs s'invitaient dans l'Hexagone, l'Assemblée nationale examinait un texte sur la simplification économique concernant les projets d'aménagement du territoire dits «d'intérêt général majeur», menaçant de supprimer le diagnostic archéologique et donc de compromettre la sauvegarde des vestiges du passé. L'article concernant ce dernier point a heureusement été retiré. Si tel n'avait pas été le cas, Dominique Garcia, président de l'Institut national de recherches archéologiques préventives, y aurait vu un non-sens total: «La loi de 2011 sur l'archéologie préventive est déjà en soi une loi de simplification parce qu'elle concilie aménagement du territoire et connaissance patrimoniale.» L'enjeu est loin d'être anecdotique tant l'archéologie préventive doit être considérée comme un trésor national.

Depuis près d'un quart de siècle, elle a en effet permis d'étudier et de sauvegarder plus de 50 000 sites en métropole et dans les outre-mers, enrichissant nos connaissances sur notre passé commun et bousculant parfois nos certitudes sur notre histoire. L'archéologie s'inscrit dans

“C'est une invitation au voyage qu'offre l'archéologie”

une longue tradition française et elle rencontre un énorme succès dans notre pays. Sans doute parce qu'elle constitue une invitation au voyage, à l'aventure, et qu'elle nourrit notre imaginaire. La clé de sa réussite tient à cette part de rêve que nombre d'entre nous avons ressenti au moins une fois dans nos vies, en visitant un chantier de

fouilles ou en espérant découvrir enterré dans notre jardin un trésor venu du fond des âges. Voilà huit ans que nous n'avions plus consacré de dossier à l'archéologie, autant dire une éternité au vu du rythme effréné des découvertes. Aussi, nous vous proposons pour ce numéro double d'été un dossier spécial, explorant des sites au-delà de nos frontières, en Afrique, en Asie, dans les îles du Pacifique mais aussi plus près de chez vous – en collaboration avec l'Inrap –, en régions et par-delà les mers, partout où le sous-sol dévoile ses secrets... ou presque! Car chacune des découvertes que nous avons sélectionnées – le choix n'a pas été simple au vu de la profusion des terrains de fouilles – recèle sa part de mystère, de questions parfois en suspens. Un formidable voyage à la rencontre de mondes disparus, de rituels mystérieux, de trésors enfouis à l'intérieur de monuments que l'on croyait connaître... Là, juste sous nos pieds, le vertige des siècles...



6 **Portfolio**

La France à Rome

Notre pays possède un superbe ensemble de bâtiments et d'églises dans la Ville éternelle. Visite guidée.

14 **Échos de l'Histoire**

Le bombardement oublié de Tokyo en mars 1945 ; Hiroshima et Nagasaki ; DDT, la chasse aux moustiques...

20 **Ils font l'événement**

L'ouverture du Grand Musée du Caire ; La Ruée vers l'or restaurée ; l'âge du bronze mis à l'honneur au MAN.

26 **Récit**

Pétain, seul devant ses juges et face à l'Histoire

Le héros de Verdun, maréchal de France et chef de l'État fantoche de Vichy doit répondre de ses crimes. Un procès suivi par le monde entier.

PAR BÉNÉDICTE VERGEZ-CHAIGNON

34 **Dossier**

Les enquêtes extraordinaires de l'archéologie

36 **Doukki Gel, mystérieuse cité des rois africains** OLIVIER TOSSERI

39 **Des pharaons noirs à la tête de l'Égypte** OLIVIER TOSSERI

40 **Les malédictions de la « momie hurlante »** ANNE-LOUISE SAUTREUIL

43 **Des trésors égyptiens dans le sol écossais** ANNE-LOUISE SAUTREUIL

44 **Qui sont les hommes sans tête du Dorset ?** OLIVIER TOSSERI

46 **Mont Ararat, la quête de l'arche de Noé tombe à l'eau**

CHARLES GIOL

49 **Chine : des orteils pour un royaume** OLIVIER TOSSERI

50 **Les enfants sacrifiés de Carthage, une légende ?** OLIVIER TOSSERI

52 **À Venise, un vampire dans la lagune ?** LAURENT VISSIÈRE

54 **Dans l'Indus, vie et mort d'une civilisation** CHARLES GIOL

57 **Tonga, les cités du bout du monde** OLIVIER TOSSERI

58 **Entretien avec Dominique Garcia, président de l'Inrap**

62 **Les derniers secrets de Notre-Dame de Paris** NICOLAS MÉRA

66 **L'île de Ré, terminus pour des voyageurs venus du Nord ?**

CHARLES GIOL

68 **Vénus, les femmes de Picardie** MÉLANIE TUYSSUZIAN

70 **La flotte fantôme des bords de Loire** MÉLANIE TUYSSUZIAN

73 **À Dijon, des Gaulois assis pour l'éternité** OLIVIER TOSSERI

74 **Veyre-Monton, le « Carnac auvergnat » ?** NICOLAS MÉRA

76 **Grottes ornées : « Vous avez un message »...** ROMAIN PIGEAUD

80 **Narbo Martius l'autre Rome** OLIVIER TOSSERI

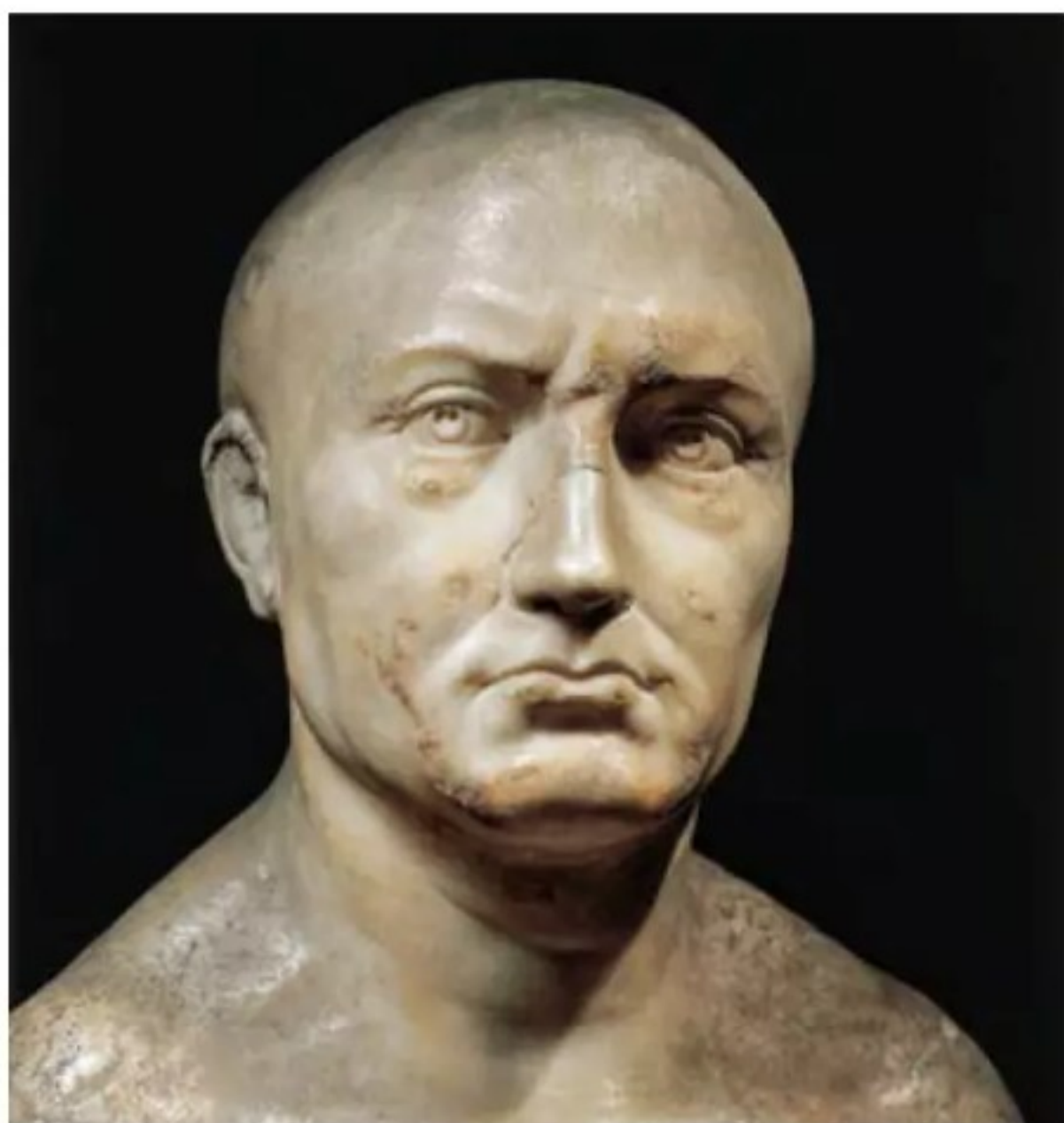
83 **L'île de Beauté passe à l'heure étrusque** OLIVIER TOSSERI

84 **Kourou : le fil d'Ariane vers les civilisations**

précolombiennes CHARLES GIOL

86 **Les jeunes martyrs du bain de La Réunion** NICOLAS MÉRA

88 **Anne d'Alègre, la vie à pleines dents** OLIVIER TOSSERI



90 Récit

Bonaparte et Talleyrand, l'aigle et le sphinx

Une soif inextinguible de revanche sociale et une ambition commune unissent les deux hommes, avant de les éloigner peu à peu après la proclamation de l'Empire. **PAR CHARLES-ÉLOI VIAL**

94 Récit

De la mauvaise réputation des chauves

Dans la Rome antique, l'alopecie masculine, surtout précoce, passe pour la preuve de perversions cachées. Malheur à l'empereur chauve, comme Caligula !

PAR ROBINSON BAUDRY ET CAROLINE HUSQUIN

98 Reportage

Le manoir d'Ango, le château du corsaire

C'est à deux pas de Dieppe, sa ville natale, et de l'océan, qui lui apporta gloire et fortune, que Jean Ango (1480-1551) rebâtit un château qui mêle traditions vernaculaires et nouveautés italiennes. **PAR CHARLES GIOL**

104 Une œuvre, un artiste

La Mort de Sardanapale d'Eugène Delacroix

Aujourd'hui chef-d'œuvre du romantisme, cette toile déclenche un scandale en 1827. **PAR CLÉMENT DIRIÉ**

108 Cahier culture

108 **Expos**

110 **Sorties**

112 **Spécial livres d'été**

122 Tête-à-tête

Amélie Nothomb & Marguerite Yourcenar

Chaque mois, une personnalité évoque son lien avec une figure historique.

PROPOS RECUEILLIS PAR YETTY HAGENDORF

126 Histoire sur ordonnance

PAR JEAN-NOËL FABIANI-SALMON

129 Mots croisés

130 L'humeur

d'Emmanuel de Waresquiel

Contributeurs

Robinson Baudry Maître de conférence en histoire romaine. **Mélanie Bedrossian** Journaliste. **Stéphanie Gatignol** Journaliste. **Charles Giol** Journaliste. **Aude Gros de Beler** Égyptologue et archéologue. **Caroline Husquin** Maître de conférences en histoire romaine. **Nicolas Méra** Journaliste. **Romain Pigeaud** Préhistorien et archéologue. **Anne-Louise Sautreuil** Journaliste. **Olivier Tosseri** Journaliste. **Mélanie Tuyssuzian** Journaliste. **Bénédicte Vergez-Chaignon** Historienne, spécialiste de l'Occupation. **Charles-Éloi Vial** Historien spécialiste de Napoléon. **Laurent Vissière** Médiéviste.

Dans la Ville éternelle, notre pays s'est retrouvé, grâce aux heureux hasards de l'Histoire, propriétaire d'un patrimoine exceptionnel : « pieux établissements », palais et ambassades vantent, à la française, l'art et la foi sur un ton typiquement romain !



Bonaparte en conquête Cette résidence suburbaine plantée sur le Pincio est transformée au XVI^e siècle en un somptueux palais entouré de jardins par Bartolomeo Ammannati pour les Médicis. Napoléon, en 1803, échangea avec le gouvernement florentin le palais Mancini contre la villa Médicis pour y loger l'Académie de France.

La France à Rome



FRÉDÉRIC REGLAIN/DIVERGENCE



ERIC MARTIN/FISAROPHOTOS

Joyau de la République Entre Tibre et Champ de Mars, le palais Farnèse témoigne des fastes de son commanditaire, le cardinal Alessandro Farnèse, futur pape Paul III. Construit entre 1514 et 1589 sous la direction de quatre grands architectes (Sangallo le jeune, Michel-Ange, le Vignola et Giacomo della Porta), il abrite, depuis 1874, le siège de l'ambassade de France en Italie et, depuis lors l'École française de Rome.

ERIC VANDEVILLE/AKG-IMAGES



Divine La galerie des Carrache, réalisée entre 1597 et 1608 par Annibale et Agostino Carracci, fait partie des trésors du palais Farnèse. Récemment restaurée, cette fresque (d'une superficie totale de plus de 600 m²), qui raconte les amours des dieux, est l'une des plus spectaculaires de la Renaissance italienne après la chapelle Sixtine.



Haut en couleur Les réceptions de l'ambassadeur de France sont réputées pour le bon goût du maître de maison... Comment en irait-il autrement quand son bureau – pièce centrale de l'étage noble – donne sur la place Farnèse par la loggia ouverte par Michel-Ange et que les décors à fresque (1557-1563) sont signés par l'artiste maniériste florentin Francesco Salviati.

FRÉDÉRIC REGLAIN/DIVERGENCE





TUPUNGATO/SHUTTERSTOCK

Air du pays Au Moyen Âge, chaque « nation » disposait de sa propre église dans la cité papale – comme Saint-Nicolas-des-Lorrains ou Saint-Yves-des-Bretons. Joyau baroque, Saint-Louis-des-Français témoigne ainsi de la présence française dans la Ville éternelle depuis le XVI^e siècle. Commandée par Catherine de Médicis, elle se place, forcément, sous l'invocation du pieux Capétien.



GETTY IMAGES

Tradition continue Saint-Jean-de-Latran, la cathédrale de Rome et de son évêque, le pape (ici l'autel papal), entretient des liens étroits avec notre pays, qui remontent au souvenir de Charlemagne et des rois de France. En souvenir de ce passé, chaque président de la République continue ainsi d'être investi par le Vatican du titre honorifique de « chanoine du Latran ».

Coup double Couvent et église reconnaissable à ses deux campaniles, la Trinité-des-Monts (ci-contre) est considérée comme « l'église romaine des rois de France ». Elle fut construite grâce au mécénat de Charles VIII. Confiée aux Minimes, un ordre religieux alors très présent dans le domaine capétien, elle est consacrée en 1594. Au fil des siècles, les dons royaux et ceux de familles nobles ont contribué à son embellissement.



ERIC VANDEVILLE/GAMMA-RAPHO



HTTPS://VA.AMBASSANCE.FRANCE.ORG/SP

Diplomatie vaticane La villa Bonaparte, édifiée vers 1750 pour le cardinal Silvio Valenti Gonzaga, est acquise par Pauline, sœur de Napoléon, qui s'y installe après la chute de l'Empire. Vendue à la Prusse en 1906, confisquée à l'Allemagne en 1945 puis achetée par la France, elle est le siège de l'ambassade de France près le Saint-Siège depuis 1950.



NEKOMURA/SHUTTERSTOCK

Club des cinq L'église Saint-André-et-Saint-Claude-des-Francis-Comtois-de-Bourgogne est la cinquième des églises romaines relevant des « Pieux Établissements de France » placées sous la tutelle de l'ambassade de France près le Saint-Siège : Trinité-des-Monts ; Saint-Louis-des-Français ; Saint-Nicolas-des-Lorrains et Saint-Yves-des-Bretons.

**Vous avez rendez-vous
avec l'histoire.**



9,90€
HORS-SÉRIE
SEULEMENT



CONFÉRENCE
DES NATIONS UNIES
SUR L'Océan
NICE FRANCE 2025





En cendres Le 9 mars 1945, les bombes incendiaires américaines embrasent la capitale, provoquant le raid aérien le plus meurtrier de toute la Seconde Guerre mondiale.

GRANGER COLL. NY/AURIMAGES

La destruction de Tokyo, un épisode oublié

Mémoire. Hiroshima et Nagasaki hâtent la fin de la guerre contre le Japon, qui capitule le 2 septembre 1945. Mais l'entrée dans l'ère atomique éclipse le bombardement meurtrier de sa capitale, qui a précédé.

Le *Purple Heart*, c'est cette décoration décernée par les États-Unis à leurs soldats blessés ou tués. En prévision de l'invasion du Japon, et anticipant des pertes épouvantables, le gouvernement américain commande la fabrication de près d'un demi-million de ces

médailles. C'est dire dans quel état d'esprit Roosevelt puis Truman abordent la phase finale de la guerre contre le Japon. Et les assauts sur Okinawa et Iwo Jima (qui coûtent la vie à plus de 25 000 GI) démontrent que les Japonais entendent vendre chèrement leur peau.

La prise de ces îles permet néanmoins aux États-Unis d'exporter en Asie leur savoir-faire acquis sur le front européen en matière de guerre aérienne. Afin de préparer le débarquement sur les plages de l'archipel nippon – l'opération *Downfall* («Effondrement»), prévue pour octobre 1945 – l'état-major amé-

ricain lance au printemps une campagne de bombardements aériens massifs, dont les deux explosions atomiques constitueront le point d'orgue.

Les Japonais découvrent, avec autant de stupéfaction que d'impréparation, la guerre désormais portée sur leur sol. Et les dégâts sont considérables en raison de la rareté des abris, de la prédominance du bois dans l'architecture (*photo*) et de la forte densité de population urbaine. Les bombardiers lourds multiplient donc les raids sur le Japon. Mais sur quelles cibles? Car, bien vite, tous les centres industriels sont

détruits. Les Alliés appliquent alors sur l'archipel les théories de l'Italien Douhet – auteur, en 1921, du concept de bombardement aérien, qui doit viser la population civile (le « front intérieur ») afin de provoquer un choc menant à la capitulation. Une stratégie déjà mise en œuvre en Allemagne...

Un ouragan de flammes

Dans la nuit du 9 au 10 mars 1945, l'USAAF lance donc un raid massif sur Tokyo, pilonnée depuis le mois précédent. L'objectif de cette attaque? Aucune cible stratégique mais la volonté de frapper les populations dans l'espoir de provoquer ce fameux effondrement moral.

Plus de 300 appareils chargés de bombes incendiaires participent à l'opération. Le résultat? Dévastateur! La capitale de bois et de papier s'embrase. Près de 100 000 civils sont tués sur le coup – le bilan de l'attaque sur Dresde, qui a tant hanté la mémoire européenne, s'élève à environ 30 000 morts – et on compte un million de sans-abri.

Ce raid sur Tokyo reste ainsi le bombardement le plus meurtrier de toute la Seconde Guerre mondiale, mais le souvenir de cette attaque de style « classique » sera effacé par les bombardements atomiques – ces derniers se distinguant ainsi moins par le nombre de victimes (*lire ci-contre*) que par la faible quantité d'appareils engagés et, bien sûr, les lents ravages des radiations.

■ BERNARD SARRAMÉA

À voir : *Hiroshima, la course vers l'apocalypse*, documentaire de David Korn-Brzoza, diffusé début août, à 21h 05, sur France 2 et disponible sur france.tv

Hiroshima et Nagasaki : les cicatrices de la paix

A

lors que la Seconde Guerre mondiale s'achève en Europe, le 8 mai 1945, le conflit perdure dans le Pacifique.

Souhaitant mettre un terme définitif aux combats par l'obtention de la capitulation sans condition de l'empire du Japon, les États-Unis, dirigés par Harry S. Truman, utilisent à deux reprises l'arme atomique. Une première bombe (« Little Boy ») est larguée sur la ville d'Hiroshima le 6 août 1945, puis une seconde (« Fat Man ») sur Nagasaki le 9 août. La destruction complète de ces deux villes et le nombre incalculable de victimes de ces bombardements poussent le pouvoir japonais à se rendre. L'estimation du nombre de victimes varie du simple au double, de

100 000 à plus de 200 000, auxquelles doivent être ajoutées les victimes ultérieures, touchées par des cancers et autres maladies provoquées par ces explosions.

Le terme issu du japonais *Hibakusha*, littéralement « personne affectée par l'exposition », est popularisé pour identifier les victimes, dont plus de 600 000 ont reçu ce statut par le gouvernement nippon. Le dos de l'un de ces survivants, reconnaissable à sa peau marquée, a été immortalisé par le photoreporteur Werner Bischof au début des années 1950. Ce cliché, au sens artistique indéniable, associe le corps meurtri de la victime à celui de l'emblème de la ville d'Hiroshima en ruine, au second plan, et illustre encore très bien, quatre-vingts ans après, les dramatiques conséquences humaines et patrimoniales de la guerre. ■ THOMAS LIÉNARD



Hibakusha En 1951, le photographe suisse Werner Bischof découvre le Japon et les stigmates des bombardements atomiques d'août 1945.

Sus aux moustiques!



Répulsif Aux grands maux les grands moyens. Ces soldats américains se pulvérisent de DDT contre les moustiques. (1945).

indésirables. Hérodote remarque que les pêcheurs du Nil utilisent des filets en guise de moustiquaires: «le jour, on s'en sert pour prendre du poisson; la nuit, on l'étend autour du lit». Infestés de moustiques, les marais Pontins, au sud de Rome, doivent être purgés par Jules César, mais le projet n'aboutit pas – il faudra attendre Mussolini pour les assécher dans le cadre de sa politique de bonification agricole.

DDT ou gin tonic!

Entre-temps, on a découvert les bienfaits de la quinine pour lutter contre la malaria, ce qui en fait un instrument clé de l'expansion coloniale: en Inde britannique, ses propriétés antipaludiques popularisent le *gin and tonic*. Du côté des insecticides, la Seconde Guerre mondiale a démocratisé l'emploi de DDT, synthétisé en 1939. Forte de cette découverte, l'OMS lance son Programme mondial d'éradication du paludisme en 1948: quinze ans plus tard, la maladie disparaît en Europe, en Amérique du Nord et en Australie – tant et si bien que les opérations de «démoustication» se consacrent désormais à renforcer l'attractivité touristique de certains littoraux, comme celui du Languedoc-Roussillon en 1963! Toutefois, la nocivité environnementale de ces répulsifs et l'apparition d'espèces plus résistantes incitent les scientifiques à envisager d'autres solutions. L'une des plus prometteuses à ce jour consiste à stériliser les moustiques par exposition aux rayons X ou en modifiant leur génome, pour empêcher leurs œufs d'éclore. **NICOLAS MERA**

Bzzz. La lutte contre les anophèles, aedes et autres diptères ne date pas d'hier. Depuis la Rome antique, l'homme cherche à éliminer cet insecte, vecteur de maladies potentiellement graves.

Pour la plupart d'entre nous, c'est un vrombissement qui nous empêche de dormir, une gêne passagère lors des soirées d'été. Pour le reste du monde, c'est un cauchemar sanitaire. Selon les données de l'OMS, le moustique tue 700 000 personnes chaque année via les maladies dont

il est le vecteur – zika, chikungunya, dengue, fièvre jaune, paludisme. Dès l'Antiquité, on redoute les fièvres et autres «pestilences» qui frappent les zones humides, sans pour autant épingle l'insecte coupable de leur propagation: le savant romain Varron recommande d'éviter les zones marécageuses, où grouille «une multitude d'insectes imperceptibles qui s'introduisent par la bouche et les narines avec l'air que l'on respire, et occasionnent ainsi des maladies graves». Jusqu'au XIX^e siècle, on pensera que le «mauvais air» (d'où le terme «malaria») est en cause, non le premier prédateur de l'humanité.

Pour autant, médecins et naturalistes proposent déjà des recettes antiparasitaires. Pline l'Ancien recommande de brûler du galbanum pour chasser les



Gérardmer, pionnière du tourisme

Anniversaire.

Le premier office de tourisme en France a vu le jour à Gérardmer, dans les Vosges, en 1875.

Il y a cent cinquante ans naissait la première structure touristique de France. C'est à Gérardmer que s'écrivent les débuts de l'histoire du tourisme contemporain. Le 23 juillet 1875, un groupe de notables locaux – le capitaine Morand, l'industriel Garnier-Thiebaut et Maximilien Kelsch, ancien maire et député – crée le « Comité des promenades ». À l'époque, cette structure innovante, consacrée à l'accueil des visiteurs, vise à

valoriser les paysages et à aménager le territoire, en faisant découvrir ce coin de montagne encore méconnu à une clientèle venue d'ailleurs. Au XIX^e siècle, grâce à son dynamisme industriel et à la beauté de son environnement, le développement touristique de la ville s'accélère. Les rives du lac sont aménagées, les villas fleurissent et les hôtels de luxe se multiplient. L'année 1878 marque une étape déterminante avec l'ouverture de la ligne ferroviaire reliant Paris à Gérardmer, entraînant une hausse spectaculaire du nombre de voyageurs, qui atteint 67 279 en 1908. Il faut dire que la ville ne manque pas d'atouts : dès 1907, elle se dote de l'une des premières stations de ski du pays. Bien que son territoire fût détruit à 85 % durant la Seconde Guerre mondiale, Gérardmer a su se reconstruire et conserver son savoir-faire en matière d'accueil. Aujourd'hui, cent cinquante ans plus tard, elle célèbre avec fierté la création du Comité des promenades, pionnier des offices de tourisme modernes. ▣

MÉLANIE BEDROSSIAN



Assomption



C'est l'été et vous savez déjà que la semaine du 15 août, jour de l'Assomption, la France sera en vacances. Les bonapartistes qui lisent ces lignes auront peut-être un frisson de nostalgie : en 1852, le « prince-président » Louis Napoléon a fait de cette date la nouvelle fête nationale de notre pays car c'était le jour anniversaire de Napoléon I^{er}. Ce glissement de calendrier devait préparer les esprits à l'avènement du Second Empire quelques mois plus tard.

Mais les bons chrétiens, eux, n'oublièrent pas que ce jour était chômé depuis 1638, époque à laquelle Louis XIII a consacré le royaume de France à la Vierge Marie. Et le 15 août n'a pas été choisi au hasard ! À la fin du VI^e siècle de notre ère, l'empereur romain d'Orient Maurice célèbre la Dormition de la Vierge le 15 août. Alors que le christianisme se structure, les évêques décident de la fin officielle de la mère de Jésus. Comment celle qui a porté le Christ après une immaculée conception pouvait-elle simplement mourir ? Les prélats considèrent qu'elle s'est endormie et qu'elle a été élevée dans les Cieux, corps et âme.

Les Églises d'Orient et d'Occident se scindent lors du schisme de 1054. La Dormition de la Vierge devient alors une affaire d'orthodoxes. À partir du XIX^e siècle, les catholiques, nombreux à vénérer la Vierge, exigent la reconnaissance de son ascension au paradis. Attentif à ses ouailles, le pape Pie XII établit en 1950 le dogme de l'Assomption, la montée au Ciel de la Vierge, corps et âme. L'essentiel de cette affaire était d'imaginer un vocable spécifique, différent de l'Ascension de Jésus et de la Dormition des orthodoxes.

Si le repos est de mise en ce 15 août depuis l'Ancien Régime, c'est moins grâce aux Bonaparte qu'à la dévotion de Louis XIII à la femme la plus influente de la Bible. Les empires passent, les traditions chrétiennes demeurent. ▣

La mémoire en guerre

Géopolitique. À Berlin, un musée destiné à célébrer le rôle de l'Armée rouge dans la chute de la capitale du III^e Reich se trouve aux prises avec une actualité problématique...

Ce n'est pas peu dire que les questions mémorielles en Allemagne – et a fortiori à Berlin – pèsent plus qu'ailleurs. Avec la capitale du Reich, les Alliés n'y sont pas allés de main morte : bombardements anglo-américains massifs entre 1943 et 1945 et prise de la ville par une Armée rouge qui n'a pas fait de détails, ni en puissance de frappe ni en crimes de guerre ; sans oublier la partition de la ville... Mais en 1991, deux ans après la chute du Mur et au



Realpolitik Comment célébrer une libération quand le libérateur se livre à une guerre d'agression ? C'est le dilemme que traverse le musée berlinois, qui affiche désormais un drapeau ukrainien...

moment de l'effondrement de l'URSS, on se prend à rêver, comme Fukuyama, à une « fin de l'Histoire ». N'est-ce pas le moment de poser un regard apaisé sur le passé ?

Maintenir le récit russe

Lançant la *movida* mémorielle qui s'empare de Berlin – Musée juif (2001), mémorial aux Juifs assassinés d'Eu-

rope (2004), Topographie de la terreur (2010)... – apparaît en 1995 un étrange ovni consacré à la « libération » de Berlin par l'Armée rouge. Installé dans le bâtiment où fut signée, dans la nuit du 8 au 9 mai 1945, la capitulation allemande devant les Russes, le musée naît au moment où l'Armée rouge plie bagage (1990) et entend célébrer

l'histoire des relations germano-soviétiques (!), en en faisant un lieu de mémoire commun. Ouvert sous le nom de « Musée germano-russe de Berlin-Karlshorst », il est placé sous la houlette d'une association regroupant des historiens allemands, russes, ukrainiens et biélorusses.

Mais, à l'heure de l'attaque russe sur l'Ukraine, comment justifier ce musée, né sur des fonts baptismaux aussi étranges ? En 2022, la direction a retiré le drapeau russe et l'a remplacé par les couleurs ukrainiennes et a troqué son appellation « germano-russe » pour celle, plus neutre, de « Musée Berlin-Karlshorst ».

Et ces dernières semaines, la révélation de la présence d'officiels russes dans les instances du musée a entraîné la modification de l'exposition permanente afin d'offrir une vision plus critique du récit officiel promu par Moscou.

■ FRÉDÉRIC ZIMMEL



J. BOYER/ROGER-VIOLETT

Le roquefort, protégé depuis 1925

Un roquefort danois ? Oui, ce produit a bien existé. C'est pourquoi ce fromage à pâte persillée obtient, le 26 juillet 1925, la toute première « appellation d'origine française ». Cette année-là, face aux copies venues d'autres régions françaises ou de l'étranger, les producteurs de l'Aveyron, sa terre natale, prennent une décision forte. Ils accordent un statut officiel pour protéger ce fromage au lait de brebis, dont toutes les étapes sont élaborées selon un savoir-faire ancestral. Ce principe posera plus tard les bases de ce que l'on appellera l'AOP. Surnommé le « roi des fromages » par Diderot, le roquefort a toujours bénéficié d'une attention particulière. Dès 1411, le village de Roquefort reçoit une protection royale, confirmée en 1457 par une chartre que les habitants feront renouveler jusqu'à l'époque de Louis XIV. En 1666, le parlement de Toulouse lui confie même le monopole de l'affinage, interdisant les copies. Un avant-goût de l'AOP moderne... ■ MÉLANIE BEDROSSIAN



FINE ARTS

P A R I S



GRAND PALAIS

20-24 SEPT. 2025

100 GALERIES D'ART INTERNATIONALES
20 SPÉCIALITÉS

Organisé par

En partenariat avec



AGENCE
D'ÉVÉNEMENTS
CULTURELS



GrandPalais

fabparis.com

Photo : ©SimonLerat

Le Grand Musée du Caire ouvre ses portes

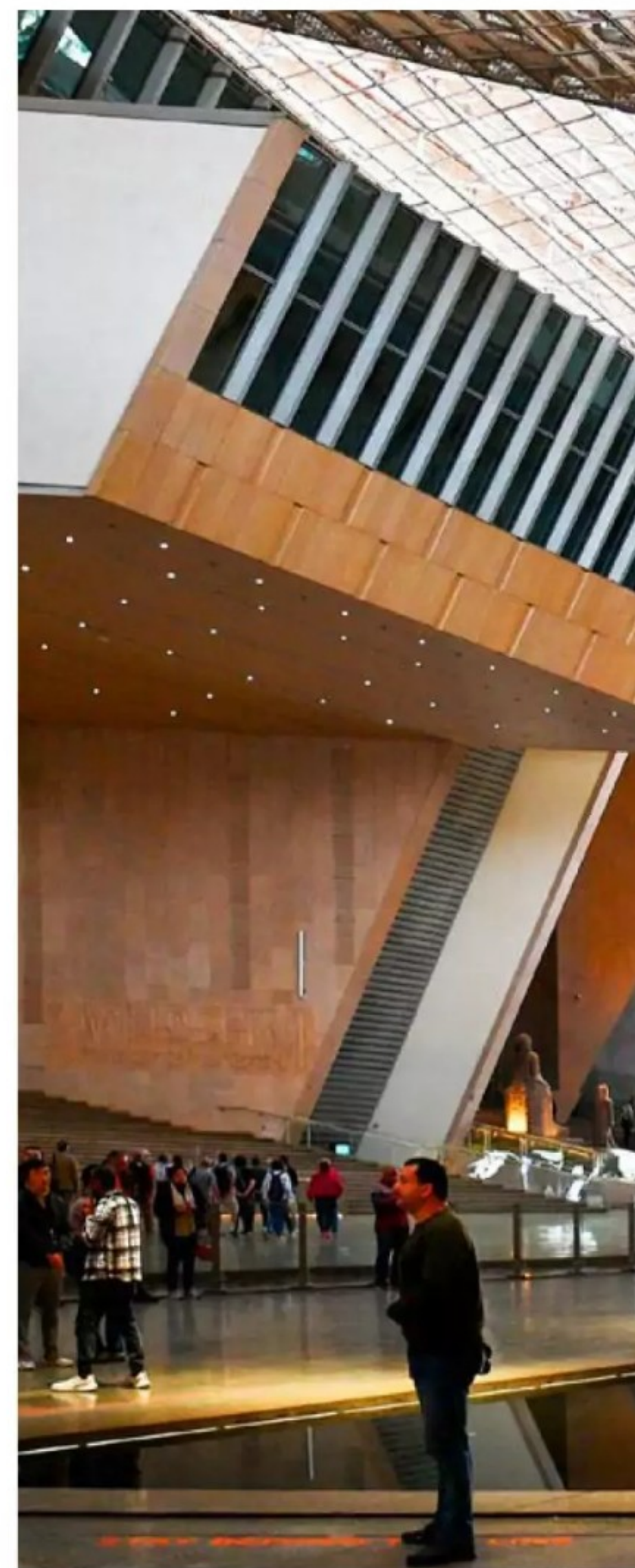
Première. Jamais un nouveau musée n'aura suscité autant d'intérêt, de questionnements, de réserves, d'attentes, voire de fantasmes... Maintes fois, l'inauguration du GEM (*Grand Egyptian Museum*) a été repoussée, mais a enfin lieu en ce mois de juillet.

L'histoire commence en 1990, soit il y a trente-cinq ans... À la suite, dit-on, de la réflexion désobligeante d'un expert qui aurait qualifié le musée Égyptien du Caire de «vieil entrepôt», vexant profondément Farouk Hosni, alors ministre de la Culture. Décision est donc prise de construire un écrin à la hauteur des pharaons, officialisée par décret en 1992. Le choix du lieu se porte sur Gizeh, où s'élèvent les pyramides de Kheops, Khephren et Mykérinos. Et force est de constater qu'on voit grand, très grand, si grand que ce sera le plus vaste musée au monde consacré à une seule civilisation! Dix ans plus tard, pour la construction

de ce mastodonte, le gouvernement égyptien annonce un concours d'architecture placé sous l'égide de l'Unesco, qui génère le dépôt de 1557 dossiers venus de 83 pays! L'heureux gagnant, annoncé en 2003, est l'Américain d'origine chinoise Shih-Fu Peng (Heneghan Peng Architects), qui propose un bâtiment de trois étages, de forme rectangulaire, parfaitement aligné sur les trois pyramides, avec de grandes ouvertures donnant sur le plateau, en créant un lien visuel immédiat entre ces monuments millénaires, symboles à eux seuls de la puissance pharaonique, et ce nouvel édifice consacré à l'histoire égyptienne. Le message est clair: il s'agit d'insister sur la continuité entre le passé et le présent de l'Égypte.

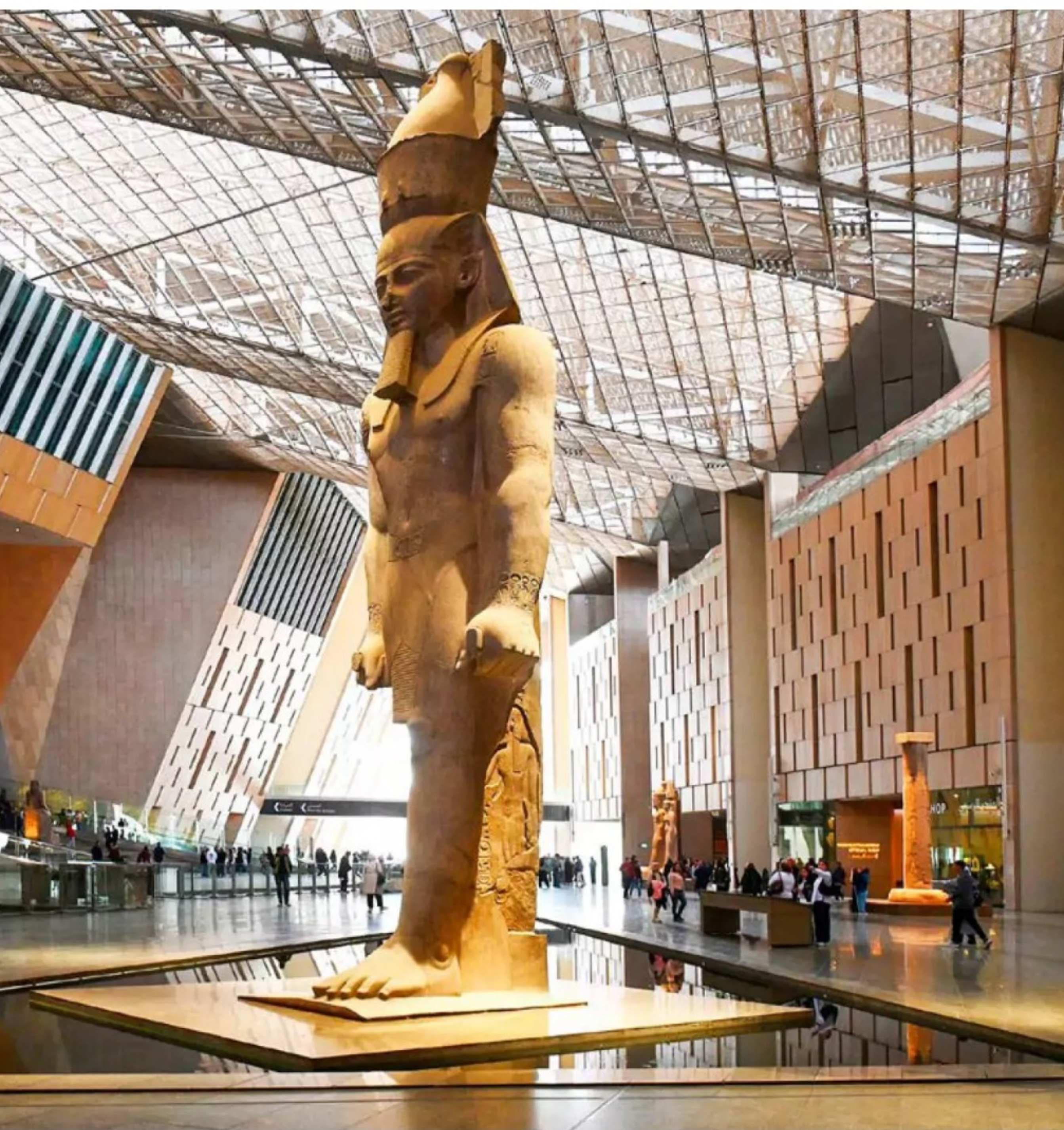
Travaux à retardement

Le chantier doit se dérouler en trois phases: défrichage du site, avec pour objectif de minimiser l'impact visuel sur les pyramides toutes proches (le musée



se situe à 50 mètres en contrebas du plateau); excavation et fondations; construction du bâtiment et aménagement des espaces d'exposition. Ce qui a l'air simple sur le papier... En réalité, il faudra plus de vingt ans pour y parvenir car des difficultés techniques, financières, politiques et environnementales ne cessent de retarder les travaux. Le printemps arabe

“Le GEM est le plus grand musée au monde consacré à une seule civilisation”



ANTOINE LORGNIER/HANS LUCAS

de 2011 (marquant un arrêt du chantier jusqu'en 2014) et la crise du Covid-19 mettent un terme au tourisme en Égypte – donc aux capacités financières du pays –, sans compter le gigantesque incendie du 29 avril 2018, qui embrase une partie du GEM en construction... La date d'inauguration ne cesse de reculer: août 2015, puis 2020, 2021, le 4 novembre 2022 (pour le centenaire de la découverte de la tombe de Toutânkhamon), mars 2023, septembre 2023, enfin le 16 octobre 2024 pour les douze premières salles et le 3 juillet 2025 pour l'ensemble du musée... Il faut

L'immensité des siècles La statue de Ramsès II accueille les visiteurs dans le hall principal du GEM. Le Caire (février 2025).

bien avouer que le projet est totalement hors-norme, ce qui excuse sans doute en partie le retard: outre les 100 000 œuvres exposées dans les collections permanentes et dans des réserves aisément accessibles aux spécialistes (dont les 5 400 objets du tombeau de Toutânkhamon, qui est présenté pour la première fois dans son intégralité), le musée abrite un auditorium de 1000 places, un cinéma équipé en Imax 3D, des boutiques, des restaurants, une caserne de pompiers, une médiathèque-bibliothèque, un centre de recherche, un institut scientifique, un centre de

conservation ultramoderne équipé de 17 laboratoires dotés de matériel de pointe... Tout ceci est pensé pour que le GEM devienne le centre névralgique de la recherche égyptologique.

Peu de pièces maîtresses

La muséographie s'organise autour de cinq salles thématiques: «Terre d'Égypte», «Parenté et monarchie», «L'Homme, la société et le travail», «Religion et culture», «Scribe et savoir». Sans compter les espaces dédiés au trésor de Toutânkhamon et aux barques de Kheops. Le tout accompagné d'un projet éducatif, immersif et interactif, pour aborder aisément l'histoire égyptienne.

De fait, ça pourrait impressionner – et ça impressionne –, mais... on s'interroge sur les statues au visage martelé au départ du grand escalier, peu engageantes pour les premières œuvres que découvre le visiteur. On est surpris par le choix de gros rails noirs, disgracieux et visuellement agressifs, pour soutenir certaines pièces colossales. Parmi les objets, entassés dans des vitrines surchargées, pas de réelles pièces maîtresses: elles sont restées au musée égyptien du Caire et ne viendront pas au GEM. Même chose pour les momies royales, qui reposent définitivement au Musée national de la civilisation égyptienne, depuis 2021. On a sorti des objets des réserves: le spécialiste se régale, l'amateur un peu moins. Il cherche désespérément des visages familiers, qu'il ne trouvera pas... Reste que, malgré ces quelques défauts (fâcheux...), le résultat, s'il n'est pas nécessairement à la hauteur des attentes de chacun, est tout de même majestueux.

AUDE GROS DE BELER

L'autrice Archéologue et égyptologue, elle a publié plusieurs livres sur l'Antiquité égyptienne.



ROY EXPORT SAS



La fièvre retrouvée de *La Ruée vers l'Or*

Culte. Cent ans après sa création, la pépite de Chaplin bénéficie d'une sortie mondiale en copie restaurée. Genèse d'un petit miracle.

Il fallait une célébration en grande pompe pour marquer le centenaire du classique où Charlot, affamé, dévore ses chaussures. Un siècle après sa première projection devant le Tout-Hollywood, *La Ruée vers l'or* ressort en version restaurée dans 70 pays, forte du coup de projecteur que lui a offert sa présentation lors du dernier festival de Cannes. Le long-métrage s'attache aux déboires d'un prospecteur en Alaska et à son coup de cœur pour Georgia, une entraîneuse de saloon. Chaplin l'a conçu après avoir découvert des images choc datant de 1896: celles des interminables processions tentant de rallier les mines d'or du Klondike (Canada), via l'ascension du col enneigé du Chilkoot. Le succès de la tragicomédie est énorme,

mais les années passent et semblent condamner le muet. En 1942, l'auteur en remonte une autre version, plus courte, et sonorisée. «Il enlève tous les "cartons titres" et les remplace par sa propre voix», explique Arnold Lozano, le directeur de Roy Export, la société propriétaire de ses films et archives. Certaines scènes sont coupées. «Celles qui représentent les files de chercheurs d'or franchissant le Chilkoot ont été réduites de moitié, comme la galerie de visages très mélancoliques que Chaplin nous présente lors du réveillon.» Exit aussi le baiser final à Georgia. À l'époque, le réalisateur ne veut plus de la version de 1925; il souhaite même sa destruction. «Il restait heureusement quelques copies dans le monde qui nous ont permis de la reconstituer.»

Témoin d'une époque

En 1993, les historiens du cinéma David Gill et Kevin Brownlow parviennent à la rebâtir. Sur cette base et, dans la perspective du centenaire, un appel est

La Ruée vers l'or, de Charlie Chaplin, en version restaurée 4K, en salle depuis le 26 juin 2025

lancé pour tenter de l'améliorer, en localisant de nouveaux matériaux. Partout, des centres d'archives se mobilisent. Grâce à eux, le laboratoire italien L'Immagine ritrovata («L'Image retrouvée») de la cinémathèque de Bologne peut recomposer et restaurer le film tel qu'à l'origine. Un cadeau aux cinéphiles pour lesquels la voix qui commentait les réactions des protagonistes constituait une entrave. «Mais nous préparons aussi une restauration 4K de la version de 1942, explique Arnold Lozano. Les deux ont leur mérite et témoignent d'une époque. La version sonore est plus optimiste que celle de 1925, un peu plus portée sur le réalisme. Les États-Unis étaient en guerre, il fallait sans doute proposer quelque chose de plus gai.» La prouesse accomplie pour nous ramener le chef-d'œuvre est à la mesure de son inoxydable potentiel d'émotion. Un siècle s'est écoulé mais, avec sa gravité affleurant derrière le gag, l'iconique «danse des petits pains» conserve tout son croustillant. **STÉPHANIE GATIGNOL**



ORS DE FRANCE

COLLECTION

D'OR, ET DÉJÀ HISTORIQUE.

Offrez le Franc à cheval, dernière monnaie de la trilogie Ors de France.

Série limitée à découvrir sur monnaiedeparis.fr



250 euros or 999 millièmes - qualité Brillant Universel - Ø 14 mm - 2 g - tirage limité à 15 000 exemplaires. 100 euros argent 900 millièmes - qualité courante - Ø 47 mm - 45 g - tirage limité à 10 000 exemplaires. 20 euros argent 900 millièmes - qualité courante - Ø 33 mm - 16 g - tirage limité à 75 000 exemplaires. Ces monnaies vaudront toujours, au minimum, leur valeur faciale. La Monnaie de Paris - EPIC - 160020012 RCS PARIS - Siège : 11 quai de Conti - 75006 PARIS. Taille des produits et photos non contractuelles.

Le bronze sous les feux de la rampe

Expo. Le musée d'Archéologie nationale, à Saint-Germain-en-Laye, raconte l'essor de cet alliage qui a profondément changé nos sociétés

européennes... et française. Rolande Simon-Millot, commissaire scientifique, nous présente l'événement.

HISTORIA – Il y a 150 ans, surgit du passé un âge du bronze «français», racontez-nous...

Rolande Simon-Millot – Lorsque l'archéologie devient une science au milieu du XIX^e siècle, l'âge du bronze, cette période qui succède au Néolithique et précède l'âge du fer, est d'abord associé aux civilisations du Proche-Orient. On n'imagine pas qu'il a existé, sur le territoire français, une culture spécifique entre la Préhistoire et les Gaulois, auxquels sont attribués tous les objets en bronze qu'on découvre alors. Mais, en 1875, l'archéologue Ernest Chantre publie un livre majeur, qui affirme l'existence d'un authentique âge du bronze en France, d'environ

2300 avant J.-C. jusqu'à l'apparition des cultures celtiques, vers - 800. Depuis, les découvertes archéologiques ont peu à peu permis de prendre conscience de la richesse des productions de cette période et de l'importance des évolutions socio-économiques qui se produisent alors. Or, cet âge du bronze «français» reste méconnu du grand public. L'exposition du musée d'Archéologie nationale entend y remédier.

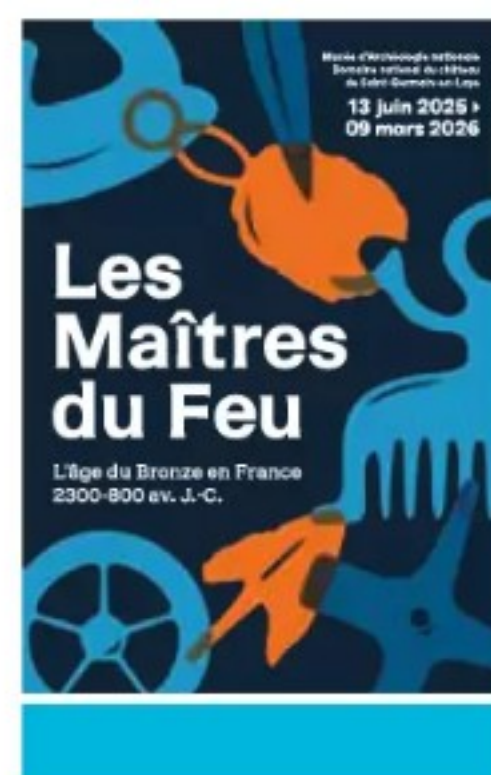
Quelles évolutions ont alors lieu?

Avec la maîtrise de la métallurgie du bronze, qui succède à celle du cuivre, dont l'inconvénient était de produire des objets peu durs, interdisant ainsi de fabriquer des outils, une véritable économie de production se met en place. Le bronze est un alliage de cuivre et d'étain, lequel permet de solidifier le cuivre, et de fabriquer des parures plus élaborées, des outils, des épées. Or l'étain est beaucoup plus rare que le cuivre. En Europe occidentale, tout comme, au même moment en Grèce, au Proche-Orient, en Inde ou en Chine, l'accès à l'étain

devient un enjeu central et des circuits commerciaux se mettent en place sur des centaines voire des milliers de kilomètres. Les métaux sont transportés par voie terrestre et fluviale, mais aussi, de plus en plus, par voie maritime: en France, l'étain provient sans doute en grande partie des Cornouailles, en traversant la Manche. Ces transformations économiques s'accompagnent d'une stratification sociale. Parallèlement aux épées, une classe de guerriers apparaît. L'habitat, jusque-là très dispersé, se concentre par endroits en villages, parfois fortifiés, sans doute des lieux de pouvoir.

Que montre l'exposition?

Au-delà d'un important travail de vulgarisation, notre ambition était de présenter des objets d'exception, comme des parures superbement décorées, en bronze mais aussi en or, pour créer chez le public un «effet waouh». Afin de mieux faire comprendre que l'âge du bronze a constitué en France un moment décisif dans le développement de la civilisation. **PROPOS RECUEILLIS PAR CHARLES GIOL**



Les Maîtres du feu,
l'âge du bronze
en France,
2300-800 av. J.-C.,
jusqu'au
9 mars 2026



Métaux lourds Dans l'Yonne, la sépulture d'une femme (XIII^e s. av. J.-C.) a révélé plusieurs objets, dont une canine de sanglier enchâssée dans une résille en fils de bronze, des jambières spiralées, des bracelets, une longue épingle, des boucles d'oreilles, etc.

OFFREZ DE PRESTIGIEUSES MONNAIES HISTORIQUES



Depuis plus de deux ans, la Monnaie de Paris dévoile sa trilogie Ors de France : une collection célébrant trois monnaies emblématiques de l'Histoire de France, avec des coupures dont la valeur faciale est comprise entre 20 et 10 000 euros. La série est ainsi composée de magnifiques réinterprétations du Louis d'Or, du Franc Napoléon et, depuis 2025, du Franc à cheval.

Le Franc à cheval, tout premier Franc de l'Histoire, a vu le jour en 1360 à la demande du roi Jean II, dit Jean le Bon, afin de financer la rançon qui devait permettre de le libérer des Anglais. C'est la première monnaie représentant le souverain chargeant à cheval.

Cette version réinterprétée du premier Franc de l'Histoire, réalisée par le Graveur Général de la Monnaie de Paris, conserve à l'identique la gravure de Jean II le Bon, l'épée haute sur son destrier, et représente, dans un traité plus moderne, la croix et le quadrilobe sur la même face que le Roi. Le revers, commun à la trilogie, illustre les trois ères temporelles que retrace la collection.

LE PLUS NOBLE DES CADEAUX

Frappées au cœur de Paris, ces monnaies de 20 euros et 100 euros en argent et de 250 euros en or pur sont le fruit du savoir-faire millénaire des artisans de la Monnaie de Paris. La noblesse du métal qui les compose

ravira les collectionneurs et en fera des cadeaux idéaux pour les numismates et les amateurs d'Histoire. Les coupures plus premiums – 1 000, 2 500, 5 000 et 10 000 euros en or pur – quant à elles, sont l'occasion de se constituer un patrimoine qui pourra prendre de la valeur au fil du temps et être transmis sans frais à vos proches. Ces monnaies vaudront toujours, au minimum, leur valeur faciale, quel que soit le cours des métaux précieux.

Retrouvez toutes les coupures des monnaies de la trilogie Ors de France sur monnaiedeparis.fr.



Monnaies de 20 et 100 euros en argent et 250 euros en or pur.



D'OR, ET DÉJÀ
DISPONIBLES



Monnaies de 1000, 2 500 et 5 000 euros en or pur.

OÙ SE LES PROCURER ?

En ligne sur monnaiedeparis.fr

À la boutique de la Monnaie de Paris
au 2bis, rue Guénégaud,
75006 Paris.

Par téléphone, au 01 40 46 59 30.



Pétain, seul devant les juges et face à l'Histoire

Il y a quatre-vingts ans, le héros de Verdun est reconnu coupable de haute trahison et d'intelligence avec l'ennemi. Condamné à mort mais gracié par de Gaulle, il meurt en détention sur l'île d'Yeu, en 1951. Retour sur le contexte de son inculpation et les semaines d'audience de son procès. **BÉNÉDICTE VERGEZ-CHAIGNON**



BRUNO KLEIN

Le 23 juillet 1945, en début d'après-midi, s'ouvre le procès de Pétain. Dans la salle étouffante du palais de justice de Paris, on s'entasse. Au lieu d'être placé sur le banc des accusés, le maréchal se trouve au milieu de la pièce, ses avocats derrière lui, séparé des magistrats par deux alignements perpendiculaires de journalistes serrés les uns contre les autres. C'est dans l'étroit couloir entre ces tribunes que déposent les témoins, s'appuyant sur un dossier de chaise. Les jurés sont assis le long des murs et le

procureur dans une manière de pigeonier. Soixante-quinze journalistes parmi lesquels Joseph Kessel, Maurice Clavel ou Madeleine Jacob vont écrire des comptes rendus qui nourriront les éditoriaux. Du fait de la pénurie de papier, les quotidiens ne paraissent que sur une feuille si bien que le *Journal officiel* publie la sténographie intégrale des audiences, suscitant une vague inusitée d'abonnements.

Création de la Haute Cour

En septembre 1943, le Comité français de la Libération nationale, coprésidé par les généraux Giraud et de Gaulle, annonçait que le chef de l'État et les membres de ses gouvernements seraient jugés pour avoir capitulé, attenté à la Constitution, collaboré avec l'ennemi, fait combattre des Français contre les Alliés, livré des travailleurs aux Allemands. Avant même la Libération, l'arrestation, l'inculpation...



MAURICE ZALEWSKI/ADOC-PHOTOS

L'accusé Tout au long du procès, le Maréchal, médaillé et étoilé, restera assis au centre de la salle. Palais de justice de Paris, juillet 1945.



LAP/ROGER-VIOLLET

La cour Présidée par Paul Mongibeaux (au centre), elle rassemble la magistrature, dont on peut dire qu'elle ne s'était pas vraiment opposée au régime de Vichy, les jurés et le procureur André Mornet (ci-contre), qui accablara Pétain de faits incriminants.

... voire la condamnation d'anciens ministres ont donné corps à cette position de principe. Philippe Pétain en est conscient. Après que les Allemands l'ont transféré à Sigmaringen, en septembre 1944, il commence à préparer sa défense. La radio lui confirme son inculpation devant la justice militaire, puis devant la Haute Cour de Justice, créée en novembre pour juger les ministres et très hauts fonctionnaires de Vichy. Il adresse en vain à Hitler une demande pressante pour rentrer se pré-

senter à la justice en France. Quand au moment de l'écroulement du Reich, il obtient de ses geôliers d'être conduit à la frontière suisse, il refuse l'asile que lui offre la Confédération helvétique et s'empresse de gagner la France.

Or, ce 26 avril 1945, il est surpris par l'extrême froideur de l'accueil que lui réserve le général Kœnig, gouverneur militaire de Paris. Et encore plus étonné par l'hostilité qui entoure son voyage en train vers Paris, entre injures et caillassages. Pourtant, les sondages bal-



AGIP/BRIDGEMAN IMAGES

“La contumace aurait permis d’invalider le gouvernement Pétain et d’éviter de s’embarrasser d’un accusé, récente grande gloire de la France”

butants ne lui sont pas défavorables, donnant la prime au respect de son âge et de ce qu'il a incarné pendant la Grande Guerre. Il est incarcéré au fort de Montrouge.

Un accusé (presque) muet

En fait, le général de Gaulle, alors à la tête du Gouvernement provisoire de



La défense Sur les conseils de son avocat, M^e Jacques Isorni (ci-contre), Pétain adopte la tactique du silence après avoir lu une déclaration liminaire par laquelle il déclare ne pas reconnaître la compétence de la cour et ne pas répondre aux questions (ci-dessus).

ments de Pétain et interdit aux justiciables de l'épuration de se réfugier derrière l'excuse d'obéissance. En même temps, la contumace aurait évité de s'embarrasser d'un accusé de 89 ans qui était, dans un passé très récent, une des grandes gloires de la France.

Son retour volontaire ne laisse pas d'autre choix que de retarder la tenue du procès, le temps d'un complément d'instruction. Ce dernier n'apporte cependant rien que de sérieux doutes sur l'état de l'accusé, qui a des trous de mémoire et confond les événements dans une brume indistincte. Il renonce souvent à répondre aux questions du magistrat en promettant la remise de notes écrites. Contre toute logique, peu de précautions médicales sont prises en vue du procès. Quelques bureaux et un vestiaire sont aménagés en hâte pour héberger au palais de justice, le temps des audiences, le Maréchal et sa suite

(épouse, gardiens, médecin), avec le souci de ne pas paraître lui consentir un traitement de faveur.

Sa surprenante constitution fait le reste. Il rassure en se présentant au premier jour avec une indéniable prestance. «On est soulagé d'avoir devant soi non pas une victime aux abois, mais un homme qui porte vingt ans de moins que son âge», note Jean Schlumberger dans ses impressions d'audience. Il endure le procès dans une salle bondée et surchauffée, semblant souvent somnoler dans son fauteuil. Sa proverbiale réserve est comprise comme un sang-froid magnifique ou une indifférence égoïste.

En dépit de cette allure, l'accusé n'est pas en mesure de prendre une part continue et active à son procès. Il se fatigue vite, perd le fil et est atteint d'une surdité qui, pour être à géométrie variable, ne peut s'accommoder de •••

la République française, n'avait pas l'intention de demander l'extradition de son ancien mentor. Pendant que le Maréchal se trouvait retenu en Allemagne a été préparé un procès par contumace qui aurait dû commencer à la mi-mai. La condamnation ainsi acquise aurait permis d'invalidier la légalité et la légitimité des gouverne-



KEYSTONE-FRANCE

... l'intensité des débats. Aussi, sur les instances de son avocat de prédilection, M^e Jacques Isorni, il adopte une tactique de silence. Il évite d'exposer son incapacité et manifeste, par cette abstention, qu'il ne reconnaît pas le tribunal, comme il le précise dans sa déclaration liminaire. «La Haute Cour, telle qu'elle est constituée, ne représente pas le peuple français, et c'est à lui seul que s'adresse le maréchal de France, chef de l'État. Je ne répondrai à aucune question.»

Les rares fois où il fait entorse à ce silence, il se contredit, bafouille, se perd. Les débats, éprouvants, peuvent toutefois susciter ses réactions. Il s'exaspère contre les photographes qui le mitraillent de trop près. Il s'inquiète quand est annoncé le retour inopiné de son ancien chef de gouvernement, Pierre Laval, convoqué pour un témoignage surprise. Sa nervosité augmente à mesure que le verdict approche. Il doute de pouvoir garder son calme s'il est désigné comme traître. Malgré ses angoisses, il est résigné à la condamnation à mort.



GROB/KHARBINE/la collection BNF

La presse Parmi les journalistes couvrant le procès, l'on remarque (de g. à dr.) François Mitterrand pour *Libres*, Géo London, chroniqueur judiciaire, Joseph Kessel pour *France-Soir* et Madeleine Jacob pour *Franc-Tireur*.

Quel procès fait-on ?

Vingt journées d'audience peuvent-elles suffire pour juger quatre années d'action à la tête du pays ? On en doute d'autant plus vite que le procès peine à se dégager de l'instruction préliminaire, tout orientée sur l'accès au pou-

voir de Pétain en juin et juillet 1940, interprété comme l'aboutissement d'un complot. Le défilé à la barre d'hommes politiques de la III^e République, Daladier, Lebrun, Reynaud, Herriot préoccupés de se justifier, ou de généraux n'ayant apparemment rien à voir avec

“Le procureur Mornet définit trois crimes : avoir accepté la défaite, avoir imité les lois et l'idéologie du vainqueur et l'avoir aidé contre les Alliés”

la défaite, indispose. On finit par se demander quand entrera-t-on dans le vif : la collaboration, la répression, les compromissions, les persécutions. Lors de sa déposition, un ancien chef de cabinet du chef de l'État ironise : « La cour s'intéresse-t-elle aux rapports franco-allemands ? Jusqu'à présent, personne n'en a parlé. » En outre, la Haute Cour n'admet pas de parties civiles. Les victimes des politiques des gouvernements Pétain ne sont convoquées par le procureur ou le président qu'à titre de rares exemples. On expédie les cinq témoins qui parlent pour les morts, les déportés ou les résistants traqués. Déjà, la longueur crée des répétitions et efface le souvenir des premiers jours au milieu d'un certain ennui.

De ce fait, le procureur Mornet doit, à l'heure de son réquisitoire, accommoder des pièces disparates. Il a abandonné le complot pour se focaliser sur la trahison. Pour ne pas s'en tenir aux seules considérations morales, il définit trois crimes : avoir accepté la défaite, avoir servilement imité les lois et l'idéologie du vainqueur (ce qui, pour lui, englobe la Révolution nationale et toute l'action gouvernementale), avoir aidé l'ennemi contre les Alliés. Il lit de nombreux passages de discours, interviews, lettres ou notes de Pétain, donnant ainsi la parole à l'accusé pour qu'il s'accable lui-même. Suit un répertoire des faits les plus incriminants : le consentement à l'annexion de l'Alsace-Moselle, l'opposition au débarquement anglo-américain en Afrique du Nord, les félicitations à la Légion des volontaires français contre le bolchevisme – sous uniforme allemand –, la législation antisémite, les réquisitions



L'heure des comptes Convaincu de son bon droit, Pétain se rend volontairement à la justice française, alors que de Gaulle n'envisageait pas son extradition. Un procès par contumace aurait fait l'affaire du Général. (Ci-dessus, le Maréchal, précédé par son garde).

de main-d'œuvre au profit du Reich. Il conclut en demandant la mort. Le procureur a fait mouche avec une argumentation nourrie.

Une défense divisée

Les avocats du maréchal Pétain vont s'employer à en contrebattre l'effet. Les avocats, car ils sont trois. À son arrivée à Paris, Philippe Pétain a désigné, presque par hasard, un ancien bâtonnier, Fernand Payen. Cet avocat civiliste envisage de « plaider gâteux » ou, pour parler en termes moins crus, de mettre en avant la perte des moyens et l'âge

de son client avec, pour corollaire, le mauvais génie manœuvrier, Pierre Laval, qui endossera tous les crimes. Il s'adjoint deux confrères plus jeunes, Jean Lemaire et Jacques Isorni, qui s'est fait connaître en janvier 1945 en représentant Robert Brasillach avec fougue. Or, au lieu de se contenter de s'acquitter des corvées et de jouer les utilités pendant les interrogatoires, Lemaire et Isorni se sont entendus sur une autre stratégie à laquelle le charme et le pouvoir de conviction d'Isorni ont rallié le Maréchal. Préservant la dignité de l'accusé, sa défense avancera qu'il •••



LAPI/ROGER-VIOLET



AGIP/BRIDGEMAN IMAGES

... a sauvé tout ce qui pouvait l'être en demeurant aux côtés et au service des Français. C'est le sens de la déclaration lue au début du procès par Pétain, mais écrite par Isorni.

Mais au fil des audiences, des incidents se produisent entre les avocats, manifestant leurs divergences, jusqu'à affecter le déroulement des plaidoiries. Payen parle en premier, puis Lemaire; Payen reprend la parole, suivi cette fois d'Isorni; et Payen conclut, pour ne pas laisser le dernier mot à Isorni. De surcroît, chacun a écrit son texte sans consulter les autres. Payen rappelle l'enjeu crucial: l'exécution d'un quasi-nonagénaire couvert d'honneurs. Si la cour se rabat sur la prison ou l'exil, cette clémence amoindrirait l'idée même de trahison. Vient Lemaire qui a, de son côté, choisi le procès de rupture. Il s'en prend au procureur personnellement dans l'intention de dévaloriser ses preuves et son raisonnement. Il est si agressif – à la surprise générale – que Payen tire sur sa robe pour essayer de l'interrompre.

Quand le bâtonnier reprend la parole, c'est pour exposer la culpabilité primordiale de Laval. Au contraire de son chef de gouvernement, Pétain n'a jamais cru à la victoire finale de l'Allemagne. Il a refusé de céder autant qu'il le pouvait sans révéler son hostilité



AGIP/BRIDGEMAN IMAGES

Les témoins Les hommes politiques de la III^e République défilent à la barre, tels les anciens présidents du Conseil Paul Reynaud (en haut à g.) et Édouard Daladier (en bas), et Édouard Herriot (en haut à dr.), ancien président de la Chambre des députés.

aux Allemands. Ses paroles compromettantes étaient des camouflages. Bref, c'est le double jeu dont ceux qui étaient à Vichy n'ont cessé de se prévaloir. La part la plus ardue semble avoir échoué à Isorni puisqu'il traite des sujets douloureux: lois antisémites, répression contre les résistants, coups répétés contre la morale et le droit. Il présente la politique de Vichy comme une action bénéfique et cohérente dont le bilan se voit dans la préservation des Français: les comparaisons avec les autres pays occupés en attestent. Pour y parvenir,

le Maréchal, comme il l'avait annoncé le 17 juin 1940, a fait le don de sa personne à la France. Ensemble, comme à Verdun, les Français et lui ont «tenu».

L'avocat se meut avec aisance grâce aux trop nombreuses impasses de l'accusation sur la politique intérieure. Sa péroraison joue sur l'évocation des morts et l'appel à la réconciliation nationale. À la pause, l'excellente impression produite suggère qu'on devrait rester sur cette note patriotique et poignante. Mais Payen n'entend pas renoncer. «Que voulez-vous, soupire-t-il, l'émo-

tion n'est pas un argument.» Gâchant le fragile effet obtenu par son confrère, il reprend le déroulé des événements de la guerre comme si de rien n'était. Il en vient à se contredire en décrivant à la fois son client comme un homme diminué, joué par Laval, et comme un agent actif de la résistance légale, ne marchandant pas les initiatives. Il glose sur la faute qu'aurait commise de Gaulle en refusant, en 1944, de recueillir le pouvoir des mains du Maréchal. Contestant le principe du châtimement de la collaboration, il dénonce la guerre civile larvée.

Un prisonnier très encombrant

La cour se retire pour délibérer. Les trois magistrats professionnels en tiennent pour cinq ans de bannissement, faute de croire à la trahison. Cette modération suscite – pour le moins – la surprise des vingt-quatre jurés (douze anciens parlementaires n'ayant pas voté les pleins pouvoirs à Pétain en juillet 1940 et douze issus de la Résistance). Après discussion, un vote à bulletins secrets tranche en faveur de l'application de l'article 75 du Code pénal punissant de mort l'intelligence avec l'ennemi. La peine de mort, toutefois, divise profondément les jurés. Elle est adoptée par quatorze voix contre treize, mais assortie d'une demande de grâce au général de Gaulle pour que l'exécution ne se fasse pas. Les attendus sont rédigés par des jurés résistants. Pétain est reconnu coupable d'avoir entretenu des intelligences avec l'Allemagne et d'avoir attenté à la sûreté de l'État. La condamnation s'assortit automatiquement de la peine d'indignité nationale qui implique la suppression des grades et titres. Le maréchal Pétain n'est plus.

À 4 heures du matin, le 15 août 1945, Philippe Pétain s'entend condamner à mort. Encore distingue-t-il mal la voix du président. Il ne sera jamais sûr d'avoir été reconnu coupable de trahison. Aussitôt après le verdict, le condamné est emmené, symboliquement, au Portalet, sinistre forteresse où il fit incarcérer les hommes politiques de la III^e République qu'il estimait responsables de la défaite de 1940. De Gaulle le gracie. Dans son esprit, la condamnation et la peine ont vocation



GAMMA-RAPHO/KEYSTONE-FRANCE

Coup de théâtre : le retour de Laval

M^e Payen veut charger Pierre Laval pour exonérer son client. L'argument du mauvais génie, qui avait déjà cours sous l'Occupation, est servi par l'absence de l'ancien chef du gouvernement, qui a réussi à se réfugier en Espagne. Or, sous la pression alliée, le général Franco vient de renvoyer Laval en France. Il est aussitôt appelé à témoigner, quoique personne à la Haute Cour n'y soit prêt, ni le Maréchal soudain plus inquiet, ni

sa défense, contournée, ni l'accusation, à court de questions. Reste la curiosité qu'il suscite. Le 3 août 1945, il est à la barre (photo ci-dessus). Amaigri et vieilli, il n'a pourtant rien perdu de son aplomb. Il prend la parole pour ne plus la lâcher durant deux jours. Il expose les vertus de sa politique étrangère... depuis 1931. Puis il répartit sans ménagement les responsabilités entre Pétain (en possession

de tous ses moyens) et lui, tous deux sous pression allemande. Leur accord était entier sur la collaboration. Mais Pétain était réactionnaire, tandis que lui défendait la République et les travailleurs. De révélations point, mais une logorrhée qui anticipe sa propre défense. Regagnant sa cellule à l'issue de son témoignage, Laval est persuadé d'avoir anéanti les incriminations contre lui et bien orienté son futur procès. B. V.-C.

à être démonstratives. Elles conditionnent l'épuration et présentent, de ce fait, une portée pratique immédiate. Le verdict ratifie le choix des résistants : il était juste de désobéir et de s'opposer au gouvernement Pétain. C'est la Résistance qui a incarné de 1940 à 1944 la seule légitimité française.

Le chapitre n'est pas pour autant clos. Parce que Pétain va vivre encore six ans, devenant, après que la démission du Général a figé la situation, non seulement le plus vieux, mais surtout le plus encombrant prisonnier du monde pour la IV^e République. Aussi parce que la mort de Payen, dont le but premier était la vie et la liberté de son client, laisse le champ libre aux avocats qui font de la cause de Pétain un combat politique. La révision éventuelle de

son procès est dorénavant présentée comme une réhabilitation des choix de Vichy et de tous les hommes qui se sont réclamés du Maréchal.

De façon plus pérenne encore, les arguments construits par Jacques Isorni seront recyclés dans les débats pour des décennies : « Pendant que le général de Gaulle, hors de nos frontières, poursuivait la lutte, j'ai préparé les voies de la Libération, en conservant une France douloureuse mais vivante. À quoi, en effet, eût-il servi de libérer des ruines et des cimetières ? » ■

L'autrice. Grande spécialiste de la Seconde Guerre mondiale et de l'Occupation, et membre du comité éditorial d'*Historia*, elle a notamment publié une bio remarquée de Pétain (Perrin, 2018).



-36 000 ans
Les grottes
ornées
p. 76



-23 000 ans
Les vénus
de Picardie
p. 68



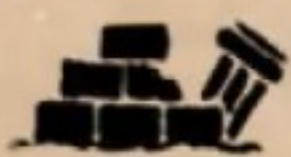
4500 av. J.-C.
Les mégalithes
de Veyre-Monton
p. 74



400 av. J.-C.
La Corse étrusque
p. 83



300-200 av. J.-C.
Les Gaulois assis
de Dijon
p. 73



**100 av. J.-C.
à 300 apr. J.-C.**
Narbonne,
l'autre Rome
p. 80



800
Les Nordiques
de l'île de Ré
p. 66



1230
Les derniers
secrets de
Notre-Dame



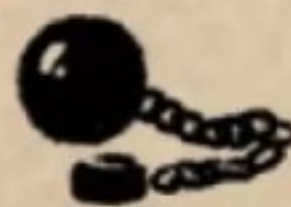
1500
La vampire
de Venise
p. 52



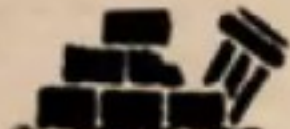
1600-1700
Les épaves
de la Loire
p. 70



1619
La sépulture
de la comtesse
de Laval
p. 88



1864-1879
Le bagné pour mineurs
de La Réunion
p. 86



970-1025
Les Vikings
décapités
du Dorset
p. 44



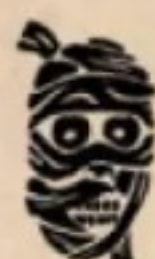
600-500 av. J.-C.
Les pharaons noirs
d'Égypte
p. 39



**800-146
av. J.-C.**
Les enfants
de Carthage
p. 50



3000 av. J.-C.
Les civilisations
précolombiennes
de Kourou
p. 84



1155 av. J.-C.
La momie
hurlante
(Égypte)
p. 40



1922-332 av. J.-C.
Les artefacts
égyptiens
retrouvés
en Écosse
p. 43

Préhistoire

Antiquité

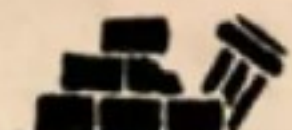
Protohistoire

Moyen Âge

Époque moderne



2500 av. J.-C.
Mohenjo-Daro
(Pakistan)
p. 54



2000 ans av. J.-C.
Doukki Gel
(Soudan)
p. 36



3000 av. J.-C.
Le tombeau
royal chinois
p. 49

Dossier

En collaboration avec

Inrap

Institut national
de recherches
archéologiques
préventives



Les enquêtes extraordinaires de l'archéologie



Historia vous invite à un fabuleux voyage dans les pas des archéologues, qui percent les secrets enfouis dans les sols de France et de la planète. Leurs découvertes permettent de compléter et nuancer les connaissances là où l'histoire se heurte parfois à la subjectivité des écrits et des images.



Doukki Gel, mystérieuse cité des rois africains

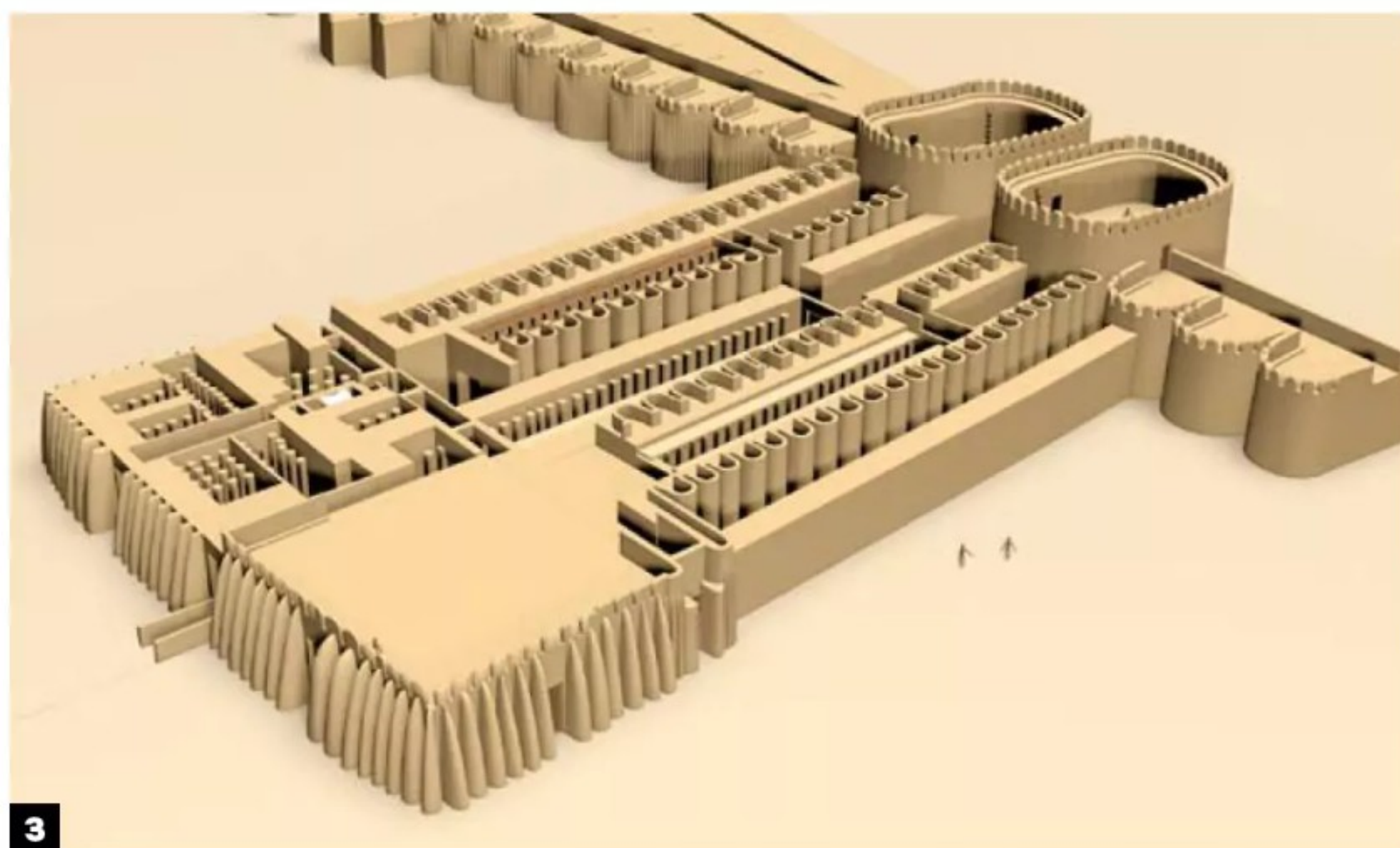
Au Soudan, les ruines d'une ville vieille de 4 000 ans fascinent les archéologues qui s'interrogent sur la population d'une des premières civilisations africaines.

PAR OLIVIER TOSSERI

Prendre le chemin de Doukki Gel, au Soudan, c'est suivre les traces d'une des premières civilisations africaines. Une des pièces manquantes de l'immense puzzle de l'histoire du continent noir. « En Afrique, en dehors de l'Égypte, on a un vide de nos connaissances entre la pré-histoire et le XIV^e siècle de notre ère », rappelle l'archéologue et épigraphiste Dominique Valbelle. À 1300 kilomètres

au sud du Caire, elle a participé à une mission archéologique qui a découvert des ruines fascinantes révélant une architecture jusque-là inconnue : des bâtiments circulaires, certains aux diamètres impressionnants, vieux de près de 4 000 ans, disposés d'une manière si sophistiquée qu'ils pourraient être les vestiges d'une civilisation antérieure à celle des pharaons.

Depuis la fin des années 1960, l'archéologue genevois Charles Bonnet



Le trésor de la Colline rouge En 2018, des archéologues travaillant sur le site de Doukki Gel (1) mettent au jour les vestiges d'une cité nubienne à l'architecture inédite, contemporaine de l'Empire égyptien. Une allée cérémonielle monumentale (2) menait probablement au temple principal pendant la période dite « Kerma », de 2 450 à 1 500 environ. Puis les Égyptiens envahissent le lieu et édifient des forteresses (3).

fouille et restaure le site de Kerma dans le nord de l'État du Soudan. D'exceptionnelles découvertes, comme les statues des pharaons noirs en 2003 (*lire l'encadré p. 39*) ont permis de prouver l'importance de la civilisation nubienne, longtemps négligée par les scientifiques. Les connaissances sur Kerma, capitale du royaume du même nom qui domina la Nubie entre 2500 et 1480 avant notre ère, ont été considérablement enrichies. Elles ont permis de mieux connaître ce puissant rival de l'Égypte qui verrouillait les routes commerciales et contrôlait les communications le long de la vallée du Nil. Cette civilisation proto-urbaine, au cœur de l'actuel Soudan, suscita les convoitises des pharaons qui lancèrent de nombreuses expéditions militaires pour la soumettre. Au début du xv^e siècle avant

notre ère, la Nubie tombe sous leur joug. « Il y a un siècle, George Andrew Reisner, un archéologue américain d'origine allemande, entreprend des travaux considérables au Soudan avec des campagnes de fouilles systématiques », se souvient Charles Bonnet.

Une architecture inconnue

« Nous savions par la richesse et la multitude des objets mis au jour qu'une grande civilisation avait encore de nombreux secrets à nous révéler. C'est tout naturellement que nous avons cherché à mieux comprendre les origines et le développement du royaume de Kerma. » En 2018, à 700 mètres du site de Kerma, une équipe d'archéologues suisse-franco-soudanaise, sous la direction de Charles Bonnet, fait une découverte stupéfiante. Le site de

Doukki Gel, qui signifie dans un dialecte nubien la « colline rouge », révèle une architecture inédite avec des dizaines de bâtiments. Tous circulaires ou ovales, quelques-uns pouvaient abriter jusqu'à 1400 colonnes, certains palais mesurant jusqu'à 70 mètres. La présence de nombreux petits contre-forts à l'extérieur, souvent faits avec une âme en bois recouverte de terre pour la protéger des termites, est une caractéristique que l'on retrouvera plus tard dans l'architecture africaine. Il faudra encore des années pour compléter l'étude de ces vestiges, qui s'enfoncent à quatre ou cinq mètres de profondeur, et mieux connaître le plan de la ville.

« L'architecture de ces constructions extraordinaires nous est totalement inconnue, explique Dominique Valbelle. Celle des enceintes comporte des portes monumentalisées par des tours doubles. Les bâtiments étaient construits en bois et en briques crues, technique qui vient d'Égypte. Ils ont des murs d'environ trois mètres d'épaisseur et une dizaine de mètres de hauteur. Les temples sont circulaires, ce qui a suscité notre étonnement puisqu'il n'existe rien de tel en Égypte. Cette architecture singulière est l'expression d'un État extrêmement complexe avec des structures assez sophistiquées. »

À la différence de Kerma, où plusieurs habitations de différentes catégories ont été mises au jour, Doukki Gel s'avère certainement être une ville uniquement cérémonielle. Son étendue est certes bien plus vaste que l'actuelle • • •

FIGARO PHOTOS

B.-N. CHAGNY/MISSION ARCHÉOLOGIQUE KERMA DOUKKI GEL

DESSIN M. BERTI/BIFAO



GAMMA-RAPHO/GETTY IMAGES

À la recherche d'une identité Si l'Afrique noire a longtemps laissé les chercheurs indifférents, c'est de moins en moins le cas. Au Soudan, la découverte de Doukki Gel remet en question de nombreux préjugés sur l'absence de civilisations africaines. La mission archéologique suisse-franco-soudanaise (1) veille à présenter ce site vieux de 4 000 ans à la population locale. Parmi les trésors retrouvés, les statues des pharaons noirs – fragmentées (2) mais reconstituées (3). VII^e et VI^e siècles av. J.-C., musée de Kerma (Soudan).

... concession archéologique. Mais, pour l'instant, aucun quartier résidentiel n'a été trouvé, juste quelques huttes près des chantiers, ce qui laisse supposer qu'elles sont liées à ces travaux. Les édifices sont des temples et des palais, qu'ils soient administratifs ou religieux. Leur architecture étonne, avec pour certains 20 mètres de diamètre, des murs considérables de quatre mètres d'épaisseur et des objets de culte : trônes, autels et tables d'offrandes. Certains restent énigmatiques, entièrement occupés par des colonnes.

«La mission archéologique de Kerma-Doukki Gel a découvert un formidable bâtiment avec des salles où étaient disposés des trônes ou des sièges de différentes dimensions, ajoute Dominique Valbelle. Cela nous laisse à penser que des individus plus ou moins

importants se côtoyaient dans ces salles qui étaient de véritables espaces de réunions. On peut donc avancer l'hypothèse que c'était le lieu de la résistance contre les velléités égyptiennes d'occupation.» L'Égypte convoitait en effet ce territoire pour accaparer des matières premières comme l'or, l'ébène, l'ivoire. Les pharaons étaient prêts à lancer leurs troupes à l'assaut du royaume de Kerma et firent ainsi construire des fortifications sur la deuxième cataracte du Nil pour se préparer à la guerre.

«Nos découvertes ont apporté un éclairage passionnant sur l'architecture militaire et nous font penser que les Nubiens ont opposé une farouche résistance, précise Charles Bonnet. Ils ont érigé eux aussi de puissantes fortifications. Dans le cas de Doukki Gel, on a retrouvé de gigantesques bastions

de 15 mètres de côté. En Égypte les plus grands ne dépassent pas les cinq mètres.» Doukki Gel aurait ainsi pu être l'épicentre d'une coalition de peuples africains mobilisés contre l'expansionnisme égyptien, probablement dirigée par le roi de Kerma avec des guerriers du Darfour (à l'ouest) et du centre du Soudan. Il en est d'ailleurs fait allusion dans un texte sous forme de «graffito» dans une tombe au sud de l'Égypte.

Trouver le secret de l'Afrique

De nombreuses énigmes restent à résoudre. À commencer par celle qui attribue des fonctions aussi différentes aux villes de Kerma et de Doukki Gel, distantes pourtant de moins d'un kilomètre. Les informations sur l'histoire de la région sont extrêmement rares. En cause, une forme de désintérêt



MATTHIAS GEHRICKE/CC BY SA-4.0 WIKIMEDIA COMMONS



CHARLES BONNET

Des pharaons noirs à la tête de l'Égypte

Ces souverains nubiens ont régné sur l'Égypte antique pendant près d'un siècle. Bien que le plus célèbre d'entre eux, Taharqa, soit cité à plusieurs reprises dans la Bible, on a oublié leur existence. Vers 700 av. J.-C., l'Égypte est secouée par une période de crise et d'anarchie, et vit dans la crainte d'une invasion assyrienne. Des rois de Napata (actuel Soudan) saisissent l'occasion, les Nubiens étant en effet les seuls en mesure de secourir l'Égypte. Cinq monarques africains vont ainsi se succéder sur le trône. Des règnes qui permettent au pays de retrouver son unité. Sous leur influence, l'architecture et la sculpture connaissent un renouveau. Les vestiges de magnifiques monuments de la XXV^e dynastie à Karnak, où se trouve le sanctuaire du dieu Amon-Rê, en témoignent. En 2003, l'archéologue Charles Bonnet fait une surprenante découverte. Alors qu'il fouille le site de Kerma, il trouve à trois mètres de profondeur une cachette intacte. Elle abrite sept monumentales statues en granit noir, morcelées en 40 fragments : celles des pharaons noirs qui sont devenues un véritable trésor national pour le Soudan. Malgré sa puissance, la dynastie des pharaons noirs ne parviendra pas à surmonter le péril assyrien. Le fils de Taharqa, le dernier pharaon de la dynastie, est vaincu lors du sac de Thèbes de 663 av. J.-C. O. T.

scientifique qui a, depuis, évolué. Les récentes fouilles ont été ralenties puis interrompues en raison du Covid 19 et des tensions politiques au Soudan qui ont déclenché une guerre civile. Juste avant la pandémie, la mission archéologique avait découvert un bâtiment spécial, qui précède l'occupation égyptienne. Ses membres trépignent d'impatience de retourner sur le terrain pour des campagnes qui devraient durer encore plusieurs décennies.

À peine 10 % de la surface accessible de Doukki Gel a pour l'instant été fouillée et il faut descendre jusqu'à 4 mètres

de profondeur pour pouvoir faire émerger les bâtiments les plus anciens et fascinants de la ville. Pour les membres de la mission archéologique, la sauvegarde des vestiges et la présentation du site aux visiteurs sont essentielles pour une population locale à la recherche de son identité. Ces découvertes qui prouvent une antique formation des États en Afrique ont rencontré un vif intérêt et devraient permettre de poursuivre les investigations dès que cela sera de nouveau possible. L'issue dépendra de la mise au jour éventuelle d'indices archéologiques et de comparaisons architecturales potentielles dans des régions actuellement peu accessibles à la recherche scientifique, comme le Kordofan ou le Darfour, ou qui restent à situer précisément, comme le pays de Pount.

«Kerma et Doukki Gel représentent la frontière entre la population noire et la population blanche d'Égypte. C'est un lieu déterminant sur le plan ethnique que l'on retrouve jusqu'à nos

jours, constate Charles Bonnet. On a, quoi qu'il en soit, affaire à une civilisation africaine. Une architecture aussi sophistiquée ne peut émerger sans de longs siècles d'élaboration. Cet État complexe commence à une période bien antérieure à l'histoire africaine. C'est un point fondamental qui est sans doute, pour les générations futures, l'un des grands enjeux pour comprendre le développement universel de l'homme. Nous devons retrouver les racines et les raisons de cette architecture, c'est le secret de l'Afrique.»



Les malédictions

Retrouvée la bouche ouverte, et le corps crispé dans une posture suggérant d'insoutenables souffrances, cette étrange momie donne du fil à retordre aux archéologues depuis sa découverte, voilà plus d'un siècle. De récents progrès scientifiques ont pourtant permis d'échafauder un scénario des plus romanesques : il y est question de magie noire, de rivalités au cœur d'un harem royal, de régicide et d'un procès retentissant ! Les Ramsès n'auraient alors rien à envier aux terribles Borgia... **PAR ANNE-LOUISE SAUTREUIL**



En mars 1881, Gaston Maspero, jeune responsable du Service des antiquités égyptiennes, regard profond et barbe fournie, embarque pour élucider une enquête policière au sud du pays, au cœur de la nécropole thébaine. Voilà quelques années que les éléments d'un trésor encore méconnu semblent se répandre sur les marchés du Caire ou de Paris : des figurines à l'émail bleuté, un papy-

rus ayant appartenu à une souveraine... «Dès 1878, écrira Gaston Maspero dans *Les Momies royales de Deir el-Bahari*, je pouvais affirmer que les Arabes avaient découvert un ou plusieurs hypogées appartenant au groupe encore inconnu des tombes royales de la XXI^e dynastie.» Les amateurs scrutent, soupèsent leurs mystérieuses trouvailles : de quelle source encore enfouie proviennent-elles ? Maspero entend bien le découvrir : «Je n'avais pas la prétention

de la « momie hurlante »



SMITH ARCHIVE/ALAMY STOCK PHOTO

Caverne d'Ali Baba Les frères Abderrassoul conduisent les archéologues Maspero (assis, à dr.) et Brugsch (au centre) à l'entrée de la grotte de Deir el-Bahari, dans laquelle sont dissimulées des dizaines de momies, dont celle, présumée, du conspirateur Pentaour (ci-contre), fils de Ramsès III et de sa seconde épouse, Tiye. (1881).

de retrouver, par des sondages opérés méthodiquement ou par des fouilles personnelles, le point précis d'où sortaient tous les objets révélateurs [...]. Il s'agissait d'arracher aux fellahs, par la ruse ou par la force, le secret qu'ils avaient fidèlement gardé jusqu'alors.»

En poursuivant une chèvre égarée...

L'enquête mène bientôt sur la piste des frères Abderrassoul, une famille originaire du village de Gournah, au pied de la montagne thébaine. L'un d'eux finit par se confier aux enquêteurs. Une décennie plus tôt, ils auraient découvert l'incroyable butin, dissimulé dans les profondeurs de Deir el-Bahari, sur la rive gauche du Nil, face à Louxor. On raconte qu'ils poursuivaient une

chèvre égarée... L'un des pilleurs conduit Émile Brugsch, collaborateur de Maspero, alors en Europe, à l'entrée d'une mystérieuse grotte. Bientôt, sous le faible halo des bougies, au milieu du chaos et de la poussière se dessinent les contours de dizaines de momies, de canopes [urnes funéraires destinées à recevoir les viscères embaumés, ndlr], de vases rituels de bronze... «La cache de Deir el-Bahari n'est pas une véritable tombe royale», précise Jean-Guillaume Olette-Pelletier, docteur en égyptologie, chargé d'enseignement à l'Institut catholique de Paris. «À une époque où les pillages de sépultures étaient incessants, les grands prêtres de Karnak ont cherché à mettre les dépouilles royales à l'abri dans des cachettes comme celle-ci.»

En deux jours, la grotte est vidée; des momies aux noms éblouissants, Sethi I^{er} ou encore Ramsès II, sont acheminées vers Le Caire, sous les cris de la foule massée le long du convoi. La découverte est historique! «Jamais pareille chose ne s'était vue de mémoire d'homme», résume Maspero. Mais à côté de ces grands pharaons, certains défunts demeurent anonymes, à l'image de ce jeune homme gisant dans un cercueil «en forme de momie sans barbe et peint en blanc». Roulé dans une peau de mouton, symbole d'impureté, le corps n'a pas reçu les soins habituels: les viscères sont restés en place. Plus intrigant encore, tout son être – membres tordus, bouche ouverte dans une «expression de douleur atroce» – semble indiquer une agonie effroyable. Qui peut-il bien être? Pourquoi reposait-il auprès des plus grands pharaons, tout en paraissant voué aux enfers? L'énigme de la «momie hurlante» prend forme. L'identité de celui qu'on appellera désormais l'«inconnu E» se nimbe d'une épaisse brume de mystère.

De la magie, des philtres et des envoûtements

Jusqu'à ce que, récemment, les techniques de pointe de l'archéologie moderne ne lèvent un coin de voile sur cette énigme vieille de plus de trois mille ans... En 2012, en effet, une équipe de scientifiques menée par Albert Zink, spécialiste des momies, et Zahi Hawass, égyptologue, découvrent, grâce à des analyses génétiques, que l'«inconnu E» serait apparenté à Ramsès III, l'un des derniers grands pharaons, dont le corps a également été retrouvé dans la cache de Deir el-Bahari. Il pourrait s'agir de Pentaour, un fils rebelle du souverain et de l'une de ses épouses secondaires, prénommée Tiye.

En faveur de cette hypothèse, les chercheurs disposent, en effet, d'un indice précieux: le «papyrus judiciaire de Turin». Ce document évoque un procès qui se serait tenu vers •••

... 1155 avant notre ère : la reine Tiye et son fils, Pentaour, y sont, avec d'autres, soupçonnés d'avoir fomenté un coup d'État contre Ramsès III, alors déjà âgé. Furieuse de voir le trône sur le point d'échapper à son garçon au profit d'un fils de la première épouse, Tiye serait entrée en dissidence. Depuis les alcôves du harem royal, elle aurait manigancé pour promouvoir sa propre descendance. « Les enjeux sont importants pour les femmes de pharaons, explique Jean-Guillaume Olette-Pelletier. Avec de grands nobles, Tiye conspire pour mettre Pentaour sur le trône : c'est la "conspiration du harem". Elle a réussi à enrôler un grand nombre de personnes, ainsi que des prêtres, des magiciens chargés de philtres et d'envoûtements pour, par exemple, endormir la vigilance des gardes. »

Une profonde entaille dans la gorge de Ramsès III

Malgré les manœuvres de l'habile Tiye, les conspirateurs finissent, comme le suggère le papyrus, par être démasqués. Le document est cependant avare de détails quant au sort de Ramsès III. Il semble qu'il soit décédé au moment où s'ouvre le procès. D'ailleurs, celui qui lui succède est Ramsès IV, non pas fils de Tiye, mais bien de la première épouse royale. Pour autant, le pharaon a-t-il été tué dans cette guerre de succession ? Selon l'étude d'Albert Zink et de Zahi Hawass, publiée dans le *British Medical Journal*, cela paraît vraisemblable. « Les tomodensitométries ont révélé une profonde coupure dans la gorge de Ramsès III, probablement faite par un couteau bien aiguisé. » Autre détail : une amulette en forme d'œil d'Horus a été retrouvée dans la plaie en vue de guérir le pharaon dans l'au-delà. Certains égyptologues demeurent néanmoins prudents et ouverts à d'autres scénarios.

Quant au sort réservé aux « traîtres », l'égyptologue Pierre Tallet évoque, dans *12 reines d'Égypte qui ont changé l'Histoire*, le verdict énoncé à l'encontre de Pentaour : « Il fut placé devant les échansons pour être jugé. Ils le reconnurent coupables. [...] Il s'ôta lui-même la vie. » Puisqu'un mortel ne peut exécuter un enfant de pharaon, on l'aurait



« Débandelettage » Le médecin légiste australien Elliot Smith examine une des momies retrouvées à Deir el-Bahari sous l'œil attentif d'Émile Brugsch. Les premières momies furent débandelettées et analysées par Maspero en 1886. (photo v. 1913).

condamné au suicide, peut-être par pendaison ou étranglement. Le traitement réservé à son corps révèle le même malaise de la part de ses contemporains. « Le prince a été inhumé comme un pharaon mais pas momifié, détaille Jean-Guillaume Olette-Pelletier. Il y a une forme de malédiction, au moment de la résurrection, puisqu'il aura un corps décomposé. »

Quant à la grande perdante de cette affaire, la reine Tiye, elle semble aussi

disparaître dans la tourmente du procès. Même si cela reste débattu, elle n'en a peut-être pas, pour autant, dit son dernier mot. Comme le suppose Pierre Tallet dans son ouvrage, en raison des aléas des successions dans les décennies suivantes, un de ses fils a peut-être même fini par s'emparer du némès, l'emblématique coiffe des pharaons. La colère des dieux à l'encontre de l'impétueuse Tiye aura, semble-t-il, été de courte durée... ■

Meret Amon, l'autre « momie qui crie »

Une « momie hurlante » peut en cacher une autre ! Aux côtés de « l'inconnu E » reposait une femme à la bouche béante et au visage comme figé, lui aussi, dans une insoutenable expression de douleur (photo). De quoi nourrir l'imagination de générations de chercheurs : quel a été le calvaire de cette femme ? A-t-on cherché à la punir ? Et de quel terrible forfait ? En 2020, l'égyptologue Zahi Hawass et Sahar Saleem, radiologue à l'université du Caire,



entreprennent, grâce aux techniques d'imagerie les plus récentes, d'apporter un nouvel éclairage à son histoire. La « Femme hurlante », âgée d'une soixantaine d'années, aurait, en réalité, souffert d'une forme avancée d'athérosclérose, une maladie qui touche les artères. Elle aurait alors été foudroyée par

une crise cardiaque. Retrouvée après plusieurs heures et embaumée, alors que la rigidification du corps avait commencé, elle aurait conservé pour l'éternité la position déchirante de ses derniers instants. Cette théorie ne fait cependant pas l'unanimité : la mâchoire de la momie aurait aussi pu se relâcher après son décès. Quant à son identité, les experts estiment qu'il pourrait s'agir de la princesse Meret Amon, une fille du roi Seneferu-Tâa de la XVII^e dynastie. A.-L. S.

Des trésors égyptiens dans le sol écossais

En 1952, sur la côte orientale de l'Écosse, les petits élèves de l'école primaire de Melville House font l'étrange découverte, dans le jardin, d'objets venus de très loin, dans le temps et l'espace...



Un élève, consigné, est un jour contraint d'aller récolter des pommes de terre dans les jardins. En creusant, l'enfant croit tenir un tubercule, avant de comprendre qu'il s'agit... d'une tête de statue en grès rouge. L'œuvre, de la XII^e dynastie égyptienne, est envoyée au Royal Scottish Museum [auj. National Museum of Scotland]. Quatorze ans plus tard, coïncidence à peine croyable: l'ancien élève, devenu surveillant, supervise un exercice de saut, lorsqu'un écolier vient s'écraser sur une statuette émergeant de la terre. La figurine de bronze, représentant un taureau de la mythologie égyptienne, est, à son tour, adressée au musée écossais pour y être étudiée.

Ce n'est qu'en 1984, lorsqu'un nouvel objet – une statuette en bronze représentant un homme – est déterré par un groupe de garçons, qu'Elizabeth Goring, tout juste nommée conservatrice du Royal Scottish Museum, décide

Chasse au trésor Après que des écoliers (2) ont trouvé une tête d'Égyptien en grès rouge (3) datant de près de deux mille ans av. J.-C., des fouilles ont permis de mettre au jour 18 objets, dont ce fragment de faïence (1) représentant l'œil d'Horus (664-30 av. J.-C.)

de mener des fouilles. Au cours de ces recherches, de nouvelles pièces sont mises au jour: 18 objets auront, en tout, été trouvés sur ce terrain! «Certaines découvertes sont remarquables, souligne Margaret Maitland, commissaire principale de la Méditerranée antique aux musées nationaux d'Écosse. [...] La tête de statue en grès est un chef-d'œuvre de la sculpture égyptienne.»

Spiritisme et bandelettes

Comment, et pourquoi, ces œuvres ont-elles été enterrées à Melville House, si loin de Louxor? Peut-être doit-on ces merveilles à l'un des anciens propriétaires du manoir, Lord Balgonie, ou à une de ses sœurs, qui les auraient acquises lors d'un voyage en Égypte, en 1856. «Il y a eu en France, en Angleterre ou en Écosse, tout un mouvement "égyptomane", explique Jean-Guillaume Olette-Pelletier, docteur en égyptologie de l'université Paris-Sorbonne. Il y avait aussi un engouement pour la magie, le spiritisme... C'était même la mode d'avoir sa propre momie. Certains organisaient des soirées au cours desquelles on jouait à en retirer les bandelettes!» La famille pourrait avoir ensuite remis sa collection égyptienne dans une dépendance, qui aurait fini par s'écrouler, laissant aux écoliers, qui lui succèderaient des années plus tard, la joie et l'émerveillement de déterrer cet improbable trésor. **A.-L. S.**



Qui sont les hom

Une fosse contenant les squelettes de 54 hommes décapités a été retrouvée dans le sud-ouest de l'Angleterre en 2009. Les archéologues se mettent alors en quête de leur identité et des raisons de leur mise à mort...

PAR OLIVIER TOSSERI



C'est une macabre découverte que les membres de la société d'archéologie préventive Oxford Archaeology ont fait en 2009. En prévision des jeux Olympiques de Londres en 2012, ils commencent à prospecter le tracé d'une future route près de Weymouth, dans le Dorset, sur la côte sud-ouest de l'Angleterre. Le projet est controversé mais offre l'occasion d'ouvrir un chantier de fouilles d'une superficie d'environ 50 000 m², le plus grand dans la région depuis des décennies. Sur la verdoyante colline de Ridgeway Hill, un charnier est mis au jour. Les dépouilles de 54 hommes, presque tous âgés de moins de 25 ans à

l'exception d'une poignée d'individus allant jusqu'à la cinquantaine, ont été jetées pêle-mêle dans une fosse. Tous ont été décapités et sur un côté de la sépulture, 51 têtes ont été empilées, trois sont manquantes...

Les archéologues suggèrent dans un premier temps que ces hommes ont péri au moment de la conquête romaine de la Grande-Bretagne vers 43 après J.-C. Une étude plus précise de la topographie va permettre d'affiner les causes de ce massacre. Ses auteurs n'ont pas daigné creuser une fosse pour y ensevelir leurs victimes, préférant réutiliser une carrière désaffectée de l'époque romaine. Elle se trouve en hauteur, à proximité d'une grande route

qui délimitait une paroisse de l'époque anglo-saxonne. Autant d'indices qui laissent supposer qu'il s'agissait d'un gibet dédié aux exécutions publiques. Les datations au carbone 14 s'avéreront essentielles dans leur enquête. Elles indiquent une mort entre 970 et 1025 après J.-C., soit à la fin de la période au cours de laquelle les Saxons sont engagés dans un farouche combat contre les envahisseurs danois et les raids vikings.

Au fil de l'épée

Le mystère demeure pourtant épais. Aucune pièce de tissu ou objet ne permet d'établir l'identité des victimes qui ont été très vraisemblablement enterrées nues. S'agit-il de Saxons ou de

mes sans tête du Dorset?



Il s'agit bien de Vikings, tous issus de Scandinavie, soumis à un régime alimentaire riche en protéines, caractéristique des habitants de ces contrées aux IX^e et X^e siècles. L'un d'entre eux venait même d'au-delà du cercle arctique. Il pourrait s'agir de combattants Jomsvikings, une tribu de mercenaires exclusivement masculine. Certains avaient des dents limées, une pratique courante chez ces guerriers afin d'intimider leurs ennemis. Selon la légende, ils bravaient leur bourreau en leur faisant face. Or tous les corps trouvés dans le charnier de Ridgeway Hill ont été décapités par l'avant. Preuve supplémentaire qu'il s'agissait probablement de Jomsvikings, le témoignage de la reine Emma, épouse du roi d'Angleterre Æthelred II le Malavisé (978-1016). Le règne de son époux est marqué par une recrudescence des attaques vikings, et, dans ses écrits elle évoque la présence de membres de Jomsvikings sur les terres anglaises.

Avertissement sanglant

Si l'identité des victimes est établie, les circonstances de leur mort n'ont, elles, pu être « tranchées ». Ces guerriers pourraient être les membres de l'équipage d'un *langskip* (navire de guerre) échoué sur les côtes saxonnes ou tentant d'effectuer un raid en Angleterre. Faits prisonniers, ils auraient été passés par le fil de l'épée en guise d'avertissement adressé aux envahisseurs potentiels ou pour rassurer la population locale. Une autre interprétation du massacre est également avancée. Loin d'être un cas isolé, il pourrait s'inscrire dans un plan général d'Æthelred II le Malavisé visant à éradiquer la menace viking. La *Chronique anglo-saxonne* rapporte en effet que le monarque est soudain saisi de la crainte que les Danois établis en Angleterre ne complotent pour le tuer afin de s'emparer du pouvoir. Il aurait ainsi ordonné leur massacre, qui aura lieu le jour de la Saint-Brice, le 13 novembre 1002. **E**



Massacre Les 54 corps (1) mis au jour sont ceux de Vikings, probablement captifs mais qui ont néanmoins résisté, puisque des blessures ont été relevées, comme sur ce crâne (3). Parmi les hypothèses avancées, celle d'un plan conçu par le roi anglo-saxon Æthelred II pour éliminer la population danoise établie dans le pays (2).

sont relevés. L'un d'eux a les mains tailladées, sans doute car il a tenté de saisir l'arme qui allait le faire périr. Un autre a même été scalpé. Quant aux trois crânes manquants, il s'agit peut-être de ceux d'individus de plus haut rang conservés comme des reliques ou plantés sur des pieux. La science viendra une nouvelle fois en aide aux archéologues.

Après avoir passé les os au carbone 14, ils soumettent les dents de dix squelettes au NERC Isotope Geosciences Laboratories. Les isotopes présents dans l'eau et le lait ingérés au cours de l'enfance restent fixés dans l'émail, ce qui permet de retracer l'environnement dans lequel a grandi un individu. Les résultats sont sans appel.

Vikings? Les archéologues penchent pour cette dernière hypothèse. L'observation attentive des squelettes confirme celle d'une exécution avec une épée de grande taille. L'absence de blessures de combat montre qu'il s'agit très probablement de captifs. Pourtant, ces hommes robustes, tous tués en même temps, ne se sont pas laissés abattre sans résistance. Leurs ossements présentent 188 blessures bien marquées, soit une moyenne de quatre par individu. De multiples coups aux vertèbres, aux mâchoires et au crâne

Mont Ararat, la quête de l'arche de Noé tombe à l'eau



C'est la poursuite d'un autre graal qui a conduit archéologues et passionnés sur les hauts plateaux arméniens : celle du biblique bateau, une recherche vaine, mais qui continue de faire rêver. PAR CHARLES GIOL

En 1876, l'historien et juriste britannique James Bryce effectue un long voyage à travers le Caucase, une région encore mal connue des Européens. De retour en Grande-Bretagne, il consacre à son périple un livre dont un passage va particulièrement retenir l'attention de ses contemporains. Relatant son ascension du mont Ararat, montagne sacrée pour les Arméniens, Bryce écrit : « Grimant le long d'une crête, à près de 4000 mètres d'altitude, je vis, reposant sur des rochers, un morceau de bois long d'un peu plus d'un mètre et large d'environ 15 centimètres, qui avait à l'évidence été taillé à l'aide d'outils. On se trouvait d'ailleurs bien au-dessus de la limite de la végétation et il ne pouvait être tombé d'un quelconque arbre. Me précipitant, je le saisis et le hissais à bout de bras, m'écriant à plusieurs reprises : "Noé !" » Bryce, qui n'était pas un plaisantin mais un intellectuel renommé, plus tard nommé ambassadeur de Grande-Bretagne à Washington, était persuadé d'avoir retrouvé un morceau de l'arche de Noé. Depuis, bien des aventuriers plus ou moins recommandables ont à leur tour gravi les pentes du mont Ararat à la recherche d'une trace du navire évoqué dans l'Ancien Testament. Ces dernières décennies, encore, la presse s'est fait à plusieurs reprises l'écho de



« découvertes » sensationnelles, mais les preuves scientifiques de telles assertions se font toujours attendre.

Un lieu dicté par Dieu

L'unique indice sur lequel peuvent s'appuyer ceux qui espèrent retrouver l'arche perdue tient dans cette phrase issue du récit du Déluge dans la Genèse, le premier livre de l'Ancien Testament : « Le septième mois, le dix-septième jour du mois, l'arche s'arrêta sur les montagnes d'Ararat. » Ces dernières furent en effet, selon la Bible, les premières terres à émerger lorsque les flots se reti-



FREDERIC REGAIN/DIVERGENCE

le royaume d'Arménie, le premier État converti au christianisme, au IV^e siècle après J.-C., dont le territoire correspond précisément à l'antique région d'Ararat évoquée dans la Genèse, s'impose la thèse selon laquelle l'arche s'est déposée au sommet du mont Djoudi, à 400 km à l'est de l'emplacement indiqué par Flavius Josèphe. À l'époque des croisades, ce lieu sacré se déplace une dernière fois, en direction du nord : les Arméniens estiment dès lors que Noé a touché terre sur le mont Masis, le plus haut sommet de la région, qui culmine à 5137 mètres. Cette montagne emblématique, visible à des centaines de kilomètres alentour, est alors rebaptisée «mont Ararat», et devient un lieu sacré pour les Arméniens. Des pèlerinages ont lieu sur ses pentes, mais le sommet, avec ses neiges éternelles et ses nombreuses crevasses, est quasiment inaccessible et aucun témoignage d'une découverte de vestiges supposés de l'arche de Noé ne nous est parvenu avant 1877, l'année de la parution du livre de James Bryce déjà cité.



ROGER-VIOLET/ROGER-VIOLET

1

Les aventuriers de l'arche perdue...

Nombreux sont les explorateurs d'hier, comme Navarra, en 1955 (1), et d'aujourd'hui (2) à avoir cherché les vestiges du navire prétendument échoué sur le mont Ararat d'après la Genèse (3).

rèrent, plus de 200 jours après que Dieu eut noyé l'humanité pour la punir de sa corruption, épargnant le seul Noé, sa famille et un couple de chaque espèce animale, réfugiés dans l'arche. Or cette indication géographique manque pour le moins de précision : à l'époque où la Genèse a été rédigée – par Moïse sous la dictée de Dieu suivant la tradition, par compilation de plusieurs récits hébreux du I^{er} millénaire avant J.-C. selon l'exégèse biblique –, «Ararat» ne désigne pas une montagne en particulier mais une région de hauts plateaux située dans le sud-est de l'actuelle Turquie.

Un mont sacré et inaccessible

Dans l'Antiquité, la quête de l'arche de Noé, dont l'historicité va alors de soi, commence par l'identification du lieu précis où elle se serait échouée. Dans ses *Antiquité juives*, Flavius Josèphe, l'historien romain d'origine juive du I^{er} siècle après J.-C., assure qu'on peut en voir les vestiges près de Carrhes, aujourd'hui Harran, à la frontière turco-syrienne. Au cours des siècles suivants, parmi les savants chrétiens du Proche-Orient, et notamment dans

Canular et affabulation

Six ans plus tard, à la suite d'une avalanche qui détruit plusieurs villages sur les flancs du mont Ararat, un journaliste du *New Zealand Herald* reproduit dans sa chronique quotidienne un article soi-disant publié par un journal stambouliote selon lequel la catastrophe, en mettant à nu un pan de la montagne, aurait révélé les restes de l'arche. La nouvelle est reprise par les plus grands journaux de la planète, avant que le chroniqueur néo-zélandais ne confesse que son article était un canular. Vers 1890, c'est le plus sérieusement du monde, en revanche, que Joseph Nouri, un prêtre chrétien irakien, raconte, au cours d'une série de conférences données dans les plus grandes villes américaines, sa rencontre avec le navire biblique, qu'il aurait découvert dans un parfait état de conservation lors de son ascension de l'Ararat. La tournée américaine de Nouri s'achèvera plus tôt que prévu après qu'il eut été brièvement interné dans un hôpital psychiatrique de San Francisco.

Il faut attendre la fin de la Seconde Guerre mondiale pour que la plus • • •

... vieille saga archéologique de l'Histoire trouve un nouveau souffle. Situé en territoire turc, à la frontière avec ce qui est alors la république soviétique d'Arménie, le mont Ararat se trouve, lorsque la guerre froide commence, à la jonction des deux blocs. Il est à ce titre fréquemment survolé par des avions américains basés en Turquie. Or, en 1949, un pilote de l'US Air Force fait une étrange observation au cours d'une mission de reconnaissance au-dessus de la montagne: à 4720 mètres d'altitude, il photographie ce qu'on va appeler «l'anomalie d'Ararat», une éminence formant une curieuse saillie au-dessus d'étendues enneigées. Les clichés circulent largement: plutôt qu'un énorme bloc de glace, certains veulent y voir les restes de l'arche. Parmi ces aventuriers du monde entier en quête d'un exploit archéologique et sportif, – l'ascension reste ardue – on trouve des Français, les explorateurs basques Jean de Riquer, compagnon de Paul-Émile Victor lors de ses expéditions au Groenland, et Fernand Navarra, qui atteignent le sommet du mont Ararat à l'été 1952, sans trouver trace de l'arche. Navarra ne se décourage pas: retourné seul sur la montagne en 1955, il en rapporte quelques bouts de bois que des analyses scientifiques ne permettront pas de dater, ce qui ne l'empêche pas de publier un livre intitulé *J'ai trouvé l'arche de Noé*.

Fondamentalistes religieux

En 1959, un officier turc effectuant une mission de cartographie pour l'OTAN découvre une nouvelle forme étrange dans le massif de l'Ararat: loin du sommet, à 2000 mètres d'altitude, une vaste butte en forme de coque de bateau semble avoir été posée sur les pentes de la montagne. Qu'importe si, dès l'année suivante, des géologues, après avoir effectué des sondages qui n'ont révélé aucun vestige archéologique, concluent qu'il s'agit d'une simple formation rocheuse dégagée par des coulées de boue: ce site, baptisé «Durupinar», du nom du capitaine turc qui l'a identifié, aimante depuis la fin du XX^e siècle la plupart des recherches. L'hypothèse de l'historicité de l'arche de Noé étant désormais rejetée par l'essentiel de la communauté scientifique,



GRANER COLL NY/AURIMAGES



ROGER-VIOLLET/ROGER-VIOLLET



GAMMA RAPHO/KEYSTONE-FRANCE

Le club des obstinés Malgré une mission archéologique américaine en 1949 (1), ou celle du Bordelais Fernand Navarra (2) qui remet à Alain Decaux (3) un morceau de bois sculpté en 1964, les preuves scientifiques se font attendre.

ce sont avant tout des fondamentalistes religieux se piquant d'archéologie, notamment venus des États-Unis, qui continuent aujourd'hui de sillonner les pentes du mont Ararat dans l'espoir d'une trouvaille miraculeuse. ■

Chine: des orteils pour un royaume



Les traces d'un empire
Les restes d'animaux et les objets de jade et d'ivoire retrouvés dans la tombe, qui accompagnaient le défunt, dévoilent des pratiques funéraires élaborées.



Cette tombe royale de 5 000 ans d'âge abritait des objets précieux et de rares fragments de phalanges humaines. Le premier prince chinois du Néolithique ?

PAR OLIVIER TOSSERI

Sur le site des ruines de Wangzhuang, à Yongcheng, la mise au jour d'un tombeau royal datant d'au moins 5 000 ans va permettre de mieux connaître les racines de l'empire du Milieu. Il mesure près de cinq mètres de long et quatre mètres de large, et a été découvert en 2023 dans le cadre de fouilles menées par une équipe conjointe de l'Institut provincial du patrimoine culturel et d'archéologie du Henan et de l'université normale de Pékin. Il est lié à la culture Dawenkou issue de la vallée du fleuve Jaune. Li Xinwei, professeur d'archéologie et auteur de la découverte du tombeau royal, pense qu'il pourrait s'agir de

la tombe du «chef d'une société complexe installée dans cette partie ouest du Henan. En archéologie chinoise, avait-il expliqué à l'hebdomadaire *Newsweek*, on appelle les sociétés complexes d'il y a 5 000 ans des États archaïques. Il s'agit là de l'une des plus grandes tombes de la période jamais découvertes. On y trouve énormément d'offrandes, y compris plus de 200 pots en céramique et des bijoux en jade». Si les restes humains ont disparu, les offrandes qui accompagnaient le défunt sont le signe de son importance sociale.

Une capitale préhistorique

En effet, peu de temps après l'inhumation, des opposants ont certainement vandalisé le site. Le corps du roi, dont il ne reste que quelques phalanges d'orteils, a été volé pour affaiblir symboliquement son autorité et celle de sa lignée. Ou pour en effacer la mémoire. Une pratique courante dans les conflits qui opposaient les royaumes émergents au Néolithique. Plusieurs objets rituels ont aussi été brisés et abandonnés sur place. Les 350 artefacts mis au jour permettent d'établir la nature des échanges culturels entre différentes civilisations d'alors. Il s'agit d'outils en os, de restes d'animaux comme des mandibules

de porc (symboles de richesse) mais surtout de nombreuses céramiques. «Elles montrent des éléments issus des régions de l'est, du sud et de l'ouest de la Chine, ce qui signifie qu'il y avait des interactions avec d'autres sociétés complexes», constate Li Xinwei. Les ruines de Wangzhuang seraient ainsi «la capitale d'un royaume préhistorique».

L'équipe d'archéologues de Liu Haiwang s'est lancée dans la fouille de 45 tombes – déjà 27 depuis 2023. Celle du monarque a révélé une rare sophistication des rites funéraires et un pouvoir royal déjà bien affermi. Selon Liu Haiwang, ces découvertes constituent les premières traces de pouvoir impérial en Chine. La culture Dawenkou a par la suite influencé les dynasties Xia, Shang et Zhou. Les poteries décorées, les objets en ivoire finement taillés et les ornements en jade ne témoignent pas simplement de la richesse matérielle et du savoir-faire artisanal de cette société, mais prouvent qu'elle a interagi avec d'autres cultures telles que celles de Yangshao et Liangzhu et qu'elles se sont inspirées les unes les autres.

Les fouilles de Wangzhuang brossent ainsi un tableau plus nuancé et précis de ces sociétés néolithiques qui s'avèrent hautement organisées, clairement stratifiées et particulièrement spécialisées dans les tâches artisanales. «Ces découvertes marquent les débuts des structures étatiques en Chine», affirment les archéologues.



Les enfants sacrifiés de Carthage, une légende?



Le mythe de la cruauté de la société carthaginoise ancré dans l'imaginaire collectif depuis la parution du roman de Flaubert, *Salammbô*, est aujourd'hui remis en question par les archéologues.

PAR OLIVIER TOSSERI

Les Carthaginois s'adonnaient-ils à des sacrifices d'enfants? Cette lancinante question entache, depuis des siècles, la réputation de la plus dangereuse rivale de Rome. Cette sinistre pratique aurait été courante si l'on en croit les Romains et les Grecs. Tertullien, Plutarque ou encore Diodore de Sicile la mentionnent dans leurs récits. Ils alimenteront la légende noire qui voue leur puissante ennemie à d'éternelles gémonies après sa destruction en 146 avant J.-C. Une vaste opération de propagande à laquelle un

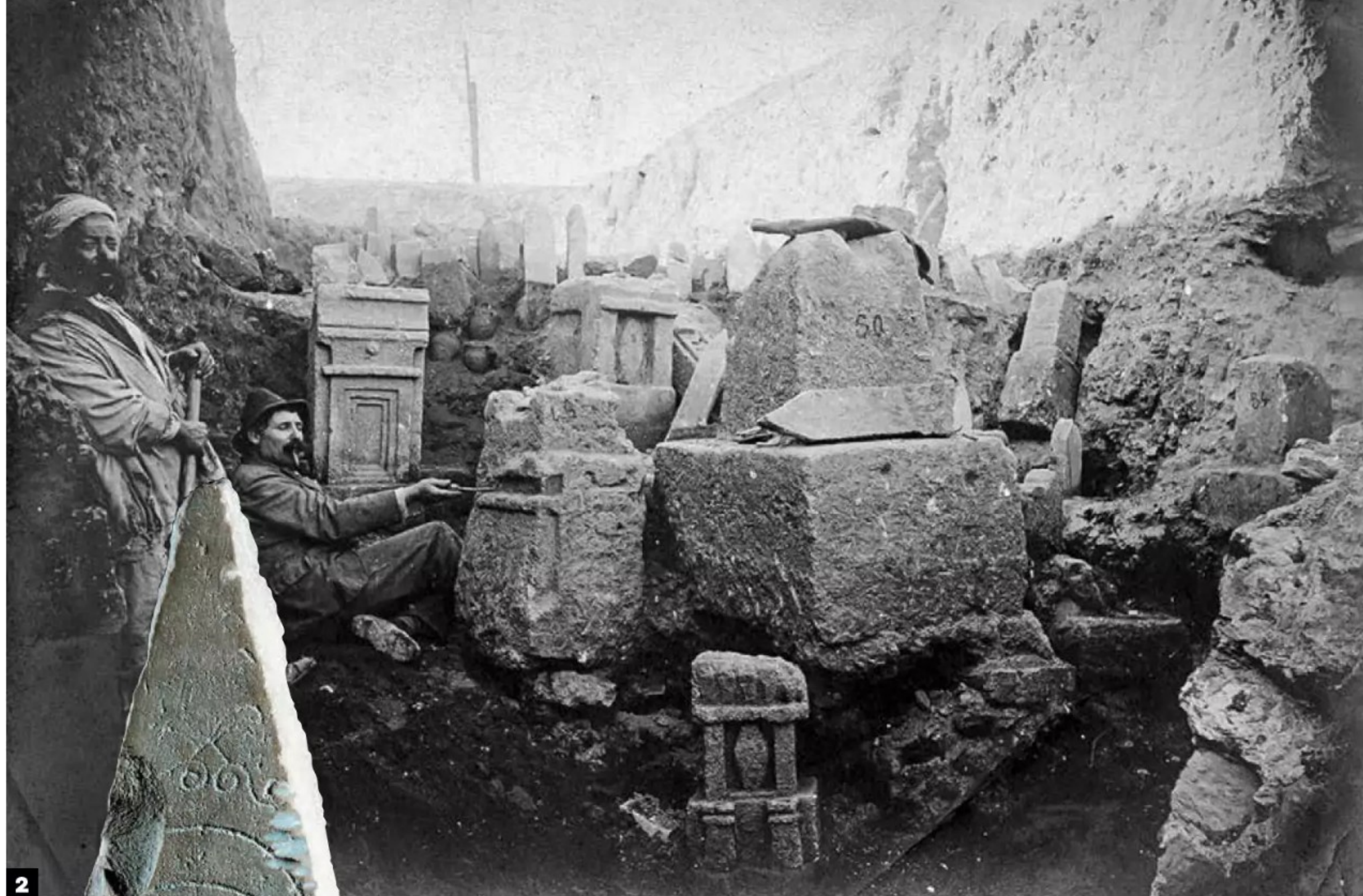
écrivain français a donné ses lettres de noblesse littéraires. Dans son célèbre roman *Salammbô*, paru en 1862, Gustave Flaubert décrit avec force détails le rituel de l'infanticide pratiqué dans la cité d'Hamilcar et d'Hannibal.

Un contrôle des naissances ?

« Je n'ai, Monsieur, nulle prétention à l'archéologie », répondit pourtant l'homme de lettres lorsqu'on lui reprocha les inexactitudes et invraisemblances qui émaillaient ses pages emplies d'effroi. Elles vont néanmoins nourrir l'imaginaire collectif. Assiégés par leurs mercenaires révoltés, les Carthaginois aux abois décident alors de sacrifier des enfants de familles nobles en les faisant brûler en l'honneur de Moloch. On sait aujourd'hui que ce dieu n'existait pas dans la cité punique.

Ce qui existait, en revanche, c'est le *tophet* de Carthage, aussi appelé « *tophet* de Salammbô ». Une ancienne aire sacrée, dédiée aux divinités phéniciennes Tanit et Baal, située hors de la ville. Les archéologues commencent à la fouiller en 1921 et déterrent des urnes renfermant les restes carbonisés d'enfants avec ceux d'animaux, eux aussi brûlés. À première vue, cette découverte constitue la preuve de la pratique sacrificielle. Elle va relancer et exacerber le débat sur la cruauté supposée des Carthaginois. L'archéologue américain Lawrence Stager, qui fouille le site dans

HERITAGE IMAGES/SAMUEL MAGAL/AGF-IMAGES



CABINET DU CIS, ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, PARIS

2



ERICH LESSING/AGF-IMAGES

3



© 2003 MUSÉE DU LOUVRE, DIST. GRANDPALAIS/IRMN / RAPHAËL CHIPAULT

4

Ruines et cendres Le *tophet* de Carthage (1) fouillé par l'archéologue François Icard en 1922 (2) a révélé des objets tels que cette urne (VIII^e-VI^e s. av. J.-C.) contenant des os brûlés d'animaux (4) ou une stèle (3) figurant un prêtre portant un nourrisson (III^e s. av. J.-C.), qui n'apportent pas encore de réponse quant au sacrifice des enfants.

les années 1970, affirme «sans aucun doute que le sacrifice des enfants était pratiqué à Carthage depuis au moins 750 av. J.-C. jusqu'à la destruction de la ville». Selon lui, au-delà du religieux, il y avait un aspect socio-économique permettant le contrôle des naissances et une sélection des sexes. Pour les élites carthagoises, l'infanticide aurait été un moyen de maintenir leur fortune en modérant le nombre d'héritiers et en évitant d'avoir trop de filles à doter.

L'archéologue italien Sabatino Moscati, s'appuyant sur l'absence de tombes de très jeunes enfants dans les nécropoles, estime ainsi que le *tophet* était le lieu où étaient brûlés, et par la suite ensevelis, les enfants mort-nés

ou morts peu après leur naissance. Les analyses médico-légales pratiquées sur le contenu des urnes apportent des éléments intéressants au débat. La moitié d'entre elles contiennent les restes d'un seul enfant. Les autres sont ceux d'individus dont l'âge ne dépasse que très rarement les trois ans avec la présence de nombreux nourrissons.

Pas de massacres de masse

Ces enfants morts prématurément n'auraient donc pas été soumis à des rites spécifiques et enterrés différemment des autres. Les analyses laissent néanmoins de nombreuses questions en suspens. À commencer par la plus importante: étaient-ils encore vivants au moment de la cérémonie funéraire? Les spécialistes s'accordent néanmoins pour écarter la thèse de massacres de masse, enterrant ainsi celle de la société sacrificielle carthaginoise. 

À Venise, un vampire

Les Vénitiens du XVI^e siècle ont-ils dû lutter contre les spectres suceurs de sang ? C'est la question que se sont posée les archéologues après avoir mis au jour les ossements d'une femme avec une brique enfoncée dans la gorge...

PAR LAURENT VISSIÈRE

Des vampires ont-ils terrorisé Venise à la Renaissance ? C'est ce que laisse entendre le squelette d'une femme, retrouvé au cimetière du Lazzaretto Nuovo, une petite île qui, durant les XVI^e et XVII^e siècles, servit d'hôpital de quarantaine. Avant de la jeter dans la fosse commune, on lui a en effet enfoncé une brique dans la bouche. Rituel aussitôt défini comme « anti-vampirique » par Matteo Borrini, un chercheur en mal de notoriété. Un reportage du *National Geographic* montre l'archéologue mener une véritable enquête policière pour déterminer qui était réellement la « vampire de la lagune ». Il fait intervenir non des historiens mais des criminologues et des médecins légistes : il aimerait savoir à quoi elle ressemblait (un faciès spécial ?), d'où elle venait (une migrante ?), si elle avait été assassinée (avec un pieu ?). Hélas, les techniques de reconstitution faciale dévoilent, non le portrait de quelque médiévale Vampirella, mais une femme d'une soixantaine d'années, visiblement italienne (ce que confirme d'ailleurs l'analyse ADN) et probablement morte de la peste. Bref, rien qui rappelle, même de loin, le vampire aux canines proéminentes,

tel qu'on en voit au cinéma. À cela, rien d'étonnant. On ne parle pas encore de vampirisme à la Renaissance – le terme n'apparaîtra qu'au XVIII^e siècle –, et ceux qui ont brutalisé ainsi la défunte ne pensaient certainement pas qu'elle pût se relever la nuit pour séduire les vivants et sucer leur sang ; ils ne lui ont pas rempli la bouche d'ail, percé le cœur d'un pieu ni coupé la tête. Mais ils n'en ont pas moins cherché à l'empêcher de nuire.

Des mâcheurs de linceul

Pour une raison inconnue, cette femme fut suspectée au moment de son trépas d'être une « mauvaise morte ». Elle risquait donc de ne pas trouver le repos éternel et de continuer à mener, sous terre, un simulacre de vie en mâchant son linceul... Le phénomène des « mâcheurs », attesté en Pologne dès le

XIV^e siècle, tendit à se diffuser ensuite dans toute l'Europe centrale et orientale, notamment dans les Balkans – des régions avec lesquelles Venise entretenait d'étroits rapports. Dans le fameux *Marteau des Sorcières* (1486), les inquisiteurs Jakob Sprenger et Heinrich Institoris racontent que, dans une bourgade décimée par une épidémie, « le bruit courait qu'une femme morte entermée avait petit à petit mangé le linceul dans lequel elle avait été ensevelie, et que l'épidémie ne pourrait cesser tant qu'elle n'aurait pas mangé le linceul entier et ne l'aurait pas digéré ». La croyance transcende les clivages religieux : le pasteur Martin Böhme écrit en effet à propos d'une peste qui ravagea l'Empire en 1553 : « Dans les temps de pestilence, nous avons appris que des morts, surtout des femmes, emportés par la peste, ont mâché dans leur tom-



FOTOTECA GILARDI/ALG-IMAGES

dans la lagune?

beau, faisant le même bruit qu'une truie qui s'alimente; et la peste s'est accrue simultanément». Auteur du premier traité en français sur les vampires (1751), dom Calmet donne quelques précisions sur ce mal: «Une personne se trouve attaquée de langueur, perd l'appétit, maigrit à vue d'œil, et au bout de huit ou dix jours, quelquefois quinze, meurt sans fièvre ni aucun autre symptôme que la maigreur et le dessèchement. On dit en ce pays-là que c'est un revenant qui s'attache à elle et lui suce le sang. De ceux qui sont attaqués de cette maladie, la plupart croient voir un spectre blanc qui les suit partout, comme l'ombre suit le corps.» Et ce n'est qu'un début, car les décès s'enchaînent ensuite de plus

en plus vite. Les paroissiens doivent alors réagir: ils ouvrent la tombe d'où sortent les grognements, découvrent un corps en bon état, le teint frais, le sang vermeil, et des morceaux de linceul plein la bouche...

On a bien sûr essayé de trouver des explications rationnelles: dans certains cas, il pourrait s'agir de personnes enterrées vivantes et qui, se réveillant soudain, ont essayé de se dépêtrer du linceul avec leurs dents et leurs ongles. Plus prosaïquement, les sucres de décomposition, qui coulent par la bouche et le nez, mais aussi les rats, peuvent ronger les tissus légers. Mais ces récits témoignent surtout d'une peur abjecte, liée le plus souvent à un contexte épidémique. Le premier mort d'une famille – le premier contaminé en fait – semble entraîner magiquement dans la tombe tous ses proches: il faut donc essayer de rompre ce lien surnaturel et néfaste, en le tuant une seconde fois. En général, on lui tranche la tête à coups de bêche, on peut aussi lui planter un pieu dans la



poitrine ou le brûler. Les rituels vampiriques prennent ainsi forme! Quoi qu'il en soit, mieux vaut prévenir que guérir. Quand on estime que tel cadavre risque de se transformer en un dangereux mâcheur, quelques précautions s'imposent: l'enterrer face au sol (il ne pourra ainsi manger que de la terre), lui lier les mâchoires ou lui enfoncer dans la bouche une pierre ou une brique, rendant impossible toute mastication post mortem. 



Mort de faim ! La notion de « vampire » n'existait pas quand la défunte de Venise (3) s'est vu enfoncer une brique dans la bouche au XVI^e s. Elle ne voit le jour que deux siècles plus tard comme dans ce premier ouvrage du genre (2) paru en France en 1751. En revanche, les contemporains étaient terrifiés par les « mâcheurs » de linceul, peut-être dû à l'enterrement de personnes encore vivantes (1), d'où ce rituel.

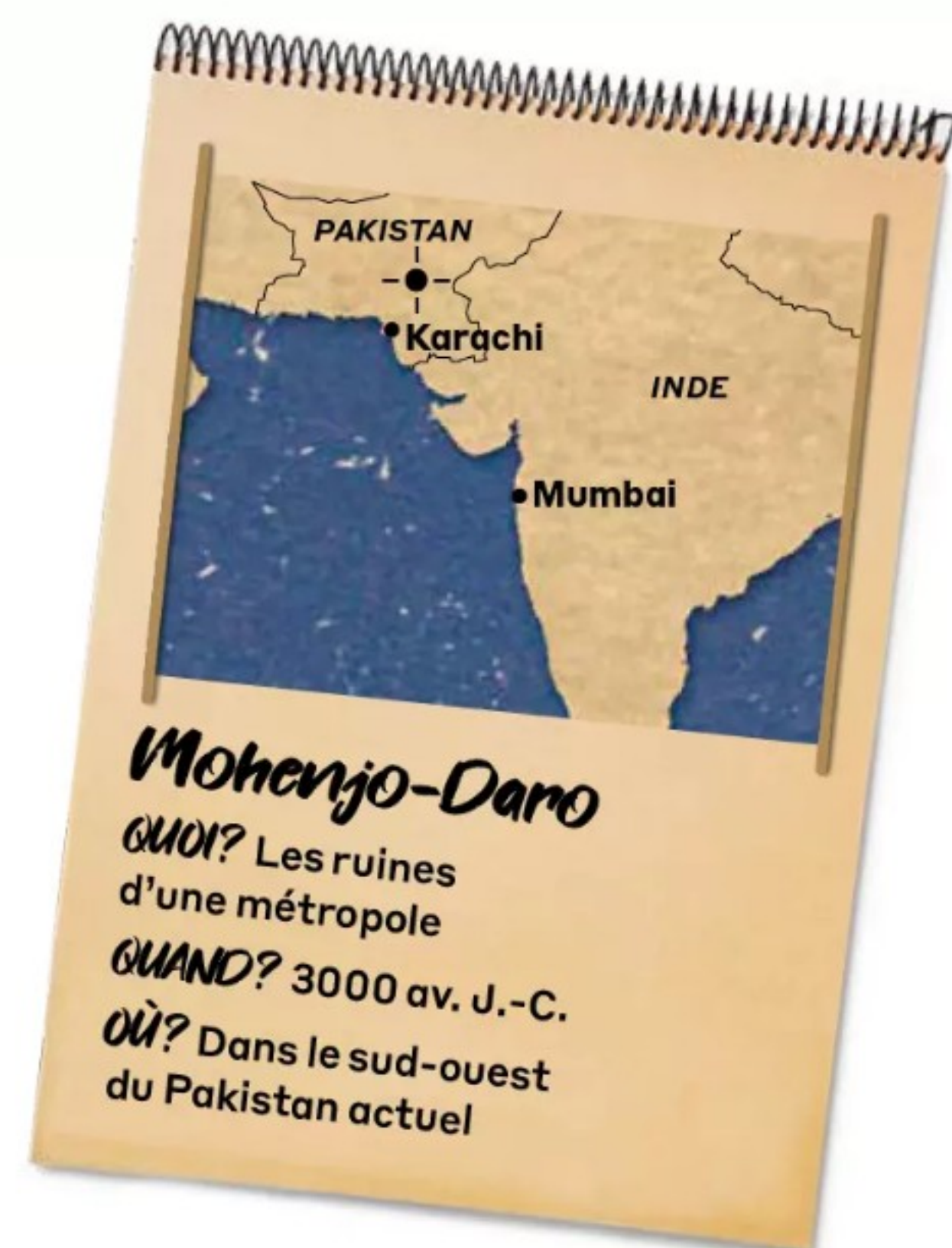
Dans l'Indus, vie et mort d'une civilisation



Mégalopole Dans le Pakistan actuel, les ruines archéologiques de Mohenjo-Daro, à quelque 500 km au nord-est de Karachi, sont celles du premier grand centre urbain de la civilisation de l'Indus. Cette cité, entièrement construite en brique, remonte au III^e millénaire av. J.-C. Édifiée sur d'énormes remblais, l'acropole domine les remparts et la ville basse dont le plan témoigne d'un urbanisme élaboré (*voir photo p. 55, prise vers 1950*), avec des bains publics, un réseau d'égouts, des silos... Source Unesco.



DR



Mohenjo-Daro, ce nom presque inconnu recèle pourtant une immense culture de la vallée de l'Indus... Cette civilisation brusquement disparue puis oubliée pendant quatre millénaires n'a pas encore révélé tous ses secrets. **PAR CHARLES GIOL**

En septembre 1924, un hebdomadaire britannique à gros tirage, *The Illustrated London News*, annonce la découverte d'une civilisation totalement inconnue de l'âge du bronze. Sur les sites de Harappa et de Mohenjo-Daro, dans le bassin de l'Indus, au nord-ouest de ce qui constitue encore l'empire des Indes britanniques, les équipes de l'archéologue anglais John Marshall viennent de mettre au jour les vestiges de deux villes de la fin du III^e millénaire avant notre ère. Ces localités, qui s'étendaient sur plus de 200 hectares chacune, abritant plusieurs dizaines de milliers d'habitants dévoilent une très grande sophistication sur le plan urbanistique. Leur construction avait été planifiée suivant un schéma strictement orthogonal, des dizaines de puits assuraient l'alimentation en eau, tandis que la plupart des habitations, construites en briques cuites, disposaient de salles de bains, reliées à un vaste système d'égouts qui déversaient les eaux usées dans les champs alentour. Ce scoop connaît un grand retentissement : alors que, suivant les découvertes des premiers

archéologues mais aussi les récits de la Bible et des auteurs antiques, on situait les premières civilisations urbaines dans le seul Proche-Orient, en Mésopotamie et en Égypte, on découvre que le sous-continent indien a peut-être connu au même moment un développement tout aussi remarquable.

Une écriture énigmatique

Un siècle s'est depuis écoulé. Des centaines de localités partageant, à une échelle moindre, les traits de Harappa et Mohenjo-Daro ont été découvertes sur un territoire extrêmement vaste, des contreforts de l'Himalaya au nord jusqu'à l'océan Indien au sud, des confins de l'Afghanistan à l'ouest jusqu'à la région de Delhi à l'est. Partout, on a déterré des témoignages d'un artisanat de grande qualité, céramiques finement décorées, objets en faïence, bijoux et parures aussi variés que raffinés. Et pourtant, cette « civilisation de l'Indus », aussi appelée « civilisation harappéenne », est vite retournée dans l'ombre, au point d'être aujourd'hui largement méconnue du grand public. Ce rayonnement très limité, les « Indusiens » le doivent sans doute au fait

qu'après cent ans de recherches archéologiques le mystère qui les entoure reste particulièrement épais, avant tout parce que leur écriture n'a à ce jour pas pu être déchiffrée. Apparue vers 2600 avant notre ère, au début de ce qu'on appelle la période « classique » de la civilisation de l'Indus, achevée vers 1900 av. J.-C., celle-ci n'a été retrouvée que sous la forme d'inscriptions très brèves, principalement sur des sceaux servant à marquer des documents et de la poterie. Les spécialistes ont recensé plus de 400 signes, à la fois des idéogrammes, comme le cercle ou le svastika, et des pictogrammes représentant des outils, des animaux, des plantes. Ils pensent que les Indusiens lisaient de droite à gauche. Mais ils n'en savent pas beaucoup plus, faute d'avoir retrouvé des textes longs, qui figuraient sans doute sur des tablettes en argile, dissoutes depuis longtemps dans ce milieu extrêmement humide, soumis à la mousson et aux crues brutales de l'Indus et de ses affluents. De l'aveu de nombreux chercheurs, seule la découverte hypothétique d'une « pierre de Rosette indusienne », un texte bilingue, permettrait de réelles avancées.

Le siècle de recherches sur la civilisation de l'Indus a ainsi été marqué par davantage de controverses entre spécialistes que d'avancées scientifiques décisives. Premier débat : la civilisation de l'Indus possède-t-elle des caractères spécifiques, ou ne serait-elle pas •••



Effet bœuf De nombreux objets ont été découverts à Mohenjo-Daro, tels ce sceau en pierre (1), peut-être utilisé dans les échanges commerciaux, cet ancêtre du jeu d'échecs (2) et cette charrette à bœufs en terre cuite, sans doute un jouet d'enfant, qui témoignent d'une civilisation brillante, empreinte de mystère.



... plutôt une simple émanation des cultures proche-orientales, avec lesquelles elle était en contact puisqu'on a retrouvé des objets indusiens en Irak et en Iran? Après des décennies de controverses, le caractère indigène de la culture harappéenne fait désormais consensus, notamment grâce aux travaux menés depuis les années 1950 par des archéologues français au Pakistan – lequel, depuis l'indépendance et la partition de 1947, se partage avec son voisin indien les sites de la civilisation de l'Indus. «D'emblée, les missions françaises se sont attachées à explorer les origines de la culture harappéenne», explique Aurore Didier, directrice de la Mission archéologique française du bassin de l'Indus, qui mène depuis 2015 des fouilles sur le site de Chanhu-Daro. «Elles ont pu établir des continuités, sur de nombreux plans, avec les cultures préhistoriques qui les ont précédées sur ces territoires.» Faut-il aussi tracer un trait avec les cultures qui ont succédé à la civilisation de l'Indus? Certains chercheurs n'ont pas hésité à le faire, estimant que les Indusiens, semble-t-il très soucieux de pouvoir disposer d'eau en abondance, devaient

se livrer à de nombreuses ablutions, annonçant en cela les pratiques purificatrices de l'hindouisme.

Des villes soudain délaissées

La question de la nature de l'organisation sociopolitique des Indusiens reste particulièrement nébuleuse. Dans leurs villes, même les plus grandes comme Harappa et Mohenjo-Daro, on n'a pas retrouvé de vestiges de palais ni de temples, pas plus que d'iconographie exaltant le pouvoir politique ou religieux. Si l'on ajoute l'absence frappante de témoignages de conflits armés, on peut comprendre que certains auteurs aient été tentés d'ériger la civilisation de l'Indus en contre-modèle du Proche-Orient antique, qui célébrait, par la pierre et par l'image, son pouvoir politique et ses exploits guerriers sous le patronage de dieux tout-puissants. Chez les Indusiens, à croire ces spécialistes, la distinction sociale était limitée; les villes étaient dirigées par des corporations de marchands d'abord soucieux de la bonne marche du commerce. D'autres chercheurs rétorquent que l'extension d'une culture aussi homogène sur une aire géographique

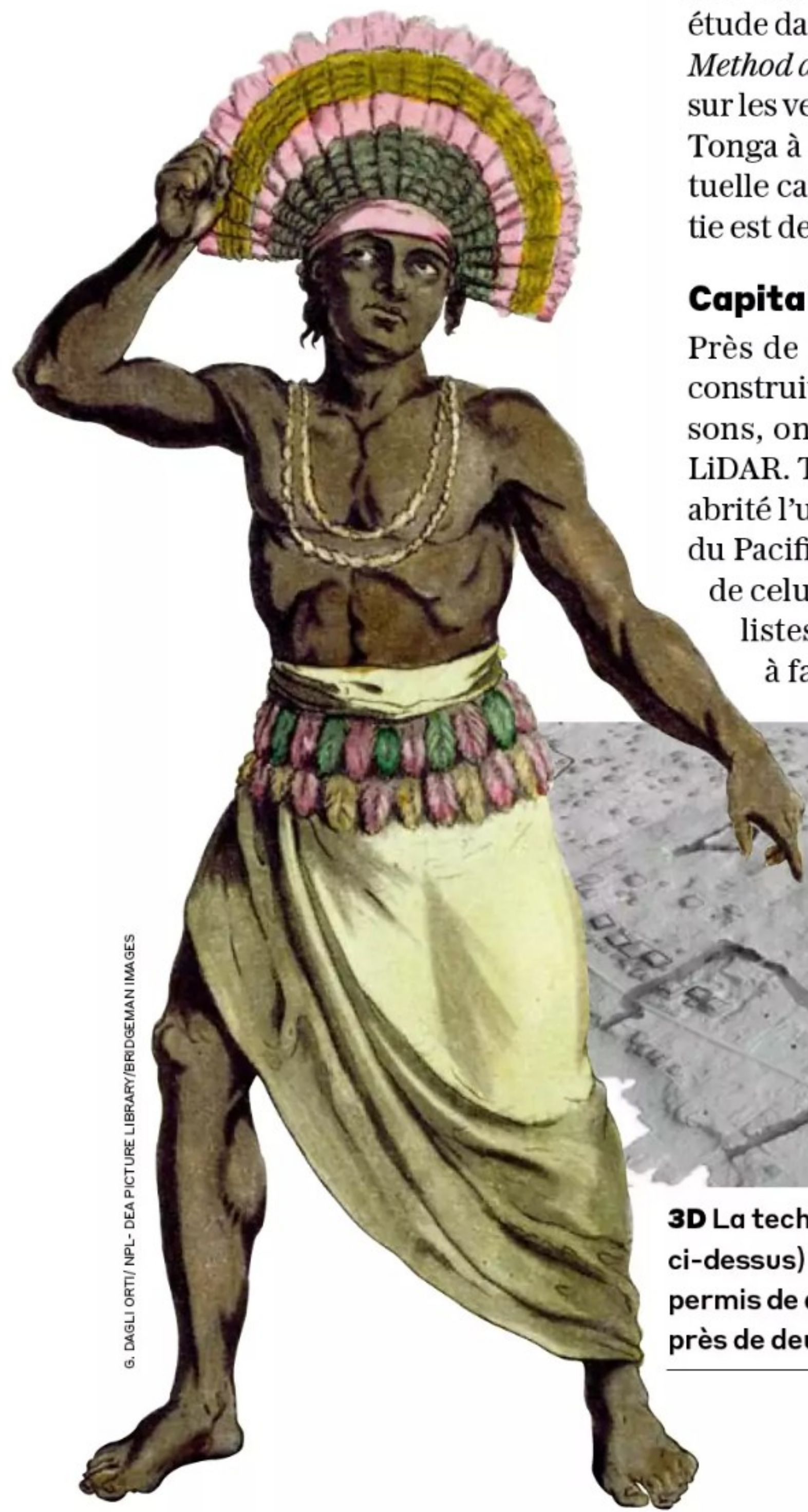
aussi vaste implique nécessairement l'existence d'un puissant pouvoir centralisé. «En l'absence de témoignages écrits, il est impossible de trancher, estime Aurore Didier. Il est vrai qu'on n'a pas retrouvé d'indices d'une hiérarchisation sociale très marquée, comme des demeures ou des sépultures princières, mais la construction de systèmes de canalisation aussi élaborés et de bâtiments comme le "grand bain" de Mohenjo-Daro, un vaste complexe en briques doté d'un important bassin, s'est sans doute appuyée sur le travail d'une importante population laborieuse, sinon servile.»

Ultime interrogation: pourquoi, vers 1900 avant notre ère, les villes harappéennes se sont-elles subitement vidées de leurs habitants? Longtemps, on a voulu y voir le résultat de l'invasion de «cavaliers indo-aryens» venus d'Asie centrale, à l'origine de la diffusion du sanskrit et de la culture védique dans l'Inde du II^e millénaire avant notre ère. Cette thèse est aujourd'hui largement nuancée par les archéologues, qui n'ont retrouvé aucune trace d'une invasion brutale. Désormais prévaut plutôt l'hypothèse d'un changement climatique majeur: à partir de 2000 av. J.-C., l'intensité de la mousson et des crues de l'Indus, qui permettaient jusqu'alors d'effectuer deux récoltes de blé et d'orge par an, auraient brutalement diminué. Les habitants des villes de la vallée de l'Indus se seraient alors dispersés dans les régions environnantes, plus luxuriantes. Sans prendre le soin de perpétuer la mémoire d'une civilisation enfouie sous quatre millénaires d'oubli et de silence. ■

Tonga, les cités du bout du monde

La technologie LiDAR a permis de découvrir des vestiges urbains ancestraux dans la plus grande île des Tonga. Cela remet en cause l'influence de l'arrivée des Européens.

PAR OLIVIER TOSSERI



Lorsque l'on parle de villes antiques, on pense à la Méditerranée, au Moyen-Orient voire à l'Amérique centrale. Il faudra désormais ajouter à cette liste le Pacifique. L'utilisation par les archéologues de la technologie LiDAR, un laser de pointe, vient de révéler une première urbanisation de ces lointaines îles bien avant l'arrivée des Européens, à partir du ^{xvii}e siècle. En 2024, des chercheurs de l'Université nationale australienne (ANU) publient une étude dans le *Journal of Archaeological Method and Theory*. Ils se sont penchés sur les vestiges d'une ancienne ville des Tonga à environ 12 kilomètres de l'actuelle capitale Nuku'alofa, dans la partie est de l'île principale de Tongatapu.

Capitale d'un empire maritime

Près de 10 000 monticules, certains construits comme plateformes de maisons, ont été cartographiés grâce au LiDAR. Tongatapu pourrait ainsi avoir abrité l'une des toutes premières villes du Pacifique, un type de cité différent de celui que l'on connaît. Les spécialistes parlent d'une «urbanisation à faible densité», soit une mince

3D La technologie LiDAR (cartographie ci-dessus) et les recherches de terrain ont permis de découvrir des villes édifiées il y a près de deux mille ans dans le Pacifique.



concentration de population et de bâtiments sur de vastes étendues. Les archéologues ont montré que des structures étaient en construction à Tongatapu dès 300 apr. J.-C., soit environ sept siècles plus tôt que ce qu'ils avaient précédemment estimé. L'île devient en quelque sorte la capitale d'un empire maritime qui atteindra son apogée entre le ^{xiv}e et le ^{xvi}e siècle. «Notre compréhension des premières sociétés du Pacifique a été nettement améliorée par cette découverte», se félicite Philip Parton, auteur principal de l'étude. «L'urbanisation à faible densité suscite d'importants changements sociaux et économiques. Les gens interagissent davantage et font différents types de travail. Cela montre la contribution du Pacifique à la science urbaine. Nous disposons d'indices selon lesquels l'influence de Tongatapu s'est étendue à tout le sud-ouest de l'océan Pacifique entre le ^{xiii}e et le ^{xix}e siècle».

L'urbanisation est ainsi une innovation indigène et non un apport occidental. Les Européens ont, au contraire, balayé l'urbanisation à faible densité, qui avait pourtant fait ses preuves. «La continuation des systèmes culturels et économiques traditionnels qui régissent l'utilisation de l'espace constitue l'une des principales forces de nombreuses sociétés du Pacifique» estiment les archéologues. Il reste encore beaucoup à découvrir sur l'Histoire de ces civilisations du Pacifique. 

« On entre en archéologie par l'émotion et le goût de la question »

Entretien avec Dominique Garcia, président de l'Inrap



MARTIN COLOMBET/HANS LUCAS

Avec plus de 50 000 sites fouillés depuis sa création en 2001, l'Institut national de recherches archéologiques préventives œuvre, en France, à la valorisation et à la diffusion culturelle de l'archéologie. Son président évoque son intérêt d'ordre public, ses actions et ses missions.

HISTORIA – En quoi la recherche archéologique est-elle une vraie tradition française?

Dominique Garcia – Paradoxalement, l'archéologie française a fait essentiellement ses classes à l'étranger: en Grèce, en Italie, en Égypte... Presque tout ce que l'on peut voir au Louvre résulte de ces recherches sur les civilisations classiques. Les premières fouilles ont commencé à la Renaissance puis se sont développées au XVIII^e siècle. La grande nouveauté apparaît sous Napoléon III lorsqu'il s'agit de promouvoir une histoire de la nation française. On assiste alors à un retournement de modèle: le savoir-faire puissant d'une archéologie qui s'est épanouie en dehors de nos frontières va bénéficier au pays. La France est alors investie comme un territoire archéologique à part entière avec la recherche de sites emblématiques comme Alésia ou Gergovie, la mise au jour de gisements gallo-romains comme Vaison-la-Romaine. Puis, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, on assiste à un nouvel essor. Les Trente Glorieuses provoquent des fouilles sur les sites qui sont mis en péril par l'aménagement du territoire.

Comment définiriez-vous cette patte française en matière d'archéologie?

Notre discipline a cette force de s'être construite à l'extérieur de son territoire, aiguisant et renforçant ses connaissances des grandes civilisations. Certains pays ne travaillent que sur leur propre histoire. En revanche, il existe une école française d'archéologie à Athènes, à Rome, des instituts au Proche-Orient voire en Extrême-Orient... En France, aujourd'hui, on recense environ 5 000 archéologues professionnels. Dans la plupart des pays, le patrimoine est sanctuarisé ce qui explique par exemple qu'il n'y a que trois lignes de métro à Rome afin de préserver les vestiges archéologiques. En France, on a inventé ce concept de la préservation par l'étude, autrement dit on étudie le site en le démontant.

Quelles sont les difficultés rencontrées en archéologie préventive?

La pression des grands maîtres d'ouvrage existait au début des années 2000



Rendre visible l'invisible Une équipe de l'Inrap (dont Dominique Garcia, 2^e en partant de la dr.) et des responsables culturels locaux visitent la mosquée de Tsingoni à Mayotte. Les travaux de rénovation ont donné lieu à des fouilles préventives révélant une mosquée du XIV^e siècle, sans doute la plus ancienne de France. (2023).

lorsque l'Inrap a été lancé. Les aménageurs nous voyaient comme un caillou dans leur chaussure. Aujourd'hui, quand des élus veulent aménager une place, soit ils défoncent les vestiges et ont les citoyens contre eux, soit ils font appel à l'archéologie pour révéler le passé et justifier d'autant plus leur projet. Par conséquent, ce frein-là n'existe plus, on a tracé un cercle vertueux. Plus on aménage, plus on fouille! Mais il subsiste des angles morts: tout ce qui est détruit en bordure du littoral par les tempêtes n'est peu ou pas fouillé; ce qui est laissé libre par la fonte des glaciers ne l'est pas non plus; idem pour ce qui relève de l'arrachage des vignes ou de la déforestation... Aux endroits où le pollueur n'est pas identifié, l'archéologie préventive n'intervient pas. Ce sont des zones blanches.

Sur le quart de siècle écoulé, quelles ont été les grandes évolutions de la science archéologique?

Nous avons fait éclater la notion de site archéologique. Au départ, l'archéologue étudiait un château, une villa romaine... Aujourd'hui, on peut fouiller sur de longs segments comme sur un tracé d'autoroute ou de TGV, et retrouver des vestiges mais aussi des pollens ou des charbons de bois. Nous sommes désormais capables d'étudier des paysages anciens – connaître l'évolution du climat, l'impact de l'Homme sur le milieu – à partir de ces fouilles. Autrement dit, on peut faire de la fouille «intersites». Ces dernières années, l'archéologie a également investi des lieux emblématiques comme Villers-Cotterêts lors des travaux de la Cité internationale de la langue française, Notre-Dame de Paris (*lire p. 62*) suite à l'incendie dévastateur, les arènes de Nîmes à l'occasion de leur restauration... Ces monuments que l'on pensait figés, connus, révèlent leur propre histoire grâce aux fouilles que nous menons. L'archéologue ne

forge pas ses propres outils, il a tendance à emprunter ceux d'autres disciplines. C'est le cas avec l'utilisation des images satellitaires ou le LiDAR qui permettent de gagner un temps précieux en termes de repérage et de prospection. On a travaillé en Guyane sous la forêt que l'on disait primaire et aujourd'hui on y trouve des vestiges archéologiques. On a aussi recours à la géophysique qui permet d'obtenir des images en sous-sol... Et bien sûr, l'étude de l'ADN ancien a révolutionné l'histoire de l'origine des populations, des mouvements, des métissages...

Ces cinq dernières années, quelles découvertes vous ont le plus marqué?

La catastrophe qui a frappé Notre-Dame de Paris a malgré tout permis des découvertes éblouissantes révélant toute l'histoire de l'île de la Cité (vestiges romains, carolingiens), des éléments de la cathédrale romane, le jubé gothique à la croisée du transept... Pour la Préhistoire, je retiens le site de Renancourt (*lire p. 68*) où ont été façonnées des statuettes en série, un atelier de Vénus du Paléolithique. Il s'agit d'une découverte exceptionnelle où l'on peut percevoir toutes les étapes de fabrication. Nous fouillons actuellement à Gergovie. Ce n'est pas rien puisque, depuis 1944, aucune campagne de fouilles n'avait été menée sur ce secteur du site. Nous avons là le cas d'un site classé monument historique sur lequel les archéologues révèlent des vestiges contemporains de Vercingétorix, dont une partie du rempart et des camps romains. Je retiens aussi la découverte du vase diatrète...

“L'archéologie française a cette force de s'être construite à l'extérieur de son territoire et de ne pas seulement travailler sur sa propre histoire”

“Les textes ou les images étant parfois partiels, l’archéologie nuance et affine les connaissances, et explore les angles morts de l’Histoire”

... [vase en verre ouvragé de la fin de l’époque romaine, ndlr] de la nécropole d’Autun qui permet de saisir le passage du paganisme antique à la christianisation de la France. Une autre découverte remarquable est celle de Tsingoni, à Mayotte, où a été retrouvée la plus ancienne mosquée de France. Nous y avons valorisé un patrimoine unique. Dans le monde musulman, fouiller une mosquée ancienne relève de l’inédit.

Quels sont les chapitres de l’Histoire sur lesquels les historiens s’étaient peut-être trompés et dont nous avons aujourd’hui une vision plus juste grâce à l’archéologie ?

On se demande souvent quand faire commencer l’histoire de France : à Vercingétorix ? Clovis ? Charlemagne ? L’archéologie sur la longue durée nous montre que nos paysages se sont structurés au Néolithique par le biais d’une activité agricole importante ; qu’à cette période sont apparues les premières épidémies... Des villes gauloises ont surgi un peu partout en France. Les deux tiers de nos grandes agglomérations ont des origines gauloises. Le tissu urbain dont nous sommes les héritiers est relativement récent mais plus ancien qu’on le croyait ! Cette nouvelle vision résulte des recherches archéologiques de ces dernières années. Nous avons aussi pris conscience qu’il existe une archéologie mondiale de la France. À partir de la période moderne, nos manières de table ont été transformées par l’apport du café, du chocolat... en provenance des colonies. Des études ADN sur les restes de consommation à la Renaissance montrent que les dindes qui ont été introduites en France

viennent d’une région particulière d’Amérique centrale. L’archéologie éclaire d’un jour nouveau l’histoire des échanges et leur impact sur la transformation de nos modes de vie. Enfin, lorsqu’on m’a dit, il y a une dizaine d’années, qu’on allait investir la Seconde Guerre mondiale, cela me semblait trop récent. J’avais lu toute ma collection d’*Historia*, pourquoi donc fouiller les sols de la Seconde Guerre mondiale ? Or les collègues travaillant dans l’est et l’ouest de la France ont vraiment exploré des angles morts : les camps d’internement, les hôpitaux, les espaces confinés – à l’instar de la carrière qui a été fouillée près de Caen et dans laquelle se réfugiaient les populations... On s’aperçoit que les textes et les images étant parfois partiels, l’archéologie nuance et affine les connaissances.

L’IA révolutionne notre quotidien, quels peuvent être ses apports pour les archéologues ?

L’IA permet de gagner un temps considérable pour la restitution des dessins, des photos, des plans, etc. Toutefois, elle fait perdre le rapport à l’outil et à l’objet. Il faut donc sans cesse avoir un « contrôle qualité ». Depuis plus de vingt ans, l’Inrap a fouillé plus de 50 000 sites, rédigé plus de 50 000 rapports de plusieurs centaines de pages, collecté des millions d’objets... En cela l’Inrap est le plus grand musée au monde. L’IA constitue un formidable outil pour gérer toutes ces données. Nous avons lancé une plateforme en accès libre – Archipel – où il vous suffit de rentrer un nom de commune et vous obtenez la liste de tous les sites, les rapports, et bientôt des images... Cette

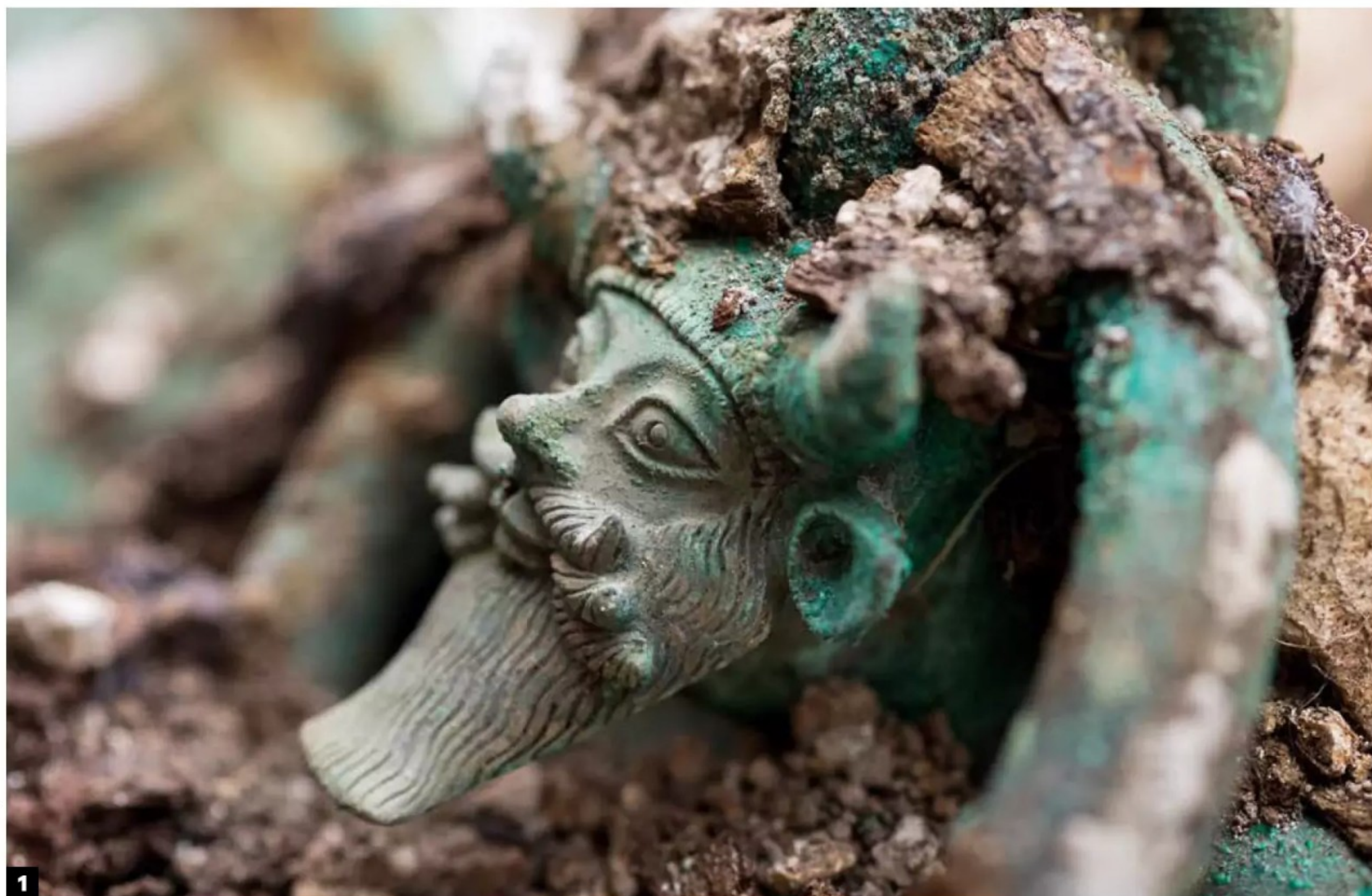
documentation sera accessible à tous grâce à l’IA. Enfin, on peut même fouiller de manière virtuelle. Avant, dans le cas des urnes cinéraires, on était obligé de fouiller l’intérieur du dépôt, c’était une démarche invasive avec le risque d’abîmer les objets. Aujourd’hui, en alliant tomographie et IA, on peut étudier une fibule à l’intérieur d’une urne sans prélever l’objet.

Les archéologues sont toujours vigilants quant à l’emploi des mots « trésor » ou « mystère ». Mais n’est-ce pas cette part de rêve qui fait le succès de la discipline ?

C’est évident. On est tous entrés en archéologie par l’émotion, par le mystère et le goût de la question. Lorsque j’ai de quoi nourrir ma réflexion ça ne me gêne en rien. Si l’archéologie est populaire, c’est parce qu’un enfant arrive à se pencher sur une fouille archéologique, c’est parce qu’une reconstitution parvient à accrocher le regard. Une fois qu’on a la restitution de Lascaux IV ou qu’on obtient le portrait de Lady Sapiens, l’intérêt est de pouvoir confronter les points de vue, dérouler une histoire. En revanche, il faut que l’on soit d’accord sur l’origine des objets et sur leur analyse. De fait, nous n’avons pas de réponses à toutes nos découvertes. Il n’est pas ridicule de reconnaître que certaines problématiques gardent leur part de mystère.

Quel est votre plus beau souvenir d’archéologue ?

La sépulture de Lavau proche de Troyes, dans l’Aube, relève de l’extraordinaire. C’est une tombe princière du ^{ve} siècle avant notre ère. Elle a livré un



DENIS GLIKSMAN, INRAP



HAMID AZMOUN, INRAP

Rescapés en terres françaises Le site de Lavau (Aube) a révélé un complexe funéraire princier du V^e s. av. J.-C. Parmi les trouvailles, un chaudron en bronze d'1 m de diamètre dont les anses représentent Achelooos (1), dieu-fleuve grec. À Autun, les archéologues ont mis au jour un vase diatrète (2) du IV^e s., dont le contenu était le très rare ambre gris, composant d'un parfum d'église.

mobilier exceptionnel qui venait de Grèce, d'Étrurie et du monde nordique. Il s'agit probablement de la tombe d'un chef à la tête d'un État émergent. La qualité et la richesse de ce mobilier sont uniques à l'échelle euro-méditerranéenne. La ville de Troyes tire son nom d'une tribu qu'on appelait les Tricasses; on ne s'était jamais interrogé sur l'origine de ce nom. En gaulois *Tri* signifie «traverser» et *casse* vient de la cassitérite, l'étain. Or, dans la région de Troyes il n'y a pas d'étain. Cela démontre que les habitants de ce territoire avaient la capacité de transporter l'étain qui venait de Bretagne et des îles Britanniques vers la Méditerranée. C'étaient les courtiers en étain entre le nord et le sud. L'étain était essentiel en Méditerranée pour fabriquer du bronze, des armes, des outils, des monnaies...

Quelles sont les perspectives pour la discipline et les champs de recherches sur lesquels vous souhaiteriez enquêter?

Il faudra rester attentifs à ce qui va être détruit, savoir poser son regard sur

les zones blanches, en sachant qu'elles ont pu être des zones d'occupation dense. Les littoraux, les embouchures de fleuves ne sont pas des endroits neutres dans l'histoire de l'humanité. Il en est de même des zones de forêt – on l'a vu avec Bibracte – où peuvent se cacher des villes anciennes.

La loi nous incite également à aller travailler sous la mer, étudier des épaves dans les profondeurs et pas seulement près des côtes pour mieux appréhender les échanges, le commerce du Néolithique. Il nous faut aussi garder en tête que des sanctuaires patrimoniaux peuvent être aussi des sites archéologiques. Le président de la République a lancé le programme sur la renaissance du Louvre, c'est peut-être une belle occasion d'enrichir l'histoire du lieu car avant d'être un musée, le Louvre était un château royal. Les monuments historiques permettent aussi d'écrire l'Histoire et pas seulement de la représenter. «Nous fouillons, c'est votre Histoire» reste notre credo. **PROPOS RECUEILLIS PAR ÉRIC PINCAS**

Les derniers secrets de Notre-Dame de Paris



Après l'incendie dévastateur qui a embrasé la cathédrale, les experts de l'Inrap ont exploré les sous-sols de l'édifice blessé. Récit d'un chantier archéologique hors du commun. PAR NICOLAS MÉRA

des filets afin de capturer les débris qui pourraient encore tomber des hauteurs. Le silence respectueux qui règne habituellement dans la cathédrale a été supplanté par le bourdonnement d'un chantier incessant. Sur les voûtes, des experts encordés s'aventurent au cœur de l'édifice; au sol, des robots télé-guidés explorent les fondations; des relevés photogrammétriques balayent l'édifice en souffrance à la recherche d'anomalies. Pour remettre l'édifice à neuf, le ministère de la Culture – associé au CNRS – a mis sur pied, dès le mois de juin, huit groupes de travail thématiques rassemblant 175 spécialistes venus de tous horizons. Géologues, historiens de l'art, ingénieurs, architectes, chimistes, maîtres d'œuvre, anthropologues, échafaudiers, artisans et informaticiens se côtoient quotidiennement, associant leurs savoir-faire.

Une course contre la montre

Mobilisés dès que le site a été mis en sécurité, en octobre 2019, les archéologues de l'Inrap font partie des services réquisitionnés. «Il est rare pour nous de travailler en même temps que d'autres corps de métiers, puisque le principe de l'archéologie préventive est d'intervenir avant les travaux, remarque Hélène Civalieri, responsable de recherches archéologiques à l'Inrap. Pour cela, ce fut une expérience inoubliable faite de rencontres précieuses. Contrebalançant ainsi les contraintes fortes et multiples dues à la coactivité permanente

et au calendrier très serré des travaux.» Sans surprise, le chantier de restauration de Notre-Dame est une course contre la montre, ce qui rend la tâche des archéologues particulièrement éprouvante – et pas seulement parce qu'ils sont encombrés d'un masque à assistance respiratoire face à la menace de la pollution au plomb. «L'engouement médiatique était impressionnant, et cela a parfois été une épreuve d'y être confronté, reconnaît Christophe...

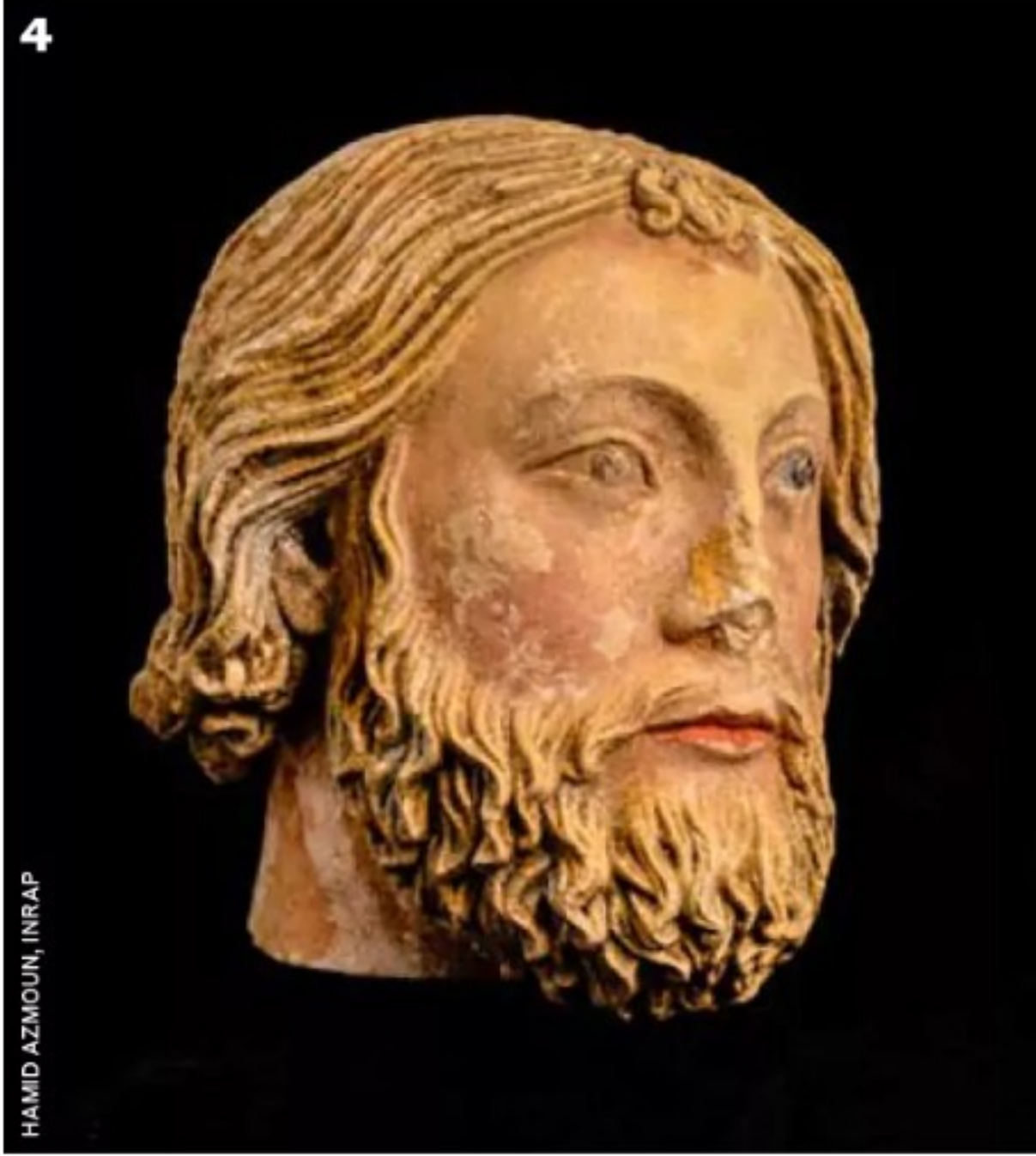
Au lendemain de l'incendie du 15 avril 2019, la cathédrale Notre-Dame de Paris est méconnaissable. Un amas de gravats, de bancs brisés et de ferraille occupe l'espace situé sous la croisée du transept. Comme si elles attendaient l'expertise de la police criminelle, les statues des saints sont couvertes d'un drap; les vitraux, encroûtés de gypse et de suie, ne laissent plus filtrer qu'un filet de lumière grise. La célèbre flèche s'est effondrée en mutilant la pierre, éclairant le site d'un halo inhabituel. «C'était très impressionnant, se souvient Christophe Besnier, archéologue à l'Inrap et coordinateur de la fouille. Les trous dans les voûtes, les éléments de la flèche en équilibre... Le sentiment qui dominait sur ces premiers instants était d'être un privilégié de voir tout cela de l'intérieur, et que ces images me marqueraient à jamais.» Au sommet des voûtes orphelines, on a suspendu



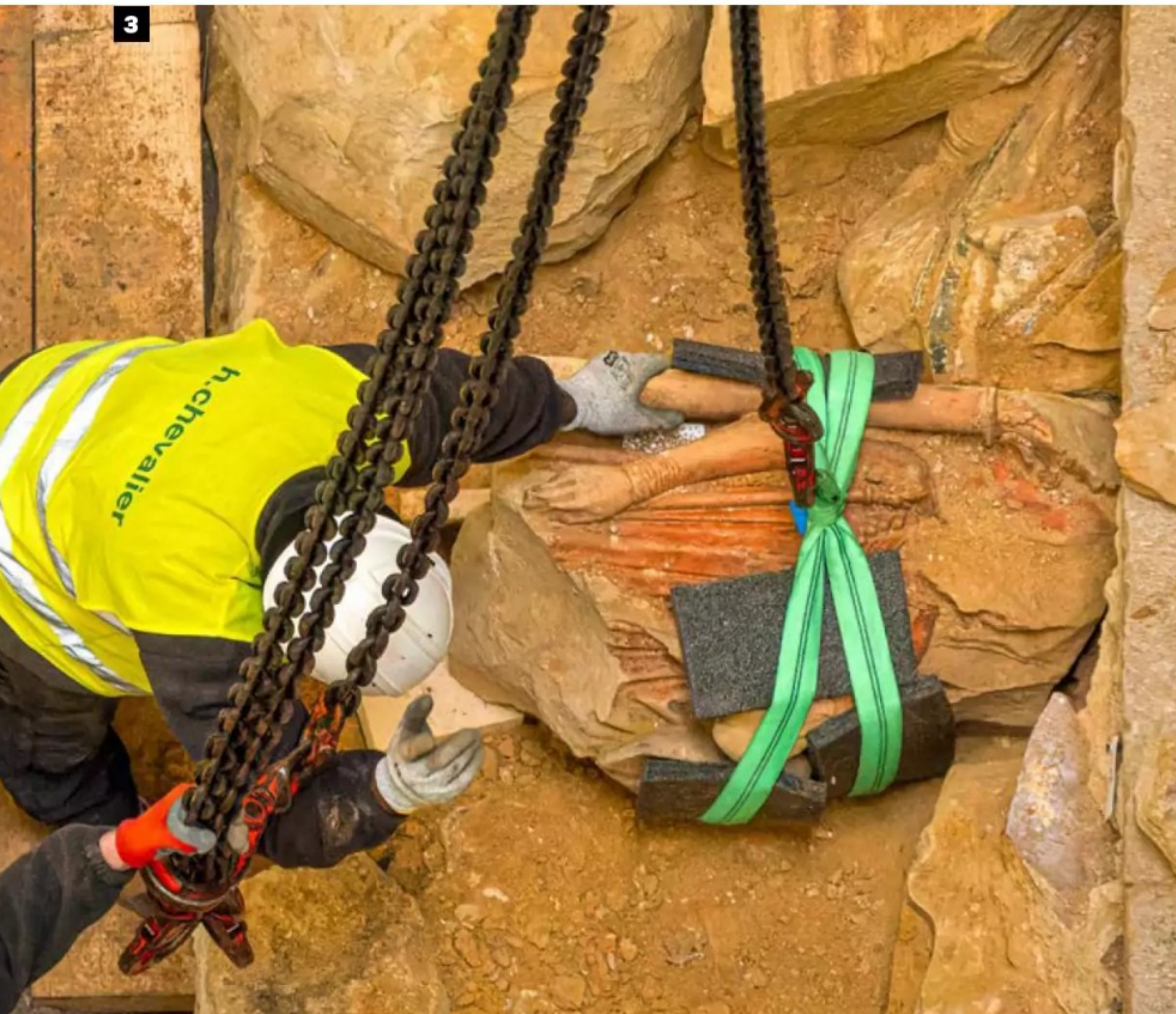
HAMID AZMOUN, INRAP



4



HAMID AZMOUJ, INRAP



2

3

Renaissance À la croisée du transept, les archéologues ont exhumé des fragments polychromes (1) de l'ancien jubé gothique (voir p. 64, illustr. 1) – plus de mille, de toute taille (2 et 3), comme cette tête de personnage biblique, surprenante de fraîcheur (4) ! Construit vers 1230, le jubé consistait en une paroi sculptée masquant le chœur de la cathédrale, réservé au clergé. Détruit au début du XVIII^e siècle et enterré en partie sur place, il n'était connu que par quelques pièces éparses, découvertes lors de la campagne de travaux de Viollet-le-Duc.

STÉPHANE COMPOINT/BUREAU233

Dossier

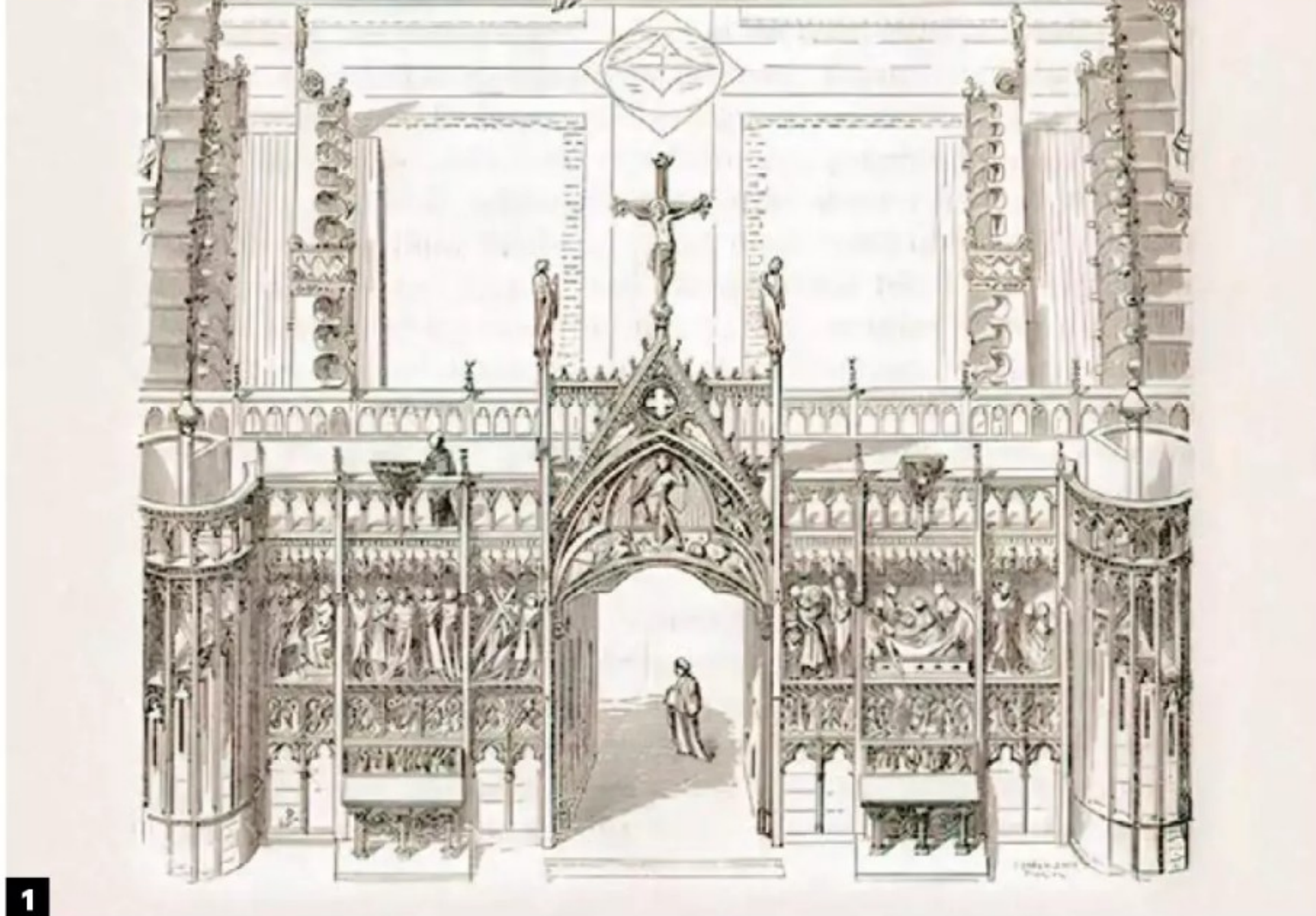
... Besnier. Mais il était important de répondre aux différentes sollicitations, car ce que nous découvrons relève du patrimoine collectif.» Avant même de sonder le sous-sol de la cathédrale, les experts de l'Inrap inventorient les éléments effondrés. Sur le parvis de la cathédrale, de grands chapiteaux ont été dressés. À l'intérieur, disposés sur des palettes, s'alignent les éléments rescapés de la cathédrale : morceaux de charpente, maçonneries, métaux divers. Les spécialistes identifient, trient et sauvegardent, rangeant les matériaux selon l'emplacement où ils ont été glanés. Le but n'est pas seulement de décider quelles pièces pourront être réutilisées, mais de comprendre le bâtiment dans son intégralité. Aussi vulnérable soit-il, l'édifice est en passe de livrer des indices cruciaux sur son histoire – typologie des matériaux, historique de construction, approvisionnement du chantier – que les historiens ne manqueraient pour rien au monde !

Destruction... respectueuse

En outre, le chantier de restauration présente une opportunité exceptionnelle aux équipes de l'Inrap : au plus profond des entrailles de Notre-Dame, l'incendie a ouvert une banque de données vieille de deux millénaires, très rarement accessible aux spécialistes (les dernières opérations archéologiques sur place s'étaient déroulées en 1982 dans le cadre de l'installation d'un chauffage urbain). « Nous avons récolté des informations couvrant plus de vingt siècles d'une occupation constante, dans et autour de Notre-Dame, avant, pendant et après sa construction, se réjouit Hélène Civalleri. Et ce foisonnement d'informations va se compléter dans le cadre de travaux qui vont être menés autour de la cathédrale dans les années à venir ! »

Concrètement, quelles découvertes ont retenu l'attention des archéologues ? À la croisée du transept, ils ont exhumé des fragments polychromes de l'ancien jubé médiéval. Une trouvaille exceptionnelle qui a ému les spécialistes. « La finesse de la sculpture, la fraîcheur et la beauté des couleurs et l'importance de ce corpus nous ont

DR



CHRISTOPHE BESNIER, INRAP

De pierres et d'os Reconstitution du jubé gothique proposée par Viollet-le-Duc (1) et vestiges de son décor (4). Comme tous les édifices religieux catholiques, Notre-Dame était un lieu à vocation funéraire. Sous le sol de la nef (3), au milieu de conduits de chauffage du XIX^e s., de nombreuses sépultures (plus d'une centaine) ont été mises au jour, comme ces cercueils anthropomorphes en plomb (2). Presque tous les individus enterrés à l'intérieur de l'édifice sont des adultes, plutôt âgés et, à une exception près, de sexe masculin. Ce constat, sans surprise, reflète une population attendue dans une cathédrale : religieux ou laïcs issus des classes privilégiées.

immédiatement époustouflés», s'enthousiasme Hélène Civalleri. Construit vers 1230, le jubé consistait en une paroi sculptée masquant le chœur de Notre-Dame, réservée aux membres du clergé, et au sommet de laquelle on pouvait prêcher. Détruit au XVIII^e siècle selon la volonté de Louis XIII (exécutée par Louis XIV), cet écran de pierre n'a été redécouvert qu'à travers quelques

pièces éparses exhumées lors de la campagne de travaux de Viollet-le-Duc. Fort heureusement, les fouilles du XXI^e siècle se sont avérées plus fructueuses : plus de mille pièces éblouissantes de détails ! Un puzzle de huit tonnes qui a accordé aux archéologues de l'Inrap un délai supplémentaire vis-à-vis du calendrier de restauration. « Pour moi, la découverte la plus mar-



STEPHANE COMPOINT/BUREAU233



DENIS GLIKSMAN/INRAP

quante est sans conteste celle du jubé, aussi bien à Notre-Dame que dans toute ma carrière d'archéologue», confesse Christophe Besnier. Détail intéressant: le jubé n'a pas été détruit par le zèle des démolisseurs révolutionnaires. Son enfouissement a été réalisé avec soin, dans une tranchée parallèle à son tracé, en recouvrant méticuleusement les pièces d'un liant pour les préserver. Sans cette précaution, les archéologues n'auraient sans doute pas mis la main sur un tel trésor...

Un petit bout de Lutèce

Au titre des découvertes secondaires, les archéologues ont exhumé un bâtiment d'origine carolingienne près de la façade sud, les restes d'un *castrum* du

IV^e siècle bâti sur l'île de la Cité après les invasions barbares du siècle précédent, ainsi qu'une habitation antique du I^{er} siècle dans la cave Soufflot, au cœur de Notre-Dame. Les équipes de l'Inrap ont également trouvé de nombreuses sépultures, ce qui était attendu: jusqu'au XVIII^e siècle, le sol de la cathédrale était pavé de tombes, avant qu'on les dissimule sous le fameux carrelage noir et blanc. Au total, 80 d'entre elles ont été fouillées, révélant en majorité des hommes d'âge mûr, à l'exception notable d'une dépouille féminine. Deux cercueils en plomb ont également été sortis de terre, dont l'un des occupants a pu être identifié: il s'agit du chanoine Antoine de la Porte – décédé en 1710 – qui participa au réaménagement du

chœur. L'identité du second est plus énigmatique: «décédé d'une méningite chronique tuberculeuse au XVI^e siècle», selon le rapport du laboratoire où ses restes ont été expertisés, il pourrait s'agir du célèbre poète Joachim du Bellay, dont la tombe n'a jamais été retrouvée. Des expertises ultérieures sont attendues pour un verdict définitif.

Sur ce chantier exceptionnel tant par son envergure que son importance symbolique, les archéologues de l'Inrap ont exploré 500 mètres carrés, soit 10 % de la surface totale du site, au cours de 22 opérations intérieures et extérieures. Une quête d'information effectuée tambour battant, dans l'urgence, avec un dispositif humain et logistique hors du commun. En dépit des contraintes du chantier, toutefois, les opérations archéologiques auront permis de dévoiler la face heureuse de la tragédie – les histoires ressuscitées des flammes. «Avec le recul, nous n'avons pas conscience de tout ce que nous allions pouvoir faire, de toutes les opérations qui allaient être menées, conclut Christophe Besnier. Chaque coup de truelle était finalement inespéré, dans ce monument si mal connu et dans lequel, sans l'incendie, nous ne serions jamais intervenus.» 



L'île de Ré, terminus pour des voyageurs venus du Nord?



J. HOUVET/ONLYFRANCE/APP

Au départ, la fouille « sans surprise » sur un site proche d'une villa gallo-romaine. Et en fin de compte ? Des sépultures carolingiennes et, surtout, cinq tombes qui révèlent peut-être l'origine scandinave de leurs occupants...

PAR CHARLES GIOL

Trouver autre chose que des restes humains dans une sépulture charentaise de l'ère carolingienne, une époque où le défunt se présentait « nu devant Dieu », Annie Bolle ne s'y attendait pas. Et encore moins d'y découvrir un peigne orné de motifs frisons ou des perles en ambre, la précieuse résine fossile récoltée sur les bords de la Baltique.

Lorsque, en octobre dernier, cette archéologue a lancé des fouilles préalables à la construction d'une maison sur un terrain proche de la mer à La Flotte, une commune de la côte nord

de l'île de Ré, le chantier s'annonçait certes prometteur. Après le dépôt du permis de construire, en 2023, l'Inrap, voué à détecter et étudier le patrimoine archéologique menacé par les travaux d'aménagement, avait fait réaliser un « diagnostic » car, non loin de là, dans les années 1980, on avait découvert les vestiges d'une villa gallo-romaine. Résultat de ce sondage préventif : des vestiges médiévaux, dont une tombe datant de l'époque carolingienne. De quoi décider l'établissement public à mener des fouilles approfondies sur cette parcelle avant que ne surgissent les pelleteuses. Et, en trois mois, d'octobre à décembre 2024, pas moins d'une cinquantaine de sépultures sur ce terrain de 900 m² sont apparues.

Des inhumations peu banales

Une moitié d'entre elles ont été retrouvées à l'intérieur des vestiges d'une chapelle édifiée entre le XIII^e et le XV^e siècle. Rien d'extraordinaire jusque-là, si ce n'est que l'exploration des restes de l'édifice a aussi révélé la présence de fours et de moules ayant servi à fondre des cloches. Or « on connaît mal les cloches de cette période, car la plupart ont été refondues par la suite pour en fabriquer de nouvelles », explique Annie Bolle.

Mais ce ne sont pas ces instruments sacrés qui ont décidé l'Inrap à communiquer dès février dernier, quelques semaines à peine après la fin des



2



3

CLÉMENCE PILORGE, INRAP



4

PATRICK ERNAUX, INRAP

Grand cru À La Flotte, près du rivage ancien et d'un site antique (1), la fouille (2 et 3) dévoile des objets attendus, comme une croix et une boucle de ceinture (4 et 5), mais aussi des artefacts scandinaves, attestant de réseaux d'échanges entre monde nordique et côte atlantique.



5

<NO DATA FROM LINK>

fouilles, sur les découvertes réalisées sur l'île de Ré. À l'extérieur de la chapelle, l'équipe d'Annie Bolle a mis au jour cinq sépultures datées entre la fin du VIII^e siècle et la fin du X^e siècle, quatre femmes et un homme. Les archéologues ont tout de suite compris que leur découverte sortait de l'ordinaire. «On enterrait alors les morts la tête vers l'ouest, allongés sur le dos, or trois d'entre eux avaient la tête au sud, l'un était sur le ventre, un autre sur le côté, un troisième avait les jambes repliées», détaille Annie Bolle. Autre entorse vis-à-vis des usages de l'inhumation dans l'Empire carolingien, ils étaient probablement habillés, puisque même si toute trace de textile a disparu, des agrafes qui devaient servir à attacher des vêtements et des éléments appartenant à une ceinture se trouvaient entre leurs os. Or ces objets, tout comme les deux peignes, le couteau, l'aiguille ou les perles qui accompagnaient également les dépouilles, ont permis de commencer à percer le mystère de ces sépultures peu banales.

En soumettant à des collègues des photos de ces artefacts dont la forme et les motifs lui étaient inconnus, elle qui a passé une grande partie de sa carrière à fouiller en Poitou-Charentes, Annie

Bolle a appris que les uns avaient sans doute été fabriqués dans les îles Britanniques et les autres en Frise, cette région bordée par la mer du Nord qui s'étend des actuels Pays-Bas jusqu'au Danemark. Un étonnant mélange qui démontre, de façon inédite, l'importance des échanges entre ces territoires et la côte atlantique de la «Francie» à la fin du premier millénaire.

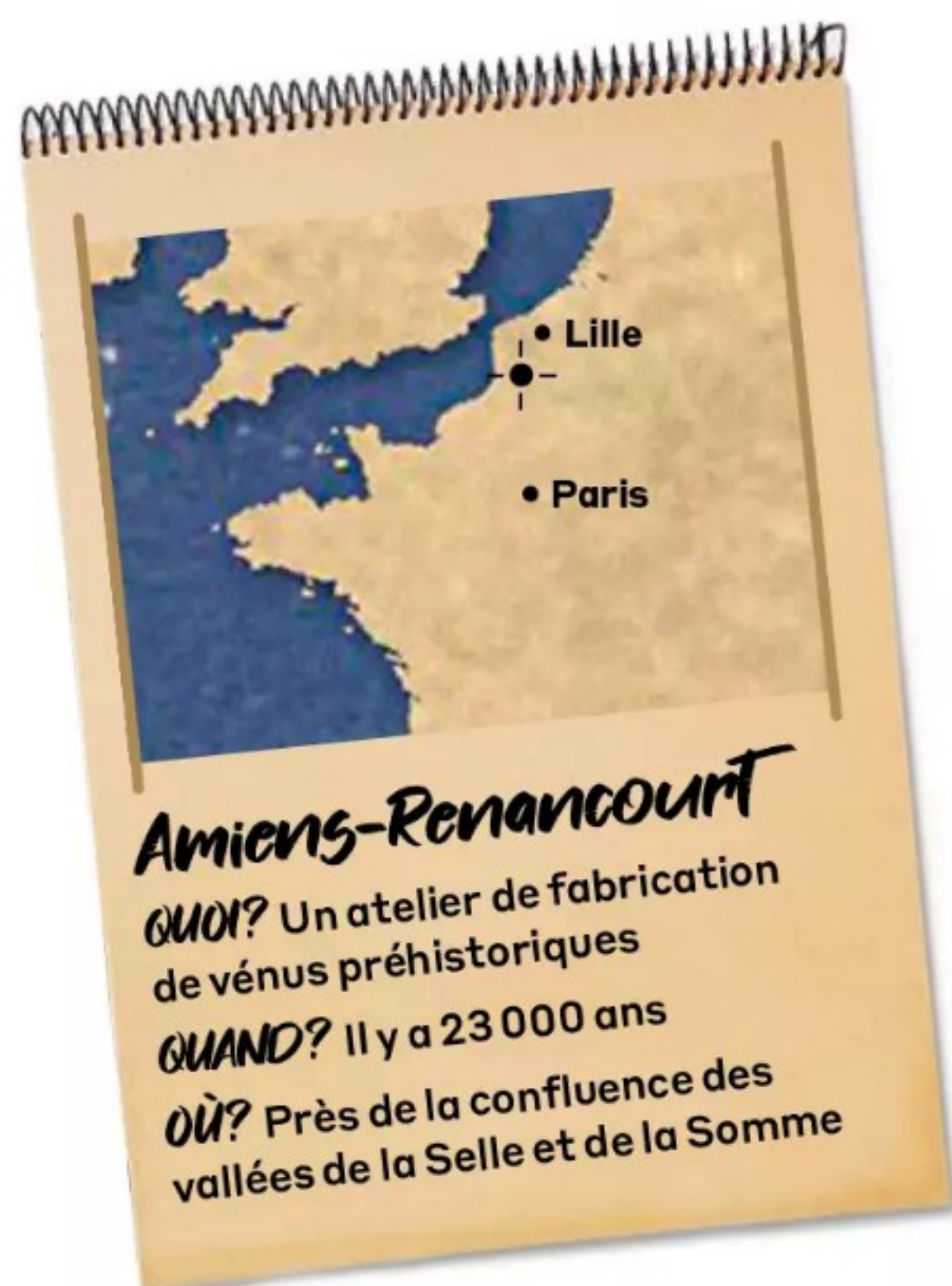
Une route commerciale

À l'époque carolingienne, en effet, le commerce connaît un puissant essor en mer du Nord, de l'Irlande jusqu'à la Scandinavie, et l'Europe occidentale se détourne de la Méditerranée, son principal pôle d'attraction depuis plus d'un millénaire, pour se connecter à ces régions si dynamiques. Sur leurs bateaux équipés de voiles depuis peu, les hommes du Nord s'aventurent le long des côtes de l'Atlantique, pour

y commercer, acquérant du sel ou du vin, et parfois, bien sûr, pour piller. Mais gardez-vous bien de dire à Annie Bolle qu'elle a peut-être mis au jour des sépultures vikings sur l'île de Ré. Coupant court aux éternels fantasmes que suscite l'épopée des terribles guerriers venus de Scandinavie, l'archéologue se contente d'affirmer que cette découverte illustre «l'intensité des échanges matériels, culturels et humains» entre les peuples du Nord et les régions atlantiques à la fin du premier millénaire.

Les quatre femmes et l'homme enterrés sur l'île de Ré étaient-ils donc venus des rivages de la mer du Nord? Et s'il s'agissait plutôt de membres des élites locales soucieux de se distinguer en adoptant un mode d'inhumation «exotique»? D'ici deux ans, des analyses menées sur leurs dents et sur l'ADN de leurs os devraient permettre de mieux cerner les origines des surprenants défunts de l'île charentaise. **■**

Vénus, les femmes de Picardie



On estime à 170 le nombre de statuettes paléolithiques découvertes par les archéologues. S'y ajoutent désormais une vingtaine de ces « vénus » retrouvées à Amiens. Une première en France depuis cinquante ans ! **PAR MÉLANIE**

TUYSSUZIAN



1

STÉPHANE LANCELOT, INRAP

En 2014, à Amiens, les archéologues n'osent pas y croire. Ils viennent de dégager, sous plusieurs mètres de sédiments, les fragments d'une vénus paléolithique. Cette statuette en craie aux formes rebondies et accentuées représente la silhouette d'un corps féminin du Paléolithique à la force symbolique remarquable. Ils l'ignorent, mais ce n'est que le début d'une longue série: sur le site, une vingtaine d'autres

sculptures seront exhumées jusqu'à la fin des fouilles en 2023. La plus célèbre, la « Vénus de Renancourt » (*photo p. 69*), vieille de 23 000 ans, retrouvée entière en 2019, est devenue un symbole international grâce à son état de conservation.

« Il y a treize ans, je suis tombé sur le plus beau chantier du monde », réalise aujourd'hui Clément Paris, responsable des fouilles. Bien qu'on en compte plus d'une centaine en Europe, des Pyrénées à l'Autriche, ces statuettes sont

trouvées en majorité dans le sud-ouest de la France. Ainsi, le site d'Amiens-Renancourt double, presque à lui seul, le nombre de ces représentations connues dans l'Hexagone ! Fait troublant, les vénus partagent les mêmes traits esthétiques des vallées de la Dordogne jusqu'aux rives du Danube.

Lorsque les travaux d'aménagement d'une zone d'activités à Renancourt ont commencé en 2011, rien ne laissait présager la présence d'un site aussi ancien et aussi bien préservé. « Dans



INRAP

Atelier d'artiste Les dizaines de fragments de statuettes exhumés (1) démontrent que le site de Renancourt, un possible campement (2), a été fréquenté par un artiste au style bien individualisé, auteur de cette magnifique œuvre, célèbre aujourd'hui chez les préhistoriens sous le nom de « vénus de Renancourt » (3).

le nord de la France, nous avons très peu de vestiges pour cette période du Paléolithique supérieur, ainsi que sur la culture gravettienne de l'homme de Cro-Magnon, une époque comprise entre - 29 000 et - 21 000 ans», précise Clément Paris. Le campement identifié pourrait permettre de mieux appréhender ce monde disparu, caractérisé par son art et ses objets taillés. Là où se mêlent restes d'animaux et outils en pierre subsistent aussi ces minuscules sculptures de craie extrêmement rares : les fameuses vénus.

Un (ou une) unique virtuose ?

Par qui ces figurines furent-elles façonnées ? Des chasseurs ? Des artistes ? Elles auraient été réalisées sur place, par un groupe installé au pied d'un versant limoneux, il y a 27 000 ans. « Nous avons retrouvé des déchets de taille, des ébauches, des outils en silex visiblement employés pour sculpter la

craie, laissant supposer que le lieu servait sans doute d'atelier dédié à ces statuettes », détaille Clément Paris. Aucun élément des fragments ne lui échappe : les dimensions (entre 4 et 12 cm pour la plus grande), les volumes, exagérément taillés autour des seins, des hanches et du ventre, alors que les bras et le visage se distinguent à peine.

« Au vu de leurs similitudes, je pense qu'elles ont été réalisées par une seule et même personne », avance l'archéologue. Ce site figure parmi les rares à livrer autant de fragments, offrant ainsi la possibilité de retracer les gestes des sculpteurs préhistoriques. « L'objectif, maintenant, sera de faire parler le site. Nous avons encore dix ans d'analyses en laboratoire devant nous », estime Clément Paris. Ces recherches pourraient éclairer le mystère de cet atelier et plus largement des vénus qui témoignent d'une pensée symbolique et d'une créativité allant bien au-delà des simples

besoins de survie. Pourquoi représenter ainsi le corps féminin ? La femme était-elle puissante et vénérée à cette période ? Ou faut-il y voir un lien avec la maternité ?

Pas de traces pour les mythes

Il y a sans doute un peu de tout cela. Selon Clément Paris, ces objets auraient avant tout une portée spirituelle. « Mais les pensées, les mythes et les croyances ne laissent pas de traces », rappelle l'archéologue. Depuis la découverte des premières vénus au XIX^e siècle, de nombreuses hypothèses ont ainsi émergé. « Je n' imagine pas qu'il n'y ait qu'une seule fonction ou un seul sens attribué à ces objets, il faut avoir une large vision », observe également Jules Masson Mourey, archéologue, spécialiste des arts préhistoriques. La prudence reste de mise. Ces petits êtres de craie aux formes charnues renferment encore bien des secrets. 



La flotte fantôme des bords de Loire



En 2022, dix épaves de bateaux datant des XVII^e et XVIII^e siècles ont été retrouvées dans la Loire, sur l'île Coton. Cette découverte ouvre de nouvelles perspectives sur l'histoire de la navigation à cette époque. Et si le lit asséché du fleuve dévoilait les mystères de la batellerie du Grand Siècle ? **PAR MÉLANIE TUYSSUZIAN**

« **E**lle ravagerait mille moissons fertiles, engloutirait des bourgs, ferait flotter des villes, détruirait tout en une nuit », écrivait Jean de La Fontaine à propos de la Loire en 1663, dans une lettre adressée à son épouse.

Hier comme aujourd'hui, parvenir à dompter le plus long fleuve de France est un défi permanent. C'est ce que semblent indiquer les épaves retrouvées en 2022, près d'Ancenis, à une trentaine de kilomètres de Nantes.

Remarquablement préservés, ces vestiges de bois des siècles révolus



DENIS GLIKSMAN, INRAP

Les pieds dans l'eau Dans le cadre d'un programme de rééquilibrage du lit de la Loire, engagé par Voies navigables de France, l'Inrap a mis au jour sur l'île Poulas (ci-contre) et l'île Coton (ci-dessus) des embarcations vieilles de 300 ans, qui auraient été immergées volontairement. Des fouilles compliquées car le site et les vestiges sont submergés la plus grande partie de l'année.

auraient sombré dans les courants tumultueux de la Loire. Naufrage volontaire ou accidentel? Si le mystère perdure, les scientifiques avancent plusieurs hypothèses.

Une barrière contre l'érosion

Il a fallu attendre le mois d'août 2022 – particulièrement chaud et sec – pour que les archéologues se lancent dans l'exploration des îles Poulas et Coton, en Loire-Atlantique. Cette année-là, le niveau anormalement bas du fleuve révèle des histoires oubliées. Munis de bottes de caoutchouc, les archéologues s'apprêtent à mettre au jour trois carcasses de navires, repérées grâce à des sondages préventifs. Ils ont été réalisés dans le cadre d'un projet de rééquilibrage de la Loire visant à restaurer le cours naturel du fleuve et à enlever une digue de 1920. «Ce n'est vraiment pas courant de travailler les pieds dans l'eau», souligne aujourd'hui Anne Hoyau-Berry, archéologue à l'Inrap et responsable des fouilles, qui ont duré jusqu'à la mi-octobre 2022. À leur

grande stupéfaction, les archéologues repèrent dix épaves, destinées au transport de marchandises, dans la partie amont de l'île Coton. Ces bateaux à fond plat, caractéristiques de la navigation fluviale ligérienne, reposent autour de trois longues structures empierrées. Ils dateraient des XVII^e et XVIII^e siècles et sont bien préservés en raison de leur confinement sous de lourds blocs de pierre. «Habituellement, on trouve une ou deux épaves, souvent très abîmées et fragmentées. Mais là, la surprise fut immense: il y en avait dix, dont cinq ou six presque complètes, c'était extraordinaire», relate Jocelyn Martineau, conservateur du patrimoine à la Direction régionale des affaires culturelles de Nantes et responsable du diagnostic du site. À première vue, ces restes robustes, semblables à des squelettes géants façonnés en chêne, auraient sombré il y a plus de trois cents ans.

Mais ces navires n'auraient pas coulé accidentellement... Selon les archéologues, ils auraient été intentionnellement immergés, alourdis par les pierres

découvertes à l'intérieur. Ces naufragés volontaires auraient constitué un projet d'aménagement visant à protéger la tête de l'île Coton contre l'érosion fluviale. Dès lors, il ne faut plus les considérer comme de simples bateaux, mais comme des matériaux de construction. «On suppose qu'ils ont été immergés en ce lieu précis pour renforcer une digue et préserver l'île face à la violence du courant, particulièrement redoutable à cet endroit de la Loire», avance Anne Hoyau-Berry. Placés de manière stratégique, ces bateaux auraient formé une barrière étanche, empêchant ainsi l'eau de grignoter les berges et d'entraîner le sable des îles, si précieux pour l'économie régionale. Car au XVII^e siècle, la Loire est sauvage, à la fois imprévisible et indomptable. Si le fleuve constitue une artère commerciale majeure, il représente également une menace permanente: ses crues brutales peuvent faire disparaître des terres entières en quelques heures.

Mais à qui appartenaient ces navires? Identifier un propriétaire • • •



EMMANUELLE COLLADO, INRAP

Pris dans la nasse Des pêcheries médiévales du XII^e siècle, en pierre et en bois, ont été découvertes sur l'île Poulas. Leur forme en W facilitait la capture des saumons et anguilles, ce qui permettait le respect des nombreux jours maigres imposés par l'église.

... n'est pas simple. D'autant que le Grand Siècle est aussi une période clé de l'histoire fluviale. En 1669, Louis XIV signe l'ordonnance de Colbert sur les eaux et forêts, un texte inédit visant à unifier leur gestion à l'échelle du royaume. Jusque-là, les propriétaires des berges géraient librement leurs terrains, installant moulins, pêcheries ou autres aménagements à leur guise. Désormais, ces espaces naturels passent, pour l'essentiel, sous autorité royale, donnant au pouvoir central la liberté d'y entreprendre de nouveaux

travaux. Derrière ce changement se trouve une volonté claire : faire prospérer le commerce sur la Loire en assurant une navigation dégagée, sans obstacles ni infrastructures privées bloquant le passage. « Pour l'île Coton, la difficulté était de savoir si le site relevait du domaine public ou privé, car un tel aménagement coûtait très cher », s'interroge Anne Hoyau-Berry. Qui aurait eu les moyens financiers et le pouvoir d'immobiliser une flotte entière pour sauver un bout de terre ? Les chercheurs ont d'abord pensé au roi ou à

un grand seigneur, qui auraient eu les ressources nécessaires pour organiser de tels travaux. Lorsqu'on possède une vingtaine de bateaux et qu'on peut en sacrifier dix sans ruiner son activité, cela révèle une puissance certaine. Toutefois, un minutieux travail d'archives met en avant une autre explication : l'île Coton aurait appartenu à un certain Maurice, un armateur nantais, commerçant entre Orléans et l'Atlantique. « C'est très probablement lui qui aurait orchestré cette opération », confie Anne Hoyau-Berry. Naviguer sur la Loire permettait à cet armateur d'acheminer du sucre, du vin, du sel et d'autres précieuses marchandises. Pour l'heure, ce sont les seuls éléments que nous connaissons de son existence.

Système d'étanchéité inédit

« L'histoire de la batellerie est peu documentée pour cette période, donc cette découverte est exceptionnelle, autant par le nombre d'épaves que par leur excellent état de conservation », se réjouit Jocelyn Martineau. Ces vestiges ouvrent la voie à la compréhension de l'évolution du fleuve au XVII^e siècle. Aucun site comparable n'a, à ce jour, été découvert sur la Loire, ni même ailleurs en Europe ou sur d'autres continents.

Surtout, cet échantillon de bateaux pourrait lever le voile sur leur conception et leur évolution au fil du temps. Leur étude reposait jusqu'ici principalement sur des représentations iconographiques de navires du XIX^e siècle. Deux cents ans plus tôt, on ne construisait pas les embarcations de la même manière. Preuve en est : les archéologues ont déjà identifié un système d'étanchéité inédit sur ces coques – des douelles de tonneaux recyclées intégrées aux parois. « Cela pourrait indiquer que les chantiers navals et les tonnellerie travaillaient ensemble », suggère Anne Hoyau-Berry.

Autant d'hypothèses sont envisageables aujourd'hui, alors que certaines parties des vestiges sont analysées en laboratoire afin de dater précisément les bois. Les résultats définitifs sont attendus d'ici 2026 ; quant aux vestiges des épaves, ils ont retrouvé les eaux de la Loire qui les ont si bien protégés pendant trois siècles. 

L'île Poulas et ses pêcheries médiévales

Sur la rive gauche de la Loire, là où le fleuve se déploie en de multiples bras, l'île Poulas garde les témoins d'un passé oublié. Les archéologues ont vu réapparaître des aménagements anciens, étonnant mélange de pierre et de bois, que l'eau et le temps avaient dissimulés. Parmi les structures mises au jour, des pêcheries fixes qui dateraient du XII^e siècle, astucieusement disposées

en forme de « W ». Une forme qui aurait été pensée pour piéger les poissons, les guidant inexorablement vers des zones de capture. Selon les premières analyses, elles auraient appartenu à des seigneurs locaux ou à des autorités ecclésiastiques. Une digue habilement construite pour canaliser l'eau laisse également entrevoir l'usage de moulins-bateaux.

Ces embarcations transformaient l'énergie du courant en force mécanique, actionnant les meules pour la farine ou l'huile. Mais ce ne sont pas les uniques détails relevés par les chercheurs. La disposition de ces vestiges suggère aussi qu'à cette époque, le cours principal de la Loire serpentait plus au sud qu'aujourd'hui, dessinant un paysage désormais effacé. M. T.



À Dijon, des Gaulois assis pour l'éternité

Fin 2024, des archéologues ont mis au jour un alignement de sépultures témoignant de pratiques bien particulières de l'âge du Fer. PAR OLIVIER TOSSERI

Non loin du centre-ville de Dijon, pendant les fouilles d'une nécropole gallo-romaine (I^{er} siècle après J.-C.), les archéologues tombent avec stupeur sur 13 sépultures datées entre 300 et 200 avant notre ère. Particulièrement bien conservées, elles abritent des adultes inhumés dans une position inhabituelle. Ils sont enterrés assis dans des fosses circulaires d'environ 1 mètre de diamètre et séparés de quelques dizaines de centimètres. Adossés à la paroi orientale, les squelettes tournent leur regard vers l'ouest, les membres supérieurs de part et d'autre du buste, légèrement fléchis ou en extension. Les membres inférieurs sont repliés vers le thorax. «L'espacement régulier des sépultures, les dimensions des fosses et la position des inhumés correspondent aux pratiques funéraires atypiques pratiquées pendant la période gauloise»,

explique Annamaria Latron, archéo-anthropologue à l'Inrap, en charge de l'étude de ces inhumations.

Seul un brassard en roche noire, daté de 300 à 200 ans avant notre ère, parure assez courante à cette époque, a été retrouvé. «Alors qu'au cours de cette période, les défunts ensevelis dans les nécropoles sont régulièrement inhumés avec des éléments de parure ou des objets, les tombes d'individus inhumés en position assise n'avaient jamais livré de mobilier», précise Hervé Laganier, responsable scientifique de la fouille de Dijon. Ce traitement funéraire très rare n'est relevé que sur douze sites, tous du second âge du Fer (450-25 av. J.-C.): neuf dans la moitié nord de la France et trois en Suisse. «La mise en scène des corps démontre un mode d'inhumation très codifié, ajoute Hervé Laganier. Il rappelle la statuaire celtique et gallo-romaine de tradition celtique, avec la représentation de sujets assis en tailleur

[...]. Pour les spécialistes de l'iconographie anthropomorphe de l'âge du Fer, la position de ces statuettes marque une attitude rattachée à la représentation de personnages ayant un statut social à part; qu'ils soient héros, guerriers, ancêtres, élites, sages, voire dieux, leur attitude traduit l'écoute, la réception ou la vénération.»

De la classe dominante ?

La position assise n'est donc pas signe d'opprobre, mais au contraire un traitement d'exception, qui rattache certainement les défunts aux familles de la classe dominante. Cette découverte revêt un intérêt tout particulier pour l'histoire de Dijon. Elle permet d'envisager l'existence d'une occupation comportant un secteur cultuel, vraisemblablement associé à un habitat important. Elle vient surtout étoffer le corpus restreint de sépultures d'individus assis de la période gauloise. ▣



En tailleur Treize adultes en position assise, alignés sur une bande de 25 mètres de longueur, ont été mis au jour à Dijon. L'étude des ossements permettra de déterminer leur âge et leur sexe alors que le seul artéfact retrouvé évoque le deuxième âge du Fer.

CHRISTOPHE FOUQUIN, INRAP



Veyre-Monton,

Près de la commune de Veyre-Monton (Puy-de-Dôme), les équipes de l'Inrap ont exhumé un ensemble mégalithique exceptionnel sur le chantier de l'autoroute A75. Une première dans le centre de la France.

PAR NICOLAS MERA

Des milliers de véhicules arpentent la 2x2 voies qui serpente à travers le Massif central sans se douter que, six mille ans plus tôt, leurs ancêtres en délimitaient déjà le tracé. Reliant Clermont-Ferrand à Béziers, l'actuelle autoroute A75 était un axe de circulation fréquenté par les populations préhistoriques, desservant les riches plaines de Limagne cultivées dès le Néolithique ancien. À l'emplacement d'un ancien lac asséché («limagne» vient de *lacus magnus*, «grand lac»), ces riches terres noires, gorgées de sédiments, donnent aujourd'hui du colza, de l'orge et du blé. «Il suffit de caresser la terre pour que le froment pousse», sourient les agriculteurs de la région. Ce ne sont cepen-



1 dant pas ses trésors céréaliers qui ont attiré, en août 2019, l'attention du grand public sur le sous-sol auvergnat.

De la Bretagne à l'Espagne

Dans le cadre de travaux d'élargissement de l'A75 La Méridienne, les archéologues de l'Inrap ont été mobilisés à l'automne 2018 pour des fouilles préventives. Au bord de l'autoroute, dans un relief encadré par les volcans, les pelleteuses déblayaient rapidement



le « Carnac auvergnat » ?



Pierres très précieuses Des fouilles récentes de l'Inrap (3) ont révélé que, vers 4500 av. J.-C., tout comme en Bretagne, des peuples d'Auvergne élevaient des alignements de mégalithes à vocation cultuelle (1). Au même endroit, une stèle anthropomorphe (2) a été mise au jour. Sa datation est très attendue.

un périmètre d'un hectare et demi. Dans cette région d'occupation préhistorique documentée, il n'est pas rare d'exhumer quelques vieilles pierres... En effet, la fouille dévoile rapidement une trentaine de mégalithes d'une hauteur oscillant entre un mètre et 1,60 mètre. Détail crucial: ces pierres dressées sont alignées, tandis que le sous-sol auvergnat livre généralement des menhirs isolés. «Rien de tel n'avait jusqu'ici été mis au jour en Auvergne», se réjouit Ivy Thomson, responsable scientifique de l'Inrap. «La découverte d'un alignement est donc en soi déjà exceptionnelle.» Un reste osseux permettra de dater l'érection des premiers alignements autour de 4500 av. J.-C., ce qui coïncide avec les aménagements mégalithiques bretons. «Il est daté du début du Néolithique moyen, c'est-à-dire de la période d'émergence du phénomène mégalithique, dont le berceau était jusque-là identifié en Bretagne ou en Espagne, poursuit Ivy Thomson. Cela laisse envisager que le phéno-

mène a vraisemblablement émergé et s'est diffusé à travers une grande partie de l'Europe plus largement et plus tôt qu'on ne le pensait.»

La toute première statue anthropomorphe ?

Les experts de l'Inrap n'étaient pas au bout de leurs surprises. Au centre de l'alignement, les fouilles dévoilent une statue-menhir sculptée dans du calcaire. Soigneusement, les archéologues la dégagent: bientôt se devinent des épaules, deux seins, des chevrons imitant des avant-bras. Les traits rudimentaires de l'humain. «Si cette stèle anthropomorphe est bien datée de la même période que le reste de l'alignement dans lequel elle s'insère, il pourrait s'agir d'une des toutes premières représentations humaines de ce type documentée», précise Ivy Thomson. En effet, la majorité des stèles anthropomorphes répertoriées ont plutôt été réalisées entre 3500 et 2500 avant notre ère. En outre, c'est le seul exem-

plaire de statue-menhir connu en Auvergne, la plupart étant recensées en Occitanie, Provence et Corse.

Un lieu de culte saccagé

Quel était l'intérêt du site pour les populations préhistoriques? En l'absence de traces d'habitation ou de mobilier domestique, on peut en conclure qu'il exerçait une fonction essentiellement cérémonielle – ce que confirment les sépultures retrouvées sur place. Jusqu'au jour où, brusquement, les mégalithes ont été abattus. Les archéologues de l'Inrap ont, en effet, relevé les cicatrices de ces mutilations: après une période d'exposition d'au moins trois millénaires, les pierres ont été inhumées dans des fosses, certaines recouvertes de terre de façon à les effacer complètement du paysage, tandis que d'autres ont été mutilées par des coups répétés. «Ces gestes iconoclastes, que l'on date de la fin du Bronze final, vraisemblablement vers 900-800 av. J.-C., témoignent d'un changement majeur mais dont la nature restera énigmatique, souligne Ivy Thomson. On peut bien sûr envisager un changement politique, sociétal ou religieux mais sa définition restera toujours inaccessible à l'archéologue.»

Aujourd'hui, il ne reste plus rien de ce «Carnac auvergnat» au bord de l'autoroute A75. Les coordonnées GPS du chantier conduisent sur une portion d'autoroute qui n'a rien de remarquable, semblable en tout point aux 335 kilomètres de La Méridienne. Où sont passés les trésors prélevés par l'Inrap? Meticuleusement expertisés et inventoriés, ces vestiges dorment dans l'un des nombreux dépôts archéologiques de l'État, où ils continuent de révéler leurs secrets aux spécialistes. Néanmoins, Ivy Thomson espère qu'un musée s'intéressera à ces pièces exceptionnelles; et qu'après trois millénaires sous la terre, les mégalithes de Veyre-Monton seront à nouveau exposés aux regards. 

DENIS GLIKSMAN, INRAP

Grottes ornées: «*Vous avez un message*»...

Dans la grotte Chauvet, les préhistoriens Jean Clottes – défenseur d'une interprétation chamanique des œuvres –, Richard Buffat et Fidel Sola (de g. à dr.) observent la fresque composant le grand panneau des chevaux, qui couvre plus de 6 m².

Saura-t-on un jour pourquoi nos ancêtres sont allés dessiner dans des grottes, s'aventurant dans l'obscurité pour réaliser leurs chefs-d'œuvre à l'abri des regards ?

PAR ROMAIN PIGEAUD

La découverte de l'art préhistorique fut une blessure narcissique pour ceux qui l'ont vécue : au temps du colonialisme triomphant et des peuples dit « primitifs », que des êtres d'un passé lointain aient pu produire des œuvres d'une telle technicité et d'une telle beauté était proprement inconcevable ! Avant, c'était aux Celtes que l'on attribuait les vestiges les plus anciens découverts sur notre territoire. En 1845, un magnifique os gravé de deux

biches découvert au Chaffaud (Vienne) fut ainsi catalogué comme « antiquité celtique ». La réalité des découvertes de Jacques Boucher de Perthes dans la Somme fut enfin admise en 1859 ; il avait bien existé une humanité préhistorique, qui côtoyait des espèces aujourd'hui éteintes, comme le mammouth.

Mais que ces êtres frustes soient des artistes ? Que nenni ! En 1864, la découverte à La Madeleine (Dordogne), en stratigraphie (donc bien daté de la Préhistoire) d'un fragment d'ivoire de



mammoth sur lequel était gravé... un mammoth stupéfia le monde savant: non seulement un homme (ou une femme) préhistorique avait gravé un animal disparu qu'il avait vu de ses propres yeux mais, en outre, il l'avait réalisé avec un luxe de détails: les défenses, le pelage, et même son clapet anal! Plus fort encore: en 1879, une fillette de 11 ans remarqua des peintures sur le plafond de la grotte d'Altamira, en Espagne, où son père, le marquis Marcelino Sanz de Sautuola, fouillait

pourtant depuis 1875. Nous savons que l'on ne trouve que ce que l'on cherche: durant plusieurs années, des préhistoriens qui fouillaient l'abri Pataud (Dordogne), prirent leur pause déjeuner sous un bouquetin sculpté, sans jamais penser à lever la tête!

Une reconnaissance tardive

En 1879, on soupçonna une supercherie, un canular monté par des ecclésiastiques pour discréditer la toute jeune science préhistorique. L'ingénieur

Édouard Harlé nota l'absence de traces de fumée des foyers et des torches qui auraient dû éclairer les artistes; la fraîcheur des pigments, qui s'enlèvent aisément au doigt; les erreurs anatomiques dans la représentation des taureaux sauvages (en fait, des bisons, d'où les «erreurs»!); et surtout, l'incontestable maîtrise technique des peintres, qui lui semblèrent tout à fait anachroniques.

Il fallut attendre 1895 et la découverte de gravures recouvertes par des dépôts archéologiques dans la grotte de La Vache (Dordogne), donc forcément préhistoriques, ainsi que la découverte des décors des cavernes périgourdines des Combarelles et de Font-de-Gaume en 1901, pour que l'art des cavernes paléolithiques soit reconnu lors du congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences en 1902. Paul Girod, l'un des derniers opposants, restait cependant sceptique. En 1903, il écrivait encore: «Pourquoi [...] un chasseur de rennes serait-il allé, en pleine obscurité, tracer ces figures d'animaux, dans un couloir presque inaccessible où ces œuvres devaient échapper aux regards de ses contemporains?». C'était une excellente question. Personne n'y a encore répondu de façon satisfaisante.

En fonction des époques, de nombreuses hypothèses ont émergé. À la fin du XIX^e siècle, à la faveur du primitivisme (attiré pour les peuples «primitifs» et leur vie soi-disant idyllique), Émile Cartailhac (1845-1921) pro- •••

Dossier

... posa la théorie de «l'art pour l'art» : selon lui, le Paléolithique était une sorte d'esthète qui décorait les parois de son habitat comme avec des «tapisseries». Mais l'«homme des cavernes» n'existe pas : il n'est pas possible de vivre en grotte profonde.

Au début du ^{xx}e siècle, inspirée des premiers travaux ethnographiques, émerge la théorie de la «magie de la chasse». Pour Salomon Reinach (1858-1932) et Henri Bégouën (1863-1956), les artistes préhistoriques pensaient qu'en dessinant sur les parois, ils pouvaient exercer une influence sur le monde réel. Ils auraient alors dessiné le gibier avec une blessure pour être sûrs de mieux le tuer dans la réalité, et des femelles gravides pour s'assurer de pouvoir toujours disposer de viande en quantité suffisante. Mais très peu de représentations animales apparaissent blessées (seulement 10 %). Et les animaux représentés ne sont pas ceux le plus souvent chassés. Comme le dira André Leroi-Gourhan (1911-1986) avec son ironie acérée, «on ne voit pas très bien des chasseurs gaspillant de précieuses journées pour aller placer des échafaudages dans le diverticule de Lascaux, à seule fin d'aller peindre au plafond une vache envoûtée».

Le récit d'un ancien mythe ?

Leroi-Gourhan condamnera tout comparatisme ethnographique mal digéré, qui verrait dans le paléolithique un mélange d'Inuit, de San et d'Aborigène australien. C'est précisément le reproche qu'il fit aux tenants de la

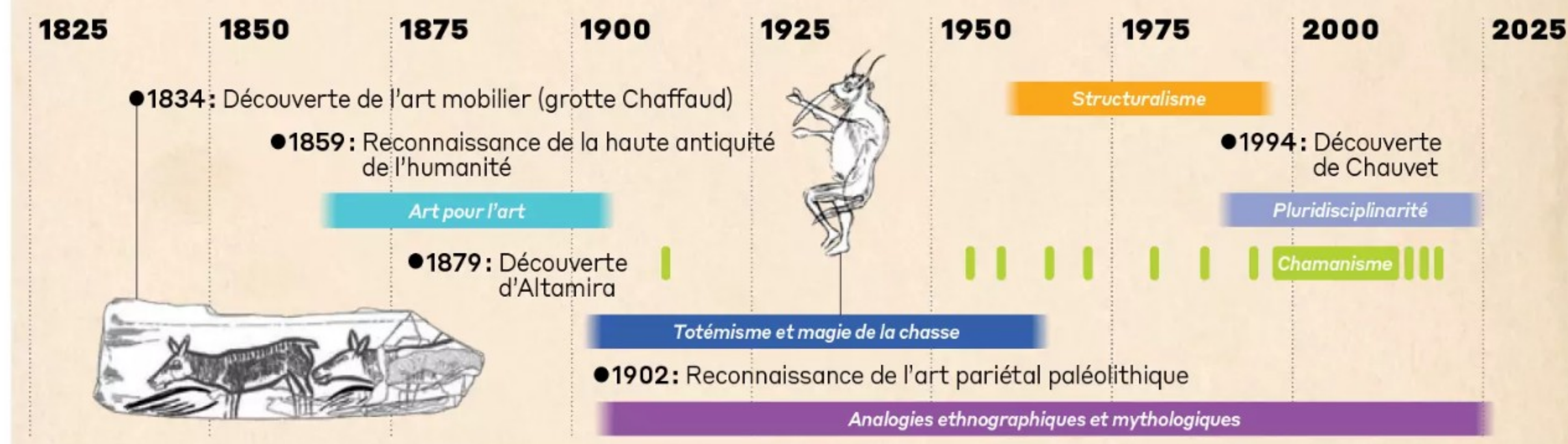


théorie chamanique, qui avec Hans Kirchner dans les années 1950, puis Jean Clottes et David Lewis-William, proposèrent que les artistes auraient transcrit sur les parois des visions qu'ils auraient eu durant leurs transes, afin de communiquer avec les esprits. Avec Annette Laming-Emperaire (1917-1977), Leroi-Gourhan défendra dans les années 1960 la théorie structuraliste. Pour la première fois fut démontré que

le décor des grottes ornées est organisé : les dessins ne sont pas positionnés au hasard mais en fonction de la topographie de la caverne et du message que les artistes et leur communauté veulent fixer sur les parois.

Cependant, les analyses finirent par devenir trop subtiles et transformèrent les Paléolithiques en d'habiles logisticiens positionnant leurs œuvres au poil de mammoth près. La découverte de

Les pistes d'interprétation de l'art pariétal à travers le temps





DR

Fabuleux bestiaire L'art des grottes, ce sont les pingouins de la grotte Cosquer (1), l'« homme oiseau » de Lascaux (2), en France, ou le taureau d'Altamira, en Espagne (3). Il a fallu attendre, justement, les découvertes du marquis Sanz de Sautuola à Altamira en 1879 (4) pour envisager l'ancestralité de ces œuvres et les attribuer à des hommes et des femmes autrement plus sensibles que le seul cliché alors dominant de brutes simiesques. Aujourd'hui, c'est à l'aide d'un faisceau d'interprétations – plutôt qu'une explication unique – que les chercheurs tentent de résoudre le mystère de la signification de l'art pariétal, symbolisé par l'énigmatique « sorcier » de Lascaux (5).



COLLECTION ASSOCIATION LOUIS BÉGOÛEN

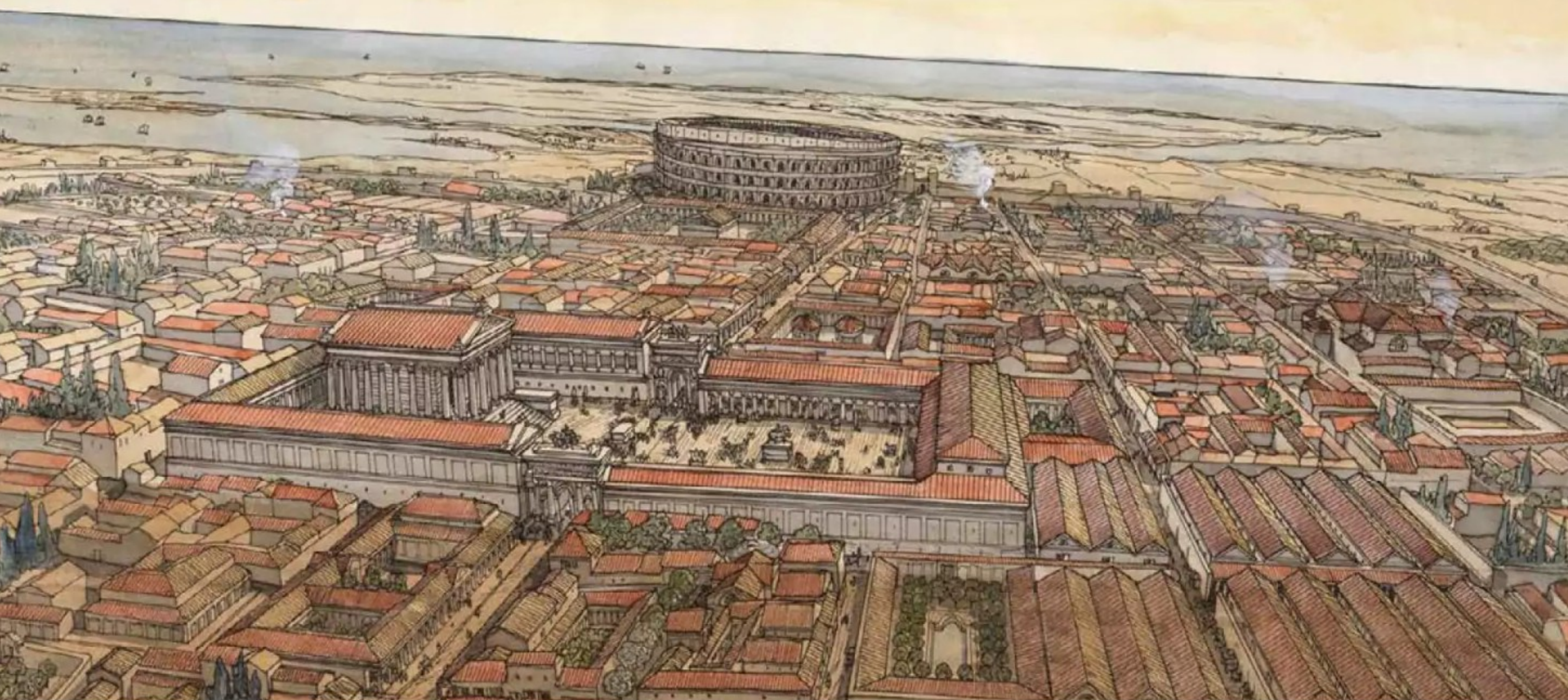
la grotte Chauvet en 1994 démontra le caractère vain de vouloir trouver des assemblages de dessins qui seraient restés inchangés sur plusieurs millénaires. Michel Lorblanchet, qui a passé dix années en Australie à étudier l'art rupestre, proposa de revenir aux analyses ethnographiques, mais avec de sérieux garde-fous méthodologiques. S'inspirant des travaux sur l'animisme, il proposa une analyse mythologique : les artistes exprimeraient leurs mythes sur les parois.

Jean-Loïc Le Quellec, préhistorien et mythographe, a démontré qu'il existe un très ancien mythe d'émergence pri-

mordiale, selon lequel l'Humanité et les Animaux seraient sortis de sous la terre. Selon lui, une partie de la décoration des grottes était destinée à réactiver ce mythe au cours de cérémonies. Alain Testart (1945-2013), au contraire, proposa une analyse totémique, l'art paléolithique exprimerait une « pensée classificatoire » : les différences entre espèces représentées serviraient à penser des différences sociales entre les hommes. Par ailleurs, la grotte, pensée comme un utérus, serait l'expression de la féminité, elle-même principe de vie et de reproduction du monde : elle représenterait un état dans lequel

les hommes étaient encore mal différenciés des animaux ; miroir de l'état mythique des origines, elle renfermerait ce qui est inachevé mais en devenir.

Les années 1980-2000 ont vu apparaître d'autres théories. L'analyse symboliste, prônée par Denis Vialou, Denis Tauxe et Norbert Aujoulat, voit dans les représentations préhistoriques des symboles aux significations interchangeables, mais directement influencés par la topographie de la grotte, permettant l'établissement de « constructions symboliques », reflets des préoccupations métaphysiques des groupes préhistoriques ainsi que de leur organisation sociale. L'hypothèse mimétique regroupe Steven Mithen et R. Dale Guthrie, pour qui les artistes chercheraient à reproduire la réalité, pour former et instruire les jeunes chasseurs, et Marc Azéma, selon qui l'un des objectifs des artistes serait de reproduire la vie, en se servant d'une « grammaire cinématographique » avant la lettre. Enfin, d'autres préhistoriens, comme Carole Fritz, cherchent à développer une analyse cognitive, notamment en ce qui concerne la perception des images, lors de leur création puis de leur interprétation. Chacune de ces théories a probablement un fond de vérité, mais aucune ne peut prétendre fournir une explication unique pour une pratique qui a duré près de 29 000 ans, sur un grand espace géographique, du Portugal jusqu'à la Sibérie, et qui concerne plus de 450 grottes ornées. ■



Narbo Martius l'autre Rome

Des fouilles menées en périphérie du centre historique de Narbonne ont mis au jour un quartier antique voué au stockage et au commerce de marchandises ainsi qu'un tronçon de l'enceinte de la *Colonia Narbo Martius*, datant du Haut-Empire. Une découverte inédite.

PAR OLIVIER TOSSERI



En 118 avant J.-C., deux mille Italiens quittent la péninsule à la demande du Sénat et fondent la première colonie romaine de l'autre côté des Alpes. Situé entre l'Italie et l'Espagne, l'emplacement de *Colonia Narbo Martius* est choisi pour sa lagune protégée par des îles. Une position idéale pour établir un port, qui devient rapidement le second après Rome en Méditerranée nord-occidentale. Au IV^e siècle

encore, le poète Ausone en chantera les louanges, en affirmant que «tout ce qui navigue dans l'univers vient aborder à tes quais». Narbonne devient ainsi le cœur d'un système portuaire.

N'ayant pas de façade maritime, elle est reliée à la mer par son fleuve, l'Aude, appelé *Atax* par les Romains. La ville est située sur un axe commercial stratégique, celui dit «Haut de Garonne», qui fait transiter les produits provenant de toute la Méditerranée vers l'At-

lantique. À l'inverse, Narbonne est un centre de redistribution des métaux. Y arrivent l'étain de Grande-Bretagne, le cuivre de la Bétique (sud de l'actuelle Espagne) mais aussi le fer de la Montagne Noire au pied du Massif central. Sans oublier le commerce du vin et de l'huile contenus dans des amphores qui empruntent la voie Domitienne (*Via Domitia*) construite à partir de 118 avant J.-C. pour relier l'Italie à la péninsule Ibérique en traversant la Gaule méri-

Tout confort Les îlots urbains, assainis par des amphores remployées pour constituer un vide sanitaire, disposaient d'habitations parfois décorées de fresques. Protégée par une enceinte, Narbonne dispose d'un amphithéâtre et, au premier plan, d'un forum. Aquarelle de Jean-Claude Golvin.

dionale. Destinée en premier lieu à la circulation des légions et des représentants de la République puis de l'Empire, elle sera rapidement parcourue par les marchands qui assureront le rayonnement de Narbonne. Port-entrepôt extrêmement important, il est érigé en capitale de la province Narbonnaise sous Auguste. Sa prospérité attire les convoitises. Elle sera conquise par les Wisigoths au ^v^e siècle puis par les Omeyyades au ^{viii}^e siècle.

Une plaque tournante du commerce antique

Une histoire d'autant plus troublée qu'en l'absence de remparts, certains historiens faisaient de la Narbonne du Haut-Empire une ville ouverte. Les fouilles de l'Inrap ont mis au jour une découverte assez exceptionnelle, que beaucoup d'archéologues narbonnais attendaient. Depuis août 2023, ils s'activent sur un chantier qui couvre une surface de 3000 m² en périphérie du centre historique. C'est la troisième campagne au cours des quinze dernières années. Comme on pouvait s'y attendre, un quartier antique voué au stockage et au commerce de marchandises, en activité entre le ⁱ^{er} siècle avant J.-C. et le ^{iv}^e siècle après J.-C. est apparu. Il se compose de plusieurs îlots urbains, scandés par trois rues et une ruelle, dotés de canalisations assurant l'évacuation des eaux pluviales et usées, certaines se recoupant. Le quartier a subi plusieurs réaménagements durant sa phase d'occupation. Trois à quatre entrepôts, probablement administrés par différents commerçants, ont été partiellement dégagés au cours du dernier chantier de fouilles. L'un des bâtiments se distingue des autres : il permettait d'entreposer des marchandises au rez-de-chaussée, sur un sol assaini par un système de vide sanitaire réalisé en amphores •••

JEAN-BAPTISTE UAMIN, INRAP



FLORE GIRAUD, INRAP



... recyclées. L'étage devait, quant à lui, servir de bureau ou d'habitat, comme en témoignent les fragments de sol en béton et de mosaïques ainsi que les parois en briques de terre crue recouvertes d'enduits peints, retrouvés effondrés à la suite d'un incendie.

Ces découvertes se concentrent sur un secteur relativement éloigné du centre historique antique. Ce quartier commercial a vraisemblablement été aménagé aux alentours de 50 après J.-C. et doit être rattaché au port urbain de *Narbo Martius*, implanté le long du bras antique de l'Aude. Celui-ci constitue, avec l'avant-port maritime, dont les vestiges ont été observés en plusieurs points (île Saint-Martin à Gruissan, Mandirac, La Nautique), un système portuaire complexe, dont les textes et les inscriptions attestent de l'importance. Bien que Narbonne fût réputée comme l'une des plus grandes plaques tournantes du commerce maritime entre Rome et ses colonies, au point qu'elle fut surnommée «la seconde Rome», ses structures portuaires restaient méconnues. À partir du III^e siècle, tandis que l'Empire décline, Narbonne perd de son rayonnement. L'Inrap estime que le

quartier exploré depuis août 2023 a probablement été abandonné entre le IV^e et le V^e siècle. «Mais outre l'évidente présence d'entrepôts, la fouille a livré une surprise», explique Grégory Vacassy, le responsable du chantier, archéologue à l'Inrap.

Une quête prometteuse

«On a mis au jour un élément de la fortification du Haut-Empire, dont on soupçonnait depuis longtemps l'existence, poursuit-il, mais dont on n'avait pas encore retrouvé la trace. Le hasard des aménagements contemporains a permis de dégager un tronçon qui court sur 30 mètres de longueur. Il comporte un mur d'enceinte et une tour de 7 à 9 mètres de diamètre. Elle est ronde, entourée de fondations carrées pour garantir sa stabilité. La dimension et le mode de fabrication font dater l'ouvrage du Haut-Empire. On pense que la construction remonte aux dernières décennies du I^{er} siècle avant notre ère. Elle est comparable à celles de Lyon, Vienne et Orange.»

La particularité de la Narbonne romaine, à l'inverse des autres cités comme Arles ou Nîmes, est qu'elle

n'offre aucun vestige de monuments ostentatoires. Pas de ruines d'amphithéâtre ou de temple aujourd'hui visibles. Les textes antiques évoquent pourtant d'imposants édifices, comme un capitole et un forum. Mais, à la chute de l'Empire, ces bâtiments ont fait l'objet d'une opération de récupération de leurs pierres. Dès le V^e siècle après J.-C. débute leur démantèlement, notamment pour réparer les digues du port qui demeure très actif. Les matériaux sont entièrement recyclés et réutilisés plus tard sur les chantiers de la cité médiévale. «L'enceinte romaine que nous avons découverte est comparable à celle des autres villes de la région, précise Grégory Vacassy. On n'aurait pas parié un sesterce sur cet emplacement. Charge aux futurs archéologues de faire émerger d'autres tronçons pour établir le tracé de l'enceinte de *Narbo Martius* et, très certainement, reconsidérer ses limites géographiques.»

L'hommage de Pline l'Ancien

Depuis désormais plus de deux décennies, les nombreuses fouilles entreprises dans le cœur de la cité et dans ses environs confortent son rang de métropole antique. Les archéologues de l'Inrap ont ainsi exhumé les vestiges d'un capitole aux dimensions monumentales, d'un amphithéâtre et d'entrepôts souterrains. En 2019, la découverte, à sa périphérie, d'une immense nécropole romaine mobilise l'équipe d'archéologues dirigée par Valérie Bel. Ses 1500 tombes composent le plus grand site funéraire romain en France.

Dans le même temps, d'autres chantiers voisins ont révélé les vestiges de quartiers d'habitation, d'exploitations viticoles, ainsi que de vastes installations portuaires sur le site de Port-la-Nautique, ainsi que d'une luxueuse villa impériale. De quoi mériter l'éloge de Pline l'Ancien dans son *Histoire Naturelle*, lorsqu'il évoque la Gaule Narbonnaise: «En ce qui concerne la qualité de ses productions agricoles, la respectabilité de ses habitants et de leurs traditions et l'abondance de ses ressources, elle ne doit pas être considérée comme la dernière des provinces et, en bref, elle ressemble plus à l'Italie qu'à une province.» ■

Dévoilée La ville n'avait livré aucun vestige de ses monuments, présumés disparus. C'est chose faite, avec la découverte des restes du capitole (photo) et d'un tronçon du rempart.



MYR MURATET, INRAP



L'île de Beauté passe à l'heure étrusque

Près d'Aléria, en Haute-Corse, une nécropole antique a été mise au jour. Parmi les sépultures, une se distingue nettement par son mobilier archéologique inattendu.

PAR OLIVIER TOSSERI

Ancrer l'île de Beauté sur les routes maritimes étrusques. C'est ce qu'ont permis les fouilles menées de 2019 à 2021 par une équipe de l'Inrap sur le site de Lamajone. Situé à Aléria, il abrite une nécropole romaine dans laquelle une découverte singulière a été effectuée.

Une sépulture creusée dans la roche, d'une configuration différente des autres, prouve que la civilisation étrusque, apparue au VIII^e siècle avant J.-C. dans la péninsule italienne, s'est bien étendue sur l'île qui la borde. La découverte de cette tombe souterraine étrusque, vieille de près de 2400 ans et située à plus de deux mètres de profondeur, est inédite. Les dernières trouvailles de cette nature remontent aux années 1960-1970, lorsque 179 tombes avec ce type de tombeau en sous-sol ont été mises au jour à Casabianda, à 800 mètres seulement de ce



site. Avec 4500 objets, il s'agissait de l'un des ensembles funéraires étrusques les plus riches trouvés hors de la péninsule italienne. «C'est la plus importante trouvaille de ces quarante dernières années, explique Laurent Vidal, le responsable des fouilles sur le site de Lamajone. Dans la tombe se trouvait le squelette d'une femme. C'est une chance puisque l'acidité du sol détruit souvent les os. La sépulture n'a pas été pillée et est demeurée intacte.»

Des liens maritimes étroits

Elle contenait une quarantaine de vases, des miroirs, des bijoux et un riche mobilier archéologique étrusque. «Les tuiles de la toiture de la tombe sont identiques à celles présentes en Étrurie à une époque où elles sont absentes en Corse, poursuit Laurent Vidal. Après avoir minimisé les liens entre l'île et la civilisation étrusque, nous constatons qu'ils étaient plus étroits qu'on ne le pensait.» Une évidence en regardant les routes maritimes et leur intense fréquentation par les Grecs, les Carthaginois et les Étrusques. Après la bataille d'*Alalia* (le nom



Canal historique Une chambre funéraire a été taillée dans la roche pour déposer une défunte parée de boucles d'oreilles en or et entourée de céramiques. Un matériel et un mode d'inhumation fréquents de l'autre côté de la mer Tyrrhénienne...

antique d'Aléria), qui opposa ces trois peuples vers 540-530 avant J.-C., une population étrusque s'y établit jusqu'à la conquête romaine en 259 avant J.-C. «Avec l'urbanisation croissante de la Corse, de nouvelles découvertes auront lieu ces prochaines années pour nous apporter de nouveaux éléments», ne manque pas de prédire Laurent Vidal...

Kourou : le fil d'Ariane vers les civilisations précolombiennes

Les sols guyanais racontent des millénaires d'histoire avant la rencontre entre l'Ancien et le Nouveau Monde. Sous le futur pas de tir de la fusée Ariane 6, l'Inrap a mis au jour des traces d'occupation de populations indigènes vieilles de plus de cinq mille ans. **PAR CHARLES GIOL**

En juillet 2024, Ariane 6, la toute dernière version de la fusée de l'Agence spatiale européenne, effectuait son vol inaugural depuis le Centre spatial de Kourou, en Guyane. Dans les médias, l'annonce de ce succès s'accompagnait d'une information étonnante, qui n'avait jusqu'alors guère transpiré en dehors du petit monde de l'archéologie française : en 2016, avant que ne commence la construction du pas de tir nécessaire au décollage de ce nouveau lanceur de satellites, des fouilles préventives ont mis en évidence la présence dans le sous-sol de plusieurs strates d'occupation du site par des populations amérindiennes, dont la plus ancienne date d'il y a plus de cinq mille ans.

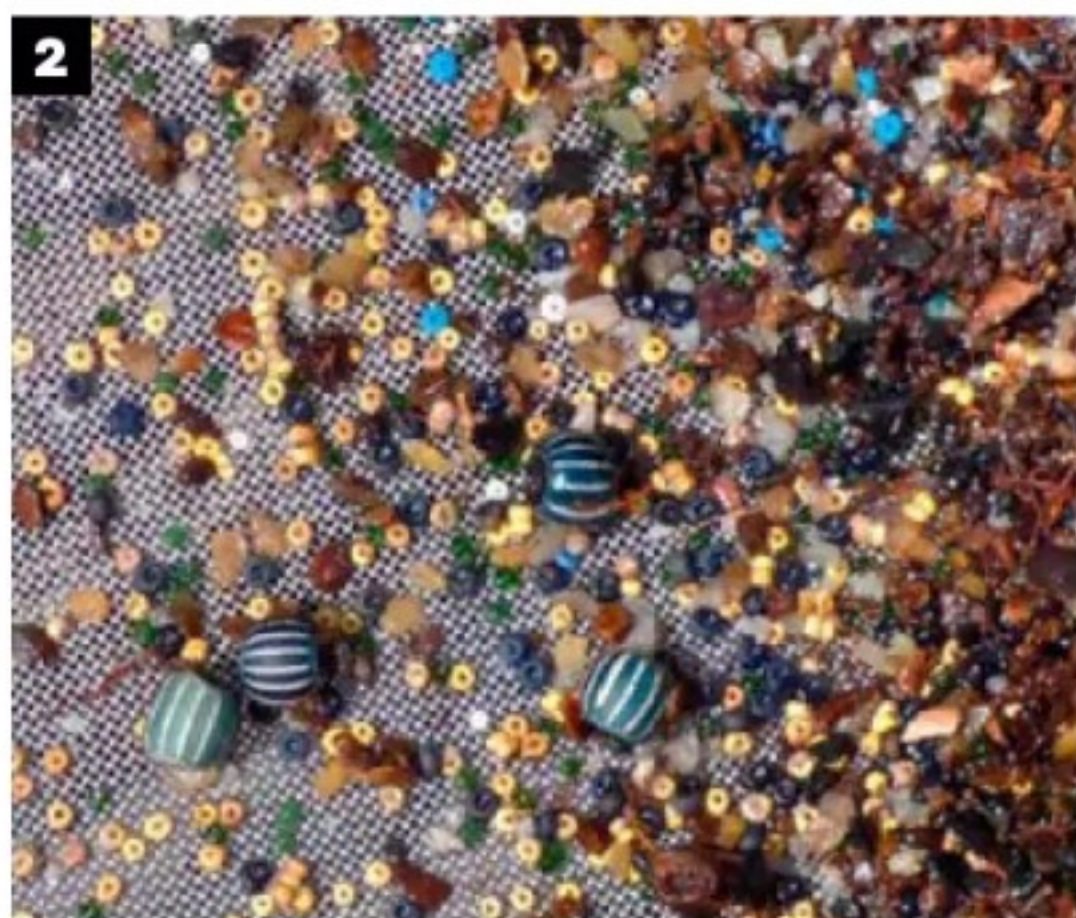
De multiples strates d'histoire

Des chasseurs-cueilleurs précolombiens à l'aventure spatiale en quelques millénaires : ce résumé vertigineux de l'histoire de l'humanité s'incarne donc à Kourou dans ce petit coin de savane, coincé entre l'océan et la lisière de la forêt équatoriale, où le Centre spatial guyanais a été inauguré en 1968. Des vestiges amérindiens y avaient déjà été exhumés en 2005, lors de la construction d'un pas de tir destiné aux lanceurs russes Soyouz à la suite d'un accord russo-européen désormais caduc.

En 2016, à cinq kilomètres de là, l'Institut national de recherches archéologiques préventives obtient donc, avant le lancement des travaux du pas de tir d'Ariane 6, un créneau de trois mois pour mener des fouilles. Les investiga-



Spatio-temporel Sous le pas de tir d'Ariane 6, l'Inrap a mis au jour des artefacts européens, comme cette cruche en grès du XVIII^e s., de type « Bartmann », produite dans la région de Cologne.



Troc Quarante centimètres sous la surface, les niveaux des sols correspondant aux XVII^e et XVIII^e siècles (1) recèlent des perles de verres fabriquées à Venise (2), objets que les Européens donnaient aux populations locales en échange de nourriture.

tions de l'équipe menée par Sandrine Delpech se concentrent sur une grande butte sableuse posée au milieu de la savane, destinée à devenir une carrière de sable qui alimentera le futur chantier. Quarante centimètres sous la surface apparaissent de premières traces d'occupation : parmi des fragments de céramiques amérindiennes émergent des objets d'origine européenne des XVII^e et XVIII^e siècles, lames de couteau, balles de mousquet, fers de hache et pas moins de 9000 perles de verre, fabriquées à Venise, Amsterdam ou Londres. « Ces perles étaient des objets de traite que les Européens utilisaient couramment dans leur troc avec les Amérin-

diens », éclaire Sandrine Delpech. Sur cette butte, dans une région alors habitée par le peuple des Kali'nas, se trouvait donc probablement un village dont les habitants fournissaient de la nourriture, du bois ou des animaux à des Européens en échange de ces objets. Le plus ancien artefact européen retrouvé par Sandrine Delpech et ses collègues est une monnaie en cuivre frappée en 1623 à l'effigie de Louis XIII, qui avait été percée d'un trou : un Kali'na la portait sans doute en pendentif. On n'avait, jusqu'alors, jamais retrouvé en Guyane de témoignages archéologiques des échanges entre les populations indigènes et les tout premiers colons français, installés sur le littoral à partir des années 1620.

Après avoir creusé quarante centimètres de plus, les archéologues voient surgir des vestiges d'une époque plus reculée, celle dite du « néo-Indien ancien », bien avant l'arrivée des Européens. Datés du premier millénaire avant notre ère, les morceaux de céramique et les outils et éclats de quartz qu'ils déterrent témoignent d'une période où, sur la butte de sable de Kourou, des habitations abritaient des individus qui se livraient alentour à la culture du maïs et de divers tubercules.

Le dernier niveau d'occupation, à 1,6 mètre de profondeur, révèle enfin à l'équipe de l'Inrap plus d'une centaine d'amas de galets de quartz, datés entre 3000 et 2800 avant notre ère, durant



la période du « méso-Indien récent ». Il s'agissait d'autant d'« aires de chauffe » où, sur les pierres chauffées par le feu, on faisait cuire la nourriture mais aussi sécher des peaux, ou encore mijoter des mélanges de végétaux pour fabriquer de la colle ou des colorants. « Pendant des décennies, peut-être des siècles, des chasseurs-cueilleurs nomades ont apporté sur ce site d'importantes quantités de galets de quartz, souligne Sandrine Delpech. Pourquoi revenaient-ils toujours au même endroit pour créer des points de chauffe ? On ne peut malheureusement pas le savoir. »

Reconnexion avec le passé

Les découvertes réalisées à l'occasion de la construction du pas de tir d'Ariane 6 n'en représentent pas moins un progrès majeur dans notre connaissance – encore très limitée – de l'histoire des cultures précolombiennes en Guyane française. Désormais présentés dans un espace dédié au sein du musée du Centre spatial guyanais, ces objets ont notamment suscité un vif intérêt chez les membres des communautés amérindiennes de Guyane, que la colonisation et l'évangélisation menée par les missionnaires avaient largement coupées de leur passé. Un projet d'exposition itinérante visant à faire circuler ces témoins de leur histoire à travers les villages traditionnels de la forêt équatoriale pourrait bientôt voir le jour.

Les jeunes martyrs du bagne de La Réunion



De 1864 à 1879, l'Îlet à Guillaume a abrité une maison de correction tenue par des religieux. Un millier de jeunes délinquants sont passés dans ce bagne. Leur histoire a été redécouverte en 2020 à l'occasion de fouilles archéologiques.

PAR NICOLAS MÉRA



DAC LA RÉUNION/SP

Une «prison sans barreaux». C'est l'expression qui revient le plus souvent pour décrire le site de l'Îlet à Guillaume – même s'il n'accueille plus de détenus depuis 1879. Dissimulé par la végétation luxuriante du parc naturel réunionnais, il se situe à plus d'une heure et demie de marche du village le plus proche. Le décor: un plateau volcanique isolé, culminant à 700 mètres d'altitude, encadré par deux rivières profondément encaissées. Le site d'un bagne pour enfants où, en octobre 2020, une équipe de l'Inrap a mené une campagne de fouilles dans des conditions logistiques particulièrement éprouvantes. «On a tout de suite mesuré l'isolement du site, pointe Thierry Cornec, qui a supervisé le chantier. On y accède par des chemins difficilement praticables,

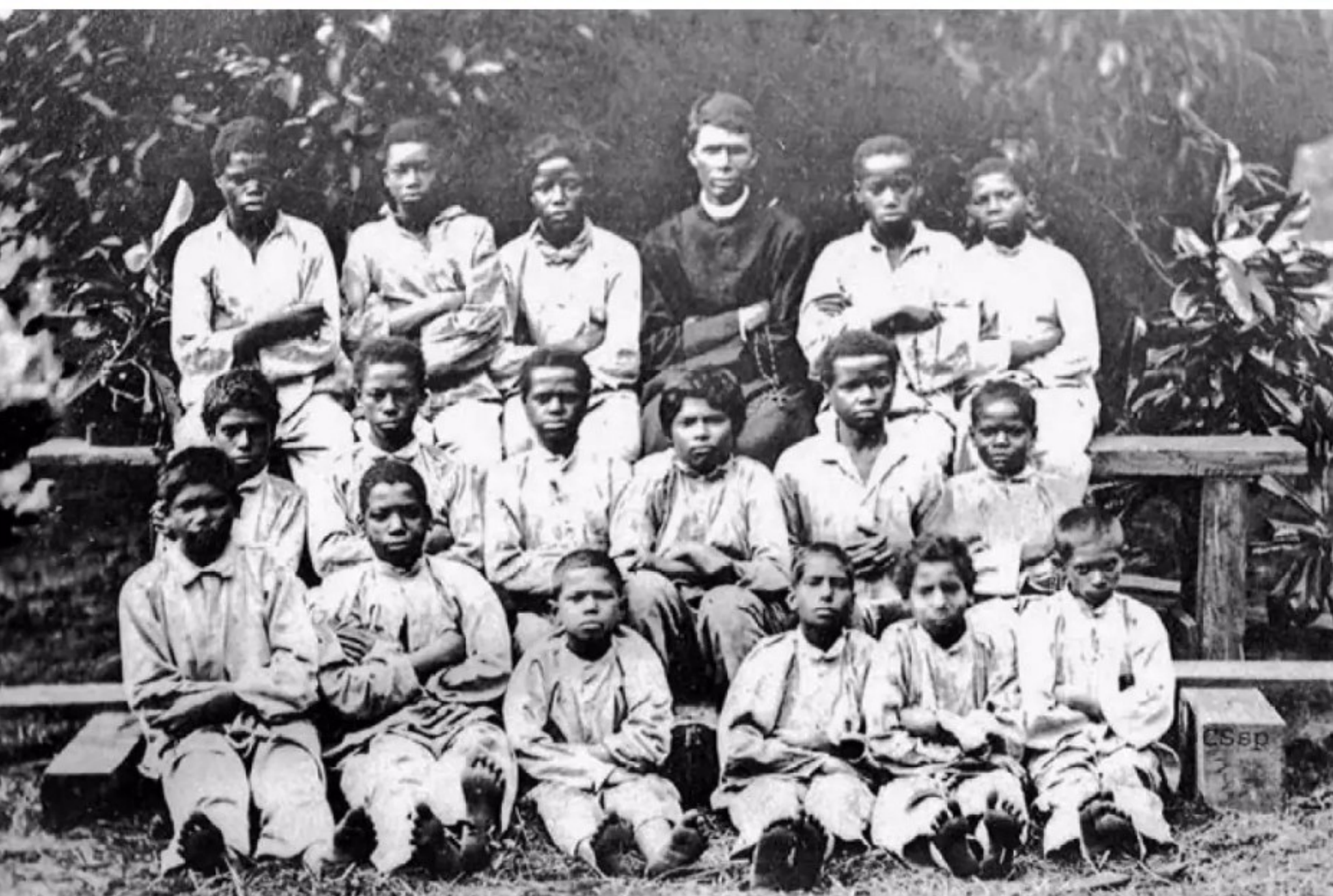
en lacets, à flanc de falaise.» Le matériel scientifique et les archéologues ont dû être héliportés au sommet du plateau. Dans l'ombre touffue des cryptomères et des bambous géants, il faut se frayer un chemin pour accéder aux rares vestiges de la colonie: un parapet de pierres sèches, la façade éboulée d'une chapelle, des tombes muettes.

Punitions corporelles, morts...

L'isolement du site avait permis aux esclaves en fuite de s'y réfugier avant l'abolition de l'esclavage (il paraît que l'un d'entre eux, appelé Guillaume, aurait donné son nom au refuge). Hélas, le lieu d'affranchissement a rapidement muté en lieu d'asservissement. Administré d'une main de fer par la congrégation du Saint-Esprit, installée à la Réunion depuis 1816, le bagne pour enfants de l'Îlet à Guillaume a accueilli



CC BY-SA 3.0 WIKIMEDIA COMMONS



ARCHIVES CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT

Comme un air d'esclavage Pendant une quinzaine d'années, plus d'un millier de mineurs, âgés de 7 à 21 ans, auront été employés, sous couvert de réhabilitation, dans des plantations de La Réunion. Une vie de jeunes bagnards privés d'instruction et soumis à la maltraitance d'adultes peu scrupuleux. L'Îlet à Guillaume, v. 1870.

plus d'un millier de détenus entre 1864 et 1879. Fugueurs, délinquants, vagabonds, ses «pensionnaires», âgés de 7 à 21 ans, sont encadrés en permanence par une dizaine de frères. Pour remettre cette «marmaille» dans le droit chemin, les missionnaires les emploient dans une politique de grands travaux. Tout reste à faire: c'est un espace de cinq hectares de forêt vierge. Il faut terrasser, bâtir, domestiquer ce paysage de friches. Très rapidement sont élevés, à la sueur des mineurs, des dortoirs modestes en bois de natte, puis des installations plus durables: une basse-cour avec un système d'irrigation, une porcherie, un pigeonnier, une forge...

«Nous avons été impressionnés par l'ampleur des travaux effectués par les enfants, admet Thierry Cornec, qui plus est en un temps record. Il s'agit d'un plateau de quatre à cinq hectares entièrement aménagé avec des maçonneries extraordinaires, des terrasses, des murs en pierres sèches sur des hauteurs de cinq mètres...»

En plus du travail de la pierre, la main-d'œuvre du pénitencier s'affaire dans des plantations de café, de quinquina, de tabac ou de vanille. Des cultures rentables qui visent à apporter un peu d'argent aux administrateurs... Hélas, l'impératif économique prend rapidement le dessus, poussant les

spiritains à accélérer la productivité au détriment du «salut» promis aux enfants: neuf heures de labeur quotidien dans un relief accidenté, aggravées par le maniement imprévisible de la poudre à dynamiter. On déplore quatorze décès sur le site entre 1866 et 1875. Mais le jeu en vaut la chandelle, estiment les administrateurs: le travail soulage la conscience! De passage dans la colonie en 1867, le comte de Villèle décrit un «lieu de retraite laborieuse, où les jeunes détenus, tout en subissant leur peine, peuvent rentrer en eux-mêmes, se repentir et se préparer par des habitudes de travail et d'honnêteté à un avenir meilleur». C'est surtout un environnement hostile où les punitions corporelles sont monnaie courante, ce qui motive plusieurs tentatives d'évasion – en moyenne une par mois entre 1871 et 1875.

Les cultures avant les brebis

Ces tentatives n'auraient pas dû être nécessaires: la fermeture du bagne est décrétée en 1871, sur fond de volonté républicaine de remplacer les institutions religieuses par des établissements laïcs. Mais elle ne prend effet qu'en 1879. Que deviennent alors les anciens pensionnaires? Difficile à dire. Ayant reçu peu d'instruction entre les murs du pénitencier, les ex-bagnards, analphabètes, laissent peu de témoignages de leur passage. «Les enfants n'ont pas la parole, regrette Thierry Cornec; tout ce qu'on a, c'est la vision – très indirecte – des spiritains ou des visiteurs.» En effet, un méticuleux travail d'archives a révélé, en marge du chantier archéologique, le mutisme coupable des administrateurs, plus focalisés sur le rendement des cultures que sur la survie des brebis dont ils avaient la charge. Néanmoins, les zones d'ombre n'empêchent pas la population locale de s'approprier ce passé difficile. «On a une histoire assez lourde ici, mais ce n'est plus mis sous le tapis, conclut Thierry Cornec. Au contraire, il y a beaucoup de curiosité de la part de la population réunionnaise.» En signe de respect, les randonneurs qui s'aventurent sur le plateau de l'Îlet à Guillaume rendent hommage aux enfants en abandonnant quelques offrandes sur leurs tombes. 



Anne d'Alègre, la vie à pleines dents

Le squelette de l'aristocrate a fait l'objet de nouvelles études. La dentition, particulièrement bien conservée, livre des informations précieuses sur les soins bucco-dentaires du XVII^e siècle... **PAR OLIVIER TOSSERI**

Le sourire d'Anne d'Alègre, comtesse de Laval, ne nous révèle pas de détails sur sa légendaire coquetterie mais en dit long sur son état de santé bucco-dentaire. La dépouille de cette aristocrate, morte en 1619 à l'âge de 54 ans, a été retrouvée en 1988 dans la chapelle du château de Laval et fait l'objet d'une étude détaillée publiée en 1992. Des analyses récentes réalisées par des médecins légistes des hôpitaux de Toulouse révèlent la mise en place d'une prothèse dentaire pour cacher la perte d'une incisive. Et détaillent de précieuses informations sur les techniques médicales de l'époque alors que les soins dentaires n'en étaient qu'à leurs balbutiements.

Cette fausse incisive était taillée « vraisemblablement dans de l'ivoire d'éléphant et maintenue de part et d'autre par un fil d'or aux dents voisines », explique Rozenn Colleter, archéologue à l'Inrap et principale autrice de l'étude publiée dans *Journal of Archaeological Science*. L'analyse de la dentition avec une technique de radiographie en 3D a permis d'établir le diagnostic : la comtesse de Laval souffrait de parodontite. Cette maladie, qui touche une personne sur cinq dans le monde, détruit le tissu qui soutient les dents. Mais le remède s'est avéré pire que le mal pour Anne d'Alègre. « Il n'y a pas de dentistes à l'époque mais des arracheurs de dents qui vont bricoler

dans la mâchoire cette prothèse trop collée à la gencive, ce qui ne va pas améliorer sa parodontite », constate Rozenn Colleter. À force de resserrer le fil d'or qui maintenait la prothèse, les dents voisines ont été fragilisées et certaines sont tombées. Le côté gauche de la mâchoire montre la perte d'une molaire conjuguée à une usure de la dentition, sûrement en raison de bruxisme (le fait de grincer des dents).

Un cas quasi unique à ce jour

« Cette étude complète l'histoire de la dentisterie », estime Rozenn Colleter. « Elle montre les traitements chirurgicaux qui émergent au XVII^e siècle alors que les premiers dentistes n'apparaîtront vraiment qu'un siècle plus tard. Cinquante ans avant la mort d'Anne d'Alègre, Ambroise Paré, également mayennais, a décrit le type de prothèse qu'on lui a appliquée. Ce qui

a enthousiasmé les chirurgiens-dentistes du CHU de Toulouse : peut-être qu'Ambroise Paré a formé des gens en Mayenne et que l'un de ses disciples a soigné Anne d'Alègre. »

La découverte d'un squelette de cette époque doté d'une prothèse dentaire demeure un cas quasi unique à ce jour. Cette fausse dent remplissait un triple objectif : thérapeutique, esthétique mais aussi social. « Il lui fallait montrer qu'elle avait une parole de valeur. Rappelons que, cinquante ans plus tôt, Ambroise Paré avait écrit qu'une personne au visage déformé pouvait avoir aussi une parole dépravée », précise Rozenn Colleter. Reste néanmoins un mystère : dans quelles circonstances la comtesse de Laval a-t-elle perdu son incisive ? Le constat d'une fracture de la cage thoracique pourrait laisser supposer une chute de cheval et ainsi fournir une piste... **E**



La comtesse couronnée Malgré des conséquences délétères sur sa mâchoire, Anne d'Alègre a fait poser cette prothèse en ivoire (ci-dessus) en remplacement d'une incisive perdue. Une contrainte sociale liée à son rang, qui lui imposait de conserver une apparence soignée.



A GALIBOURG / CAGT ET CHU RANGUEIL / INRAP

DR / LE CHRONOGRAPHE - MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE, RENÉ

Et si la meilleure façon d'entrer dans l'histoire, c'était de s'y abonner ?



54%
de réduction* !

BULLETIN D'ABONNEMENT

1

Je choisis ma formule d'abonnement
(Je coche la case correspondante)



OFFRE 1 AN
10 n° + 4 hors-séries
+ l'accès digital
pour 84 € au lieu de 181,40 €*

-54%



OFFRE 6 MOIS
5 n° + 2 hors-séries
+ l'accès digital
pour 45 € au lieu de 90,70 €*

-50%

2

J'indique mes coordonnées

☐ Mme... ☐ M... Nom ⁽¹⁾

Prénom ⁽¹⁾

Adresse ⁽¹⁾

CP ⁽¹⁾ Ville ⁽¹⁾

Tél.

Pour ne rien rater de l'actualité d'Historia, merci de renseigner l'email du bénéficiaire de l'abonnement :

Email

3

Je choisis mon mode de règlement

☐ Par chèque bancaire ou postal à l'ordre d'Historia à renvoyer avec ce bulletin dans une enveloppe non affranchie à l'adresse suivante :
Historia - Service abonnements - Libre Réponse 25694
60647 Chantilly Cedex

☐ Par carte bancaire, rendez-vous sur la boutique d'abonnement d'Historia **boutique.historia.fr** ou flashez le QR code ci-contre →

☐ Par téléphone en contactant directement le service clients au **01 55 56 70 56**
du lundi au vendredi de 9h à 18h.



Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros d'Historia au prix unitaire de 6€90, les numéros doubles au prix unitaire de 7€90 et les numéros d'Historia Hors-Série au prix unitaire de 9€90. Offre valable jusqu'au 31/12/2025 en France métropolitaine dans la limite des stocks disponibles. Service abonnements : 01 55 56 70 56. Email : serviceclients@historia.fr. *par rapport au prix de vente au numéro. En souscrivant à cette offre d'abonnement, vous acceptez nos conditions générales de vente disponibles sur le site <https://www.historia.fr/cgv>. Historia, géré par la SFPA et intégré au Groupe Les Echos, et en sa qualité de responsable de traitement, traite les données recueillies ci-dessus à des fins de gestion de votre commande et de votre abonnement via votre compte client. Les données indispensables pour remplir les finalités décrites sont signalées ci-dessus (1). Conformément à la réglementation en vigueur, vous bénéficiez d'un droit d'accès, de rectification, d'opposition, de limitation, de suppression et de portabilité de vos données. Pour exercer vos droits et/ou obtenir plus d'informations sur notre politique de confidentialité, vous pouvez vous adresser à : DPO Historia 10 boulevard de Grenelle - 75015 Paris ou à l'adresse électronique DPO dpo@lesechosleparisien.fr. Si vous ne souhaitez pas recevoir d'emails de notre part proposant des offres commerciales pour nos produits ou services analogues, merci de cocher cette case ☐. Si vous souhaitez recevoir les offres du groupe Les Echos - Le Parisien par email, merci de cocher cette case ☐. Si vous souhaitez recevoir les offres des partenaires du groupe Les Echos - Le Parisien par email, merci de cocher cette case ☐. Si vous ne souhaitez pas recevoir d'offres commerciales d'Historia par téléphone et/ou courrier postal, vous pouvez contacter le Service Clients par email à serviceclients@historia.fr ou par courrier à : Historia - Service Relations Abonnés - 45 Avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex

Bonaparte et Talleyrand, l'aigle et le sphinx

Les historiens ont surtout insisté sur leurs différences et leurs différends, nombreux sous l'Empire... Mais c'est oublier que les deux hommes partageaient la même soif de revanche sociale et ont, de 1794 à 1804, œuvré de concert pour la paix, dans une forme d'admiration réciproque. **PAR CHARLES-ÉLOI VIAL**

D

es relations entre Talleyrand et Napoléon, la postérité a surtout retenu les trahisons de la fin de l'Empire, la haine exprimée par le vaincu de Sainte-Hélène et les remarques sévères mais mesurées que le prince des diplomates exprima dans ses Mémoires. La réalité est plus complexe, car l'histoire des relations entre ces hommes politiques hors du commun, qui s'étend de 1797 à 1804, est d'abord une question d'admiration et de fascination, avant d'évoluer en une histoire de déception et de trahison.

Du Directoire au Consulat, Talleyrand et Bonaparte ont œuvré à la concrétisation d'une vision commune, tout en satisfaisant leur appétit de pouvoir. Plus que le deuxième consul Cambacérès, parfait suppléant mais d'un caractère effacé; davantage que le major-général Berthier, exécutant efficace mais sans imagination, Talleyrand a d'abord pu passer, durant quelques années, pour le véritable second de Bonaparte, sorte de «vice-Premier consul» ou de Premier ministre sans le titre.

Des ascensions parallèles

Sans doute que les historiens ont trop longtemps insisté sur leurs différences. Certes, leurs histoires n'ont pas grand-chose en commun, entre le rejeton de l'aristocratie devenu prélat et le nobliau corse cantonné dans une garnison de second rang; entre le grand «abbé de Périgord» et le petit officier; entre le boiteux flegmatique et le cavalier infati-

gable. Cependant, tous deux ont abordé la Révolution avec nombre de frustrations à exorciser, l'un ayant longtemps rongé son frein en voyant ses camarades mieux nés accéder à de plus hautes fonctions et l'autre ayant été privé de son droit d'ainesse pour finir évêque, malgré son manque absolu de conviction.

Ils pensaient que la Révolution leur ouvrirait la voie vers de plus hautes responsabilités, mais ils furent déçus: Bonaparte faillit passer sous la guillotine en 1794; Talleyrand dut, un temps, s'exiler en Angleterre puis aux États-Unis. Enfin, tous deux méprisaient le Directoire, tout en s'imposant comme des figures majeures de ce régime instable et contesté, Bonaparte dès 1796 en conquérant le nord de l'Italie à la pointe de l'épée, et Talleyrand, vite reconnu comme un connaisseur des affaires diplomatiques, en étant nommé ministre des Relations extérieures le 16 juillet 1797. ...



Sainte alliance Méprisant le Directoire, le boiteux flegmatique et le cavalier infatigable entendent imposer leur vision du monde.



CHÂTEAU DE VERSAILLES ET DE TRIANON/GRAND PALAIS-RMN

Hubris Le diplomate (à g., nous regardant) et le Premier consul ramènent la paix en Europe. Mais « Napoléon perce sous Bonaparte » et son ambition impériale l'éloigne de son acolyte. *Napoléon I^{er} reçoit le sénatus-consulte*, par Georges Rouget (1836-1837).

... Durant cet été, les deux grands esprits finirent par se rencontrer. D'abord à distance. Bonaparte négociait alors avec l'Autriche le traité de Campoformio, ce qui explique qu'il se mit en rapport avec le ministre. Le 21 septembre, le général osa pour la première fois lui dévoiler une partie de ses ambitions : « Malgré notre orgueil, nos mille et une brochures, nos harangues à perte de vue et très bavardes, nous sommes très ignorants dans la science politique morale. Nous n'avons pas encore défini ce que l'on entend par pouvoir exécutif, législatif et judiciaire. » En quelques lignes, il esquaissa un nouveau système, en suggérant de confier le pouvoir non plus à un collège de gouvernants, mais à un seul homme, garant d'un système politique fondé sur l'ordre.

Le 6 décembre 1797, le Diable boiteux fit enfin connaissance avec le successeur d'Alexandre, qu'il décrit dans ses *Mémoires* comme un jeune homme d'une « figure charmante ; vingt batailles gagnées vont si bien à la jeunesse, à un beau regard, à de la

pâleur et à une sorte d'épuisement ». Jeu de séduction mutuelle, où le grand seigneur céda à son admiration pour le chef charismatique, lui-même fasciné par les manières raffinées de l'aristocrate de vieille souche. Tous deux convinrent alors de la nécessité de renverser le Directoire, que Bonaparte considérait comme un « gouvernement d'avocats » incapable d'imposer l'ordre intérieur, et Talleyrand comme un groupe de diplomates amateurs, dont la vision d'une Europe soumise à la France dans le cadre du système des républiques-sœurs empêchait l'instauration d'une paix durable.

Paix et douceurs diplomatiques

Jugeant l'affaire prématurée, le ministre encouragea Bonaparte à se lancer dans une autre aventure, l'expédition d'Égypte, qui devait lui apporter un surcroît de gloire. En octobre 1799, dès son retour, le vainqueur des Pyramides retrouva le Diable boiteux, qui avait prudemment démissionné de son ministère. Le Directoire était à bout de

souffle, les caisses de l'État vides et la guerre avait repris. Il fallait un chef de guerre pour en imposer à l'Europe, et un homme de paix, capable d'orchestrer des négociations. Fin novembre 1799, quelques jours après le coup d'État du 18 Brumaire, Talleyrand redevint ministre. Le Premier consul mit vite la main sur les affaires, nomma des militaires ou des membres de sa famille à des ambassades, mais Talleyrand flanqua systématiquement ces débutants de ses propres collaborateurs.

L'œuvre diplomatique, fruit des efforts de ce tandem, est impressionnante : après le traité de Mortefontaine qui normalisa les relations avec les États-Unis, le 30 septembre 1800, et celui de Lunéville avec l'Autriche, le 9 février 1801, la France signa deux traités avec l'Espagne (1^{er} octobre 1800 et 21 mars 1801), Naples (28 mars 1801), le Portugal (29 septembre 1801), la Russie (8 octobre 1801), Alger (17 décembre 1801), la Turquie (25 janvier 1802), Tunis (23 février 1802), sans oublier, bien sûr, le Concordat signé le 15 juillet 1801.



BRANDSTÄTTER IMAGES/LA COLLECTION



GÉRARD BLOT/RMN-GRAND PALAIS

Vista Dans le *Sacre de David*, c'est un Talleyrand narquois qui observe le nouvel empereur. Présage-t-il déjà le début de la fin de l'épopée napoléonienne ?

Bons offices Le Concordat entre la République française et le Saint-Siège intervient dans une ambiance de pacification voulue par Talleyrand.

Enfin, le 27 mars 1802, la paix avec l'Angleterre fut signée à Amiens. Nul ne sait si Talleyrand prit ombrage de la prépondérance de Bonaparte, mais il y trouva son compte : le conquérant cherchait à consolider sa réputation de pacificateur, tandis que le ministre était ravi de toucher, à l'issue de chaque négociation, d'énormes pots-de-vin – les fameuses « douceurs diplomatiques ». Le vainqueur de Marengo reprocha plusieurs fois à son ministre son avidité, mais sans oser sévir, son savoir-faire lui étant indispensable.

On peut donc suivre Bourrienne, le secrétaire de Bonaparte, lorsqu'il affirme que « sous le Consulat, les deux autres consuls étaient tellement effacés que [...] M. de Talleyrand, selon la volonté du Premier consul, était de

fait le second personnage du gouvernement ». En effet, ils s'écrivaient et se voyaient presque quotidiennement, le chef de l'État expédiant des ordres brefs et secs, le ministre des rapports argumentés, nourris d'exemples puisés dans l'histoire diplomatique des siècles passés. « Je vous aime », osa-t-il même ajouter dans deux lettres, en juillet 1801 !

La fascination initiale laissa cependant peu à peu la place à une forme de routine teintée de lassitude. Le diplomate échoua à dompter le militaire en lui apprenant les qualités primordiales du diplomate : la patience, l'art de tempérer et d'accepter des concessions, autant de marques de souplesse qui heurtaient le caractère autoritaire du Premier consul, volontiers agressif lors des négociations où il semblait prendre plaisir à effrayer ses interlocuteurs. « Quel dommage qu'un si grand homme soit si mal élevé », dira-t-il plus tard...

Une rupture feutrée

Leurs méthodes divergeaient de plus en plus et, au moment où leur œuvre diplomatique semblait achevée, leur entente se fissura. Peu à peu, la conception des relations internationales du Premier consul évolua, prenant la forme de ce qu'il appelait son « système », notion floue dont il ne ressort qu'une idée-

force : la domination pleine et entière de la France sur l'Europe. Cette vision impérialiste heurtait les conceptions de Talleyrand, partisan d'une doctrine de l'équilibre où la France devait appartenir à un véritable concert des nations.

La paix avec l'Angleterre ne dura donc guère. Le 13 mars 1803, au cours d'une réception aux Tuileries, Bonaparte insulta l'ambassadeur Whitworth, montrant qu'il préférait exiger la soumission de ses interlocuteurs plutôt que de tenter de trouver un compromis. Sans entraîner de rupture, la déclaration de guerre le 20 mai suivant commença à refroidir l'enthousiasme de Talleyrand – le diplomate se libérant du pouvoir de fascination que « l'aigle » exerçait sur lui depuis 1797. Cependant, le Premier consul semblait encore le seul à même de terminer la Révolution, ce qui explique que le ministre soutint le passage à l'Empire en 1804, considérant que la stabilité d'une monarchie était le meilleur moyen de construire un ordre international solide, propice aux échanges économiques, où la France prendrait sa place au sein d'un concert des nations où petites, moyennes et grandes puissances s'équilibreraient. C'était sans compter la haine de Napoléon envers l'Angleterre, sa soif de conquête et sa volonté de rétablir l'Empire de Charlemagne.

Comme l'écrit André Suarès, « derrière Talleyrand il y a des siècles de politique. Il n'y a que les saisons de la victoire derrière le plus fameux des aventuriers. La raison de Talleyrand est nourrie d'un instinct séculaire, qui lui commande la mesure et le possible. La raison de Napoléon ne tend qu'à lui fournir des armes pour justifier ses coups de force ». Le sourire du diplomate sur le tableau de David dissimule donc peut-être plus que de l'ironie : il est le signe d'une rupture, d'une prise de conscience ou d'un réveil tardif. C'est peut-être bien au moment du sacre du 2 décembre 1804 que Talleyrand comprit qu'il lui faudrait un jour trahir le conquérant couronné qui voyait trop grand, trop loin, et qui risquait, tôt ou tard, d'entraîner la France dans sa chute. ■

Charles-Éloi Vial vient de publier *Talleyrand : La puissance de l'équilibre* (Perrin, éd. illustrée, 256 p., 25 €).

De la mauvaise réputation des chauves

Malheur au *calvus* ! Dans la Rome antique, un crâne pelé – ou en voie de l'être – vous expose aux pires commentaires. En effet, les Anciens voient dans la calvitie précoce l'expression de penchants fourbes et débauchés et même, sous l'Empire, un symbole de tyrannie. **PAR ROBINSON BAUDRY ET CAROLINE HUSQUIN**

D

ébauche, ivrognerie, stupidité, couardise... C'est à ces traits de caractère et de conduite que la calvitie était associée dans la Rome antique, que ce soit sous la République ou à l'époque impériale, sauf lorsqu'elle frappait des personnes assez âgées et honorables pour que leur défaut de cheveux passe pour un signe d'expérience et de sagesse. Source de vulnérabilité et objet de moquerie, elle n'empêchait pas de faire carrière, mais elle pesait sur les conduites et les représentations, surtout lorsqu'elle concer-

nait des personnages aussi célèbres que César et Caligula. Évoquée par Suétone et Dion Cassius, figurée dans la statuaire, la calvitie de César est bien connue. Un événement est, à cet égard, particulièrement révélateur de sa dimension politique. La scène se passe à Rome, à l'été 46 av. J.-C., mais, dans l'esprit de son acteur principal, elle aurait dû avoir lieu beaucoup plus tôt...

Un César dégarni fête son triomphe sur la Gaule chevelue

Alors que la plèbe a pris place sur les gradins du Grand Cirque et des nombreux temples qui jalonnent le parcours triomphal, César patiente. Juché sur un quadriges, le visage enduit de minium, la tête coiffée d'une couronne de laurier, il attend cette cérémonie de victoire qui lui avait été refusée quatorze ans plus tôt, en raison de l'opposition de Caton. À présent, Caton est mort, César peut triompher non pas une, mais quatre

fois. Le premier de ces triomphes, il le célèbre sur la Gaule chevelue, conquise au terme de huit années de guerre. Clou du spectacle, le chef arverne Vercingétorix – ou ce qu'il en reste –, maintenu en vie pendant six ans, doit défiler devant le char de son vainqueur.

Les premiers éléments du cortège ont déjà franchi la Porte triomphale : des dizaines de bœufs voués à Jupiter Très bon, Très Grand pour le remercier de ces victoires, du butin et des prisonniers de guerre. César attend son tour et jette un œil à ses soldats, qui doivent défiler derrière lui. « Ses soldats », il ne saurait mieux dire : ceux qui ont combattu sous ses ordres pendant la conquête des Gaules, ceux qui, recrutés plus tard, n'en ont pas moins décidé de le suivre lorsqu'il prit la décision de franchir le Rubicon. Ils furent à ses côtés en Macédoine, en Égypte, en Syrie puis en Afrique, acceptant d'affronter leurs concitoyens lors...



AURIMAGES

Au poil L'alopecie liée à l'âge est acceptée ; en revanche, la chute de cheveux chez les jeunes adultes passe pour problématique.

Récit

... de guerres fratricides. Peut-être se demande-t-il quels chants railleurs ils s'apprêtent à entonner. Il n'y coupera pas, car c'est un passage obligé de ce rituel de victoire.

Le moment est venu. Le quadriga s'ébranle, la foule acclame le vainqueur. Il est temps de panser les plaies des guerres civiles et d'offrir à tous le spectacle d'une cité destinée à dominer le monde. Pour un jour, César est l'image vivante de Jupiter, mais un esclave est chargé de lui rappeler qu'il reste un mortel. Pour l'instant, du moins. Ses soldats ne sont pas en reste. Ils ont choisi de s'en prendre à un détail de son apparence, mais un détail particulièrement significatif, qui ne surprendra ni ses anciens adversaires ni ses proches : sa calvitie. Ils scandent ces deux vers, passés à la postérité : « Citoyens, surveillez vos femmes, nous amenons un adultère (*mœchus*) chauve / Tu as forniqué en Gaule avec l'or emprunté à Rome. »

Dans l'assistance, le bon mot amuse mais donne lieu à des interprétations différentes. D'aucuns y voient une allusion à l'association stéréotypée de la calvitie avec la dépravation : César est un débauché, comme le prouve son crâne dégarni. Même en Gaule, il aurait fait montre d'intempérance. D'autres croient y déceler une allusion à l'intrigue de la farce qui met aux prises un mari chauve et stupide, sa femme et l'amant de cette dernière (*mœchus*). César réussirait ce tour de force d'incarner ces deux figures opposées, d'être un séducteur redoutable, malgré sa chevelure de plus en plus clairsemée.

On s'interroge surtout sur le sens de son sourire légèrement ironique, que la statuaire a immortalisé. César se remémore-t-il ses adversaires politiques qui, naguère, au Sénat et sur le Forum, raillaient cet état de son crâne et les défauts moraux qu'il connotait ? D'adversaires déclarés, il est vrai qu'il n'en compte plus, sauf en Hispanie où combattent encore les fils de Pompée : tous les autres ont fait les frais des guerres civiles ou de sa politique de clémence. Peut-être pense-t-il déjà que cette couronne de laurier, s'il pouvait la porter en toutes occasions dans l'espace public, constituerait la meilleure manière de dissimuler ce large front



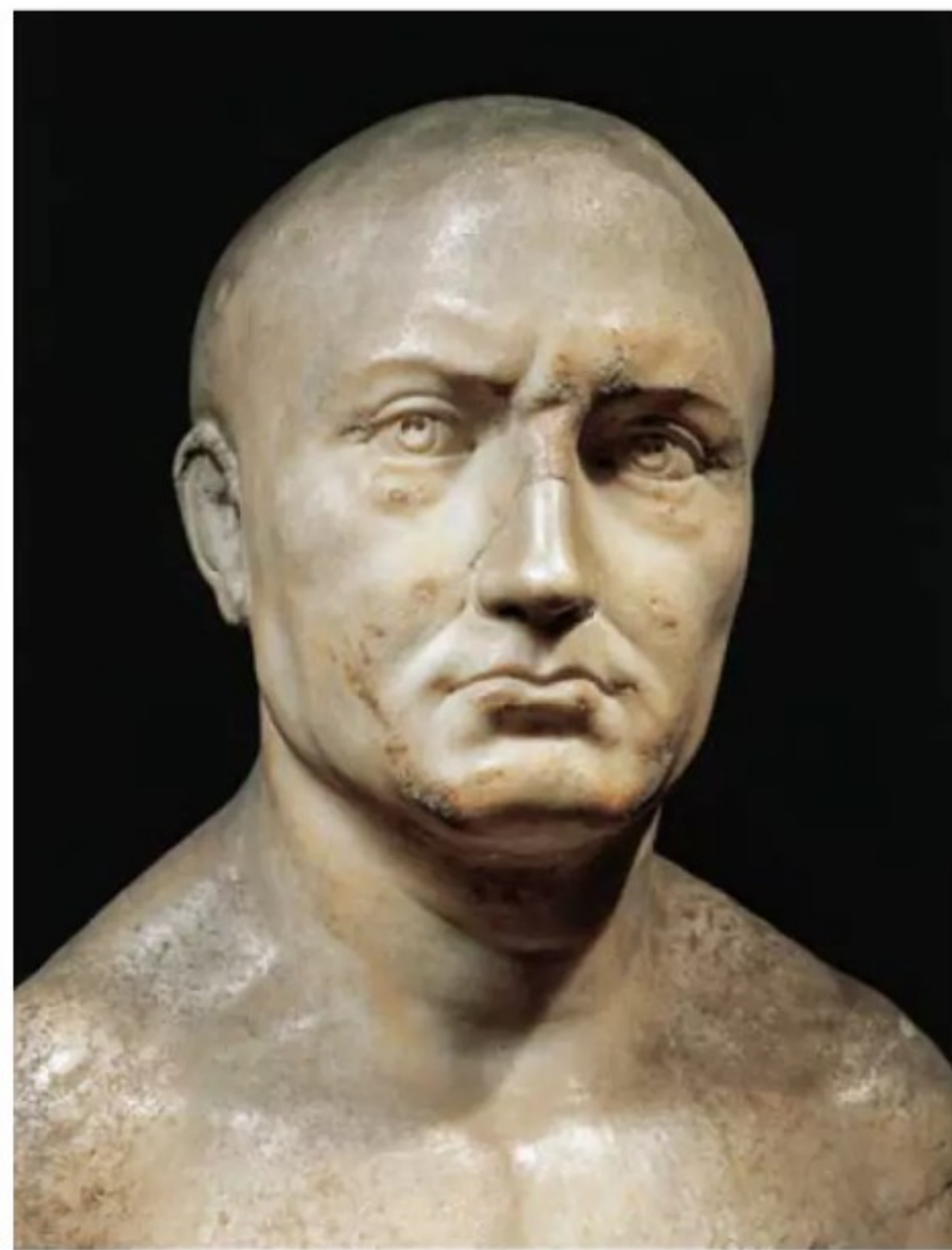
Défrisé Lors de son triomphe, César endure les sarcasmes de ses soldats, qui le qualifient de *mœchus*, mot renvoyant au stupre et à la calvitie. César, par Clara Grosch (1892).

dégarni. Suprême ironie, sa calvitie, parfois associée à ses penchants tyranniques, serait masquée par un symbole du pouvoir personnel.

Déplumé et des lauriers

À l'époque impériale, l'utilisation politique du motif de la calvitie se poursuit. Elle est intégrée aux stratégies narratives de caractérisation du « mauvais Prince ». Caligula (37-41) en est le modèle par excellence. Passé à la postérité comme fou, impie, sanguinaire et... chauve, au moins en partie, son portrait

ne semble plus être à faire. Et pourtant. Longtemps pris au pied de la lettre, on sait désormais que les descriptions littéraires faites du corps des empereurs, par des auteurs comme Suétone (69-126), ne sont pas tout à fait fidèles à la réalité. Ces textes émanent de membres de l'élite qui recourent à des codes, bien connus de leurs contemporains, pour qualifier le regard qu'ils portent sur les pratiques de gouvernement de leurs dirigeants. Cette tradition, héritée de la construction grecque de la figure du tyran, ensuite passée à Rome, se



DAGLI ORTIN/PL-DEA PICTURE LIBRARY/BRIDGEMAN IMAGES

Capillotracté Scipion l'Africain (à dr.) incarnait la rude sagesse républicaine. Mais, sous l'Empire, la statuaire officielle recoiffe le jeune Caligula (à g.), dégarni par dame Nature.

WWW.BRIDGEMANART.COM

nourrit de la croyance selon laquelle corps et âme seraient liés – un physique agréable révélant l'individu vertueux, voire compétent, et inversement.

Dans ce cadre, la calvitie n'est qu'un élément qui, parmi d'autres, permet de désigner le mauvais gouvernant. Une caractéristique néanmoins tout à fait signifiante dans le cas de Caligula car son rôle n'y est pas mince pour débusquer le tyran. Quand elle touchait les individus à un âge précoce, elle était considérée comme un révélateur de vices. Ainsi Caligula, qui meurt

à 29 ans, est-il décrit par l'un de ses contemporains, Sénèque (v. 4 av. J.-C.-65 apr. J.-C.), sous un jour peu flatteur : «Gaius César, entre autres vices dont il était pétri, avait le goût de l'outrage. Il prenait une joie extraordinaire à stigmatiser les gens, quoiqu'il offrit lui-même la plus riche matière aux sarcasmes : un teint blême et hideux, qui décelait la folie, des yeux torves embusqués sous un front de vieille femme, un crâne pelé, semé de quelques pauvres cheveux mal plantés. Ajoutez-y sa nuque embroussaillée, la maigreur de

ses jambes et l'énormité de ses pieds» (*De la constance du sage*, 18, 1). Ces éléments sont repris ensuite par Suétone qui le peint comme ayant «le front large et mal conformé, les cheveux rares, le sommet de la tête chauve, le reste du corps velu ; aussi, lorsqu'il passait, était-ce un crime capital de regarder au loin et de haut ou simplement de prononcer le mot "chèvre" pour quelque raison que ce fût» (*Vie de Caligula*, 50).

Symbole du mauvais Prince

Ces descriptions, bien loin des statues officielles montrant un beau jeune homme chevelu, visent à mettre en conformité le physique de l'empereur avec les traits moraux qui lui sont prêtés. Il colle alors en plusieurs points avec les stéréotypes assignés aux chauves depuis l'époque républicaine. Il est dépravé, dissimulateur et envieux. Ces travers étant des défauts caractéristiques du tyran. Il est l'incarnation du chauve libidineux, adepte de tous les excès, courant même, d'après Suétone, de taverne en taverne caché sous de faux cheveux (*Vie de Caligula*, 11).

Le corps velu, typique du chauve avide de sexe, et l'allusion à la chèvre, femelle du bouc, animal lubrique par excellence à Rome, appuyant l'idée d'effémination du prince, viennent achever le tableau. C'est même toute une ambiance capillaire qui est tissée dans sa biographie, puisqu'il est réputé avoir fait raser la tête de tous les hommes à la belle chevelure qu'il rencontrait afin de les enlaidir (*Vie de Caligula*, 35). On subsume ici le pouvoir corrupteur qui, de façon intentionnelle, «contamine» d'autres de sa propre laideur. S'il est difficile de savoir à quoi ressemblait exactement Caligula, sans doute pas aussi beau que ses statues mais pas aussi laid que les textes veulent bien le suggérer, une chose semble assurée : Suétone a mis le cheveu – ou son absence – au service de sa dépréciation du prince, lui forgeant, pour la postérité, une réputation terrible. ☒

Robinson Baudry et Caroline Husquin

viennent de publier *Les Chauves. Histoire d'un préjugé dans la Rome antique* (Armand Colin, 208 p., 23 €).

Lutter contre la calvitie... Un véritable casse-tête !

Graisse d'ours ou de porc, fiel de taureau, excréments de chat, de mouton ou de souris, moutarde, hellébore, sang de tortue, peau de vipère sont autant d'ingrédients mobilisés pour endiguer ou remédier à l'alopecie. Le nombre, la place et la diversité des composants des remèdes à la calvitie dans les traités médicaux et les écrits naturalistes permettent de mesurer la gravité de la question, ce qui n'étonne guère quand on sait les traits négatifs qui lui sont associés. Ces occurrences disent aussi l'impuissance des professionnels comme la détresse des patients. Certains n'hésitent d'ailleurs pas à recourir à des produits parfois dangereux. La rareté et la cherté semblent également un (vain) gage de qualité. Enfin, il s'agit de se conformer aux croyances du temps en termes de médecine sympathique qui veut que l'on soigne le même par le même. Ainsi n'est-il pas surprenant de trouver une plante ramifiée comme le *capillaire* dans des médicaments se proposant de soigner les problèmes du même nom. R. B. & C. H.

Reportage

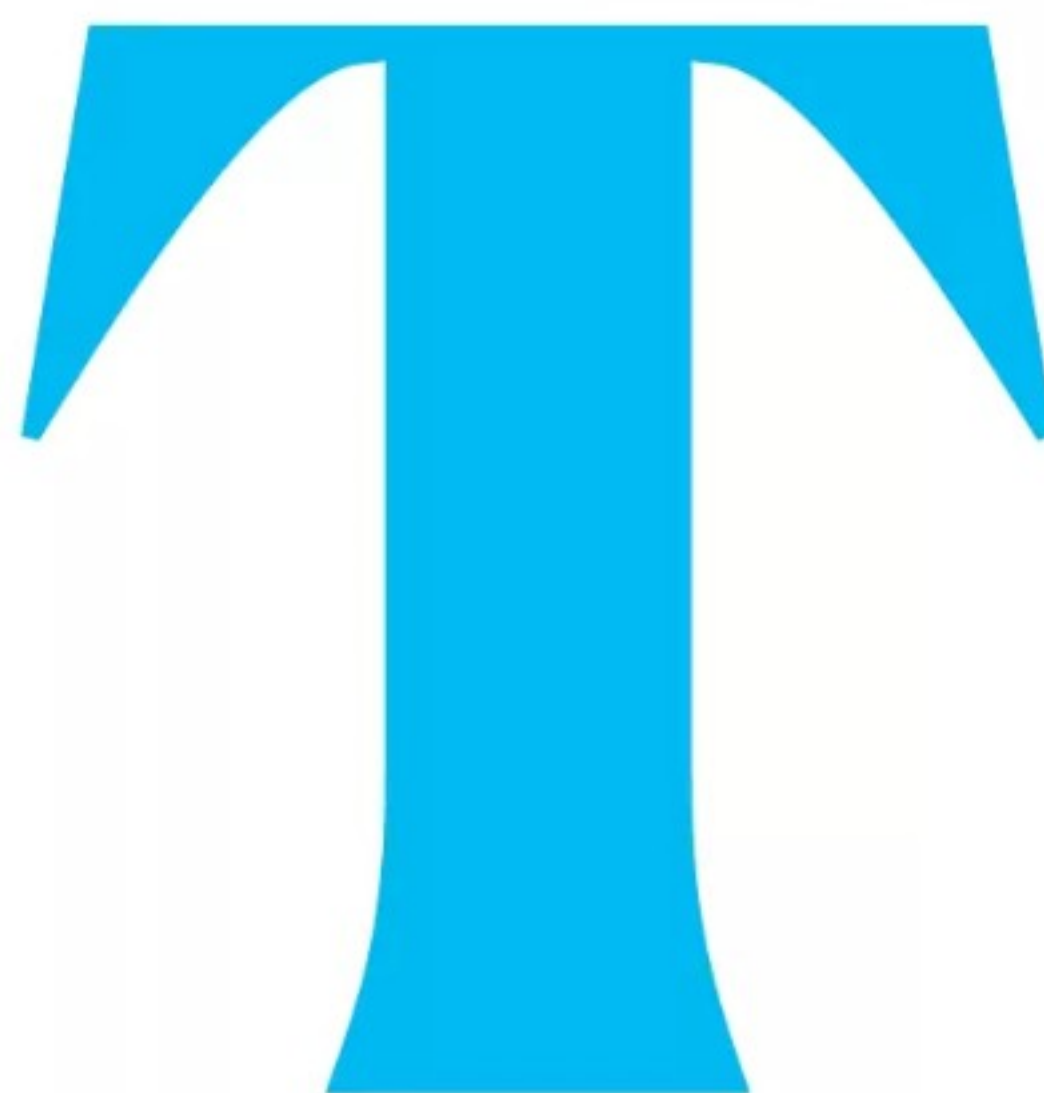
Le manoir d'Ango, le château du corsaire



Près de Dieppe, d'où ses bateaux partaient pour le Brésil ou Sumatra, l'armateur Jean Ango s'est fait bâtir, au début du XVI^e siècle, une singulière demeure, à la fois normande, italienne et orientale. Bien à l'image de ce personnage insaisissable, mi-humaniste, mi-brigand ! **PAR CHARLES GIOL**

Façon « Médicis »

À deux pas de l'océan, l'élégant manoir affichait, entre Moyen Âge et Renaissance, les succès du maître des lieux.



Tout près du village de Varengeville-sur-Mer, à quelques encablures des falaises et de la Manche, on voit surgir de loin, sur le verdoyant plateau cauchois, la silhouette d'un élégant manoir Renaissance. Renforcés de deux tours et striés d'une alternance de couches de grès et de galets, un revêtement typique des vieilles bâtisses de la région dieppoise, ses murs disent la puissance et la prospérité passées. Ils abritent surtout d'inattendus trésors. Une fois franchies les portes de ce quadrilatère aux toits de tuiles, le regard est happé par le colombier qui se dresse au fond de la cour. Puis on détaille le riche décor de ce bâtiment, qui abritait jadis 3200 pigeons, constitué par la succession d'une dizaine de motifs géométriques réalisés au moyen d'une délicate mosaïque de pierres et de briques. On s'étonne enfin de son toit en bulbe, une forme inédite en terre normande, dans laquelle certains veulent voir un clin d'œil à l'alliance que François I^{er} noua avec le sultan ottoman Soliman le Magnifique. Mais lorsqu'on se retourne vers le logis principal, on est soudain transporté en Toscane ! Une loggia – galerie couverte chère à la Renaissance italienne –, en perce la façade. Sur ses arcades, dont la pierre de taille tranche avec les murs en grès ou en pan de bois des autres bâtiments, une série de médaillons représentant des figures mythologiques complète ce décor à l'italienne.

Le reflet d'une première mondialisation

Comment Jean Ango (v. 1480-1551), le riche armateur normand qui fit construire cette demeure d'agrément dans les années 1530, a-t-il eu l'idée de cet audacieux mélange de styles ? S'était-il rendu en Italie ? à Istanbul ? On l'ignore. Une chose reste certaine : sur les quais de Dieppe, à une quinzaine de kilomètres de là, le port d'attache des ...



RIEGER BERTRAND/HEMIS.FR



MATTES RENÉ/HEMIS.FR

1
2



JEAN MICHEL VOGUE/FIGAROPHOTOS

... nombreux navires que possédait Ango, on entendait alors parler l'italien, mais aussi le portugais, l'espagnol, le flamand ou l'anglais. Des marchands venus de l'Europe entière faisaient escale dans la cité normande, tandis que des bateaux dieppois s'élançaient à la conquête des océans, vers Terre-Neuve, le Brésil, les côtes africaines, jusqu'aux Indes, même. Le « métissage » architectural du manoir bâti par Jean Ango témoigne ainsi du rôle joué par Dieppe dans la première mondialisation qui se produit à la fin du Moyen Âge.

Enrichi par le poivre et le « bois brésil »

À peine achevée la guerre de Cent Ans, qui l'a ruiné et dépeuplé, le port normand connaît un renouveau fulgurant. Son premier atout réside dans les abondants bancs de harengs qui fraient au large. Le poisson pêché par les marins dieppois s'écoule dans toute la Normandie, à Paris, et jusqu'en Provence car, séché à la fumée ou bien conditionné entre des couches de sel dans des barriques en bois, le hareng présente l'avantage de pouvoir se conserver longtemps. Très vite, les armateurs dieppois se mettent aussi à commercer, en important du fer d'Espagne, du vin de Bordeaux, en exportant des céréales vers l'Angleterre ou la Flandre. Au tournant du XVI^e siècle, dans le sillage des explorations des marins portugais et espagnols, leurs horizons s'élargissent. De même que Honfleur, et bientôt Le Havre, fondé en 1517 par François I^{er}, Dieppe devient

L'art d'ici et d'ailleurs Achetée par Ango, la bâtisse médiévale est remise au goût du jour, tout en conservant son aspect fortifié (1). Cependant, une fois le châtelet franchi, une superbe loggia révèle une incontestable influence toscane (2) tandis que les communs jouent avec l'architecture traditionnelle, comme ce colombier richement décoré (3).

l'une des premières fenêtres maritimes par lesquelles le royaume de France s'ouvre au Nouveau Monde. Et Jean Ango se taille la part du lion dans les lointaines expéditions des navires normands.

Né à Dieppe, ce fils d'un riche commerçant originaire de Rouen devient, dès son entrée dans l'âge adulte, un personnage majeur de la cité, cumulant de lucratifs offices municipaux avec ses activités d'armateur. Dans les années 1520, il est le premier marchand dieppois à se lancer dans le grand commerce océanique. Certains de ses bateaux rallient les côtes brésiliennes pour s'y procurer du bois couleur de braise, ou « bois brésil », alors très prisé en Europe pour teindre les étoffes. En 1529, deux bateaux armés par Ango sont même les premiers navires français à passer le cap de Bonne-Espérance. Commandés par les frères Jean et Raoul Parmentier, ils poussent jusqu'à Sumatra pour y acquérir du poivre, que les élites européennes s'arrachent.

Coulé par Le Havre, sauvé par le récit national

Dès le milieu du XVI^e siècle, Dieppe, concurrencé par Le Havre, puis par les ports atlantiques, voit son étoile pâlir. Et la figure d'Ango tombe vite dans l'oubli après sa mort, en 1551. Mais, au XIX^e siècle, lorsque se forge le narratif des « grandes découvertes » exaltant l'exploration du monde par les Européens de la Renaissance, son nom est exhumé par de nombreux auteurs français pour affirmer la part prise par notre pays dans cette aventure. Des études historiques, mais aussi des romans et des pièces de théâtre érigent l'armateur dieppois en un précurseur visionnaire, en un humaniste distingué que sa soif de connaissances aurait conduit à envoyer ses navires à la découverte du vaste monde, pour la plus grande gloire de la France et de François I^{er}, dont, assure-t-on, il était proche. Peignant Ango en « Médicis dieppois », ces textes le mettent en scène dans son manoir, lisant les auteurs antiques et guettant du sommet d'une tour, en scrutant la mer toute proche, le retour de ses navires.

Pour le moins romancée par le nationalisme du XIX^e siècle finissant, la légende dorée de l'armateur s'est depuis dégonflée, et sa notoriété ne dépasse plus guère, depuis des décennies, les environs de Dieppe, où un lycée porte son nom. L'année dernière, pourtant, Ango a été remis en lumière par la publication d'un livre, *Les Grandes Déconvenues*, dans lequel l'historien Romain Bertrand ramène à sa juste mesure la fameuse expédition des frères Parmentier à Sumatra : ce fut en réalité un fiasco commercial, car la vente de la demi-tonne de poivre rassemblée à grand-peine en Insulinde fut loin de couvrir les frais engagés pour financer le voyage. Au passage, l'armateur est dépeint de manière peu flatteuse. Certes, faute ...



MATTES RENÉ/HEMIS.FR

... de sources historiques – les archives municipales de Dieppe ont brûlé en 1694, lors d'un incendie provoqué par un bombardement de la flotte anglo-hollandaise, qui détruisit toute la ville, y compris le luxueux hôtel qu'Ango s'était fait bâtir sur les quais –, presque tout ce que l'on répète depuis des siècles sur le personnage est issu d'une chronique locale, à la véracité historique discutable, rédigée sous le règne de Louis XIV.

Romain Bertrand souligne que la plus grande partie de la fortune d'Ango venait de sa pratique assidue de la course – cette piraterie officialisée par lettre de marque –, l'autre face de l'aventure maritime dieppoise, notamment exercée à l'encontre des navires portugais et espagnols. En affichant sa culture humaniste dans le décor du manoir qu'il fit bâtir sur des terres rachetées à des nobles désargentés, l'armateur aurait surtout recherché une forme de respectabilité. Il est vrai que sa dureté en affaires lui valait une réputation peu flatteuse : marquée par un sérieux revers de fortune, la fin de sa vie fut aussi assombrie par un interminable procès intenté par d'anciens associés.

Un chef-d'œuvre longtemps en péril

Le manoir de Varengueville a connu un destin aussi mouvementé que le souvenir de son bâtisseur. Au XIX^e siècle, la gloire d'Ango conduisit toutes les personnalités de passage dans la région à le visiter, comme la duchesse de Berry, grande amatrice des bains de mer dieppois, ou Balzac, qui qualifie la demeure de « splendide » dans un roman oublié. Or, l'état du bâtiment, classé monument historique

Enfin à flots Le manoir, depuis quelques années, fait peau neuve et offre l'exemple exotique d'une architecture Renaissance mâtinée de style normand, mêlant la brique et le silex aménagés en élégants décors géométriques.

dès 1862, se dégrade rapidement. Transformé en ferme, il voit sa cour colonisée par des charrues et une mare aux canards. Au début du XX^e siècle, le logis principal accueille un restaurant, et quelques chambres sont ouvertes aux visiteurs, comme André Breton qui, à l'été 1927, y écrit une partie de son roman *Nadja*. Un an plus tard, le manoir est acquis par un couple d'industriels du Nord, qui en fait sa résidence secondaire. Leurs nombreux petits-enfants y passeront des étés inoubliables. Parmi eux, Jean-Baptiste Hugot et ses deux sœurs ont racheté en 2008 toutes les parts détenues par leurs cousins et cousines, bien décidés à sauver le monument, dont les toits menaçaient de s'effondrer, pour l'ouvrir au public. Grâce à leur engagement sans faille, et à de nombreuses campagnes de restauration, le manoir de Jean Ango est redevenu l'exotique ornement de la campagne dieppoise. 

Manoir d'Ango, route de la Cayenne, Varengueville-sur-Mer (76).

Visiter le manoir d'Ango : durant l'été, le monument est ouvert au public tous les jours, de 10 heures à 12 h 30 et de 14 heures à 18 heures (des visites guidées ont lieu les jeudi, vendredi et samedi, à 14 h 30 et 16 heures). Au mois d'octobre, il sera ouvert uniquement le samedi et le dimanche, aux mêmes horaires (visite guidée le samedi à 14 h 30), avant de fermer ses portes jusqu'à début avril.



7H/9H **LA MATINALE** **AVEC** **DAVID ABIKER**

INFO . ÉCO . CULTURE . MUSIQUE

**L'ART DE BIEN
COMMENCER LA JOURNÉE.**



Une œuvre, un artiste



Luxe, violence et volupté ! Avec cet impressionnant tableau de cinq mètres de large, virevoltant de fureur et de détails, Eugène Delacroix fait sensation au Salon de 1828 et devient l'incontestable chef de file des romantiques. Quant à Sardanapale, mythique roi d'Assyrie, sur le point de mourir, il entre définitivement dans l'histoire de l'art. Musée du Louvre, Paris.

MUSÉE DU LOUVRE/MICHEL URTADO/RMN-GRAND PALAIS

La Mort de Sardanapale d'Eugène Delacroix

Ce chef-d'œuvre du peintre romantique déclencha un scandale qui fut à la peinture ce que la bataille d'Hernani fut au théâtre. Retour sur un moment clé de l'histoire de l'art du XIX^e siècle, qui divisa les Anciens et les Modernes.

PAR CLÉMENT DIRIÉ

D

onnons d'abord la parole au maître, ce jeune peintre d'à peine 30 ans, «volcan en ébullition sous un manteau de glace», déjà reconnu pour sa *Barque de Dante* (1822) et ses *Scènes des massacres de Scio* (1824). Auteur d'un abondant journal, Eugène Delacroix aimait écrire. Dans le livret du Salon de 1827-1828, où il présente *La Mort de Sardanapale*, il indique: «Les révoltés l'assiégèrent dans son palais... Couché sur un lit superbe, au sommet d'un immense bûcher, Sardanapale donne l'ordre à ses eunuques et aux officiers du palais d'égorger ses femmes, ses pages, jusqu'à ses chevaux et ses chiens favoris; aucun des objets qui avaient servi ses plaisirs ne devait lui survivre... Aïsheh, femme bactrienne, ne voulut pas souffrir qu'un esclave lui donnât la mort, et se pendit elle-même aux colonnes qui supportaient la voûte... Baleah, échanton de Sardanapale, mit enfin le feu au bûcher et

s'y précipita lui-même.» Le ton est donné: les plaisirs, la violence, le faste, l'orgueil, le destin et un Orient de fantasmes – le grand voyage de l'artiste au Maghreb ne sera que pour 1832.

Puisant son inspiration dans un drame de Lord Byron, héros de la génération romantique, et dans les écrits de l'historien antique Diodore de Sicile, Eugène Delacroix laisse libre cours à son imagination pour représenter, dans un format majestueux, la mort que Sardanapale se donne à lui-même afin de ne pas périr des mains de ses ennemis en train d'envahir son palais de Ninive. Dans un geste d'absolu détachement, il se suicide en emportant avec lui femmes, esclaves, chevaux et richesses. Son regard impassible et son air indifférent au bûcher en cours furent l'une des raisons du scandale: le despote, débauché et raffiné, semble régner dans un lieu inaccessible ...

En quatre dates

26 avril 1798

Naissance à Charenton-Saint-Maurice (Val-de-Marne) dans une famille bourgeoise.

1830

La Liberté guidant le peuple consacre Delacroix comme l'un des artistes majeurs du XIX^e siècle.

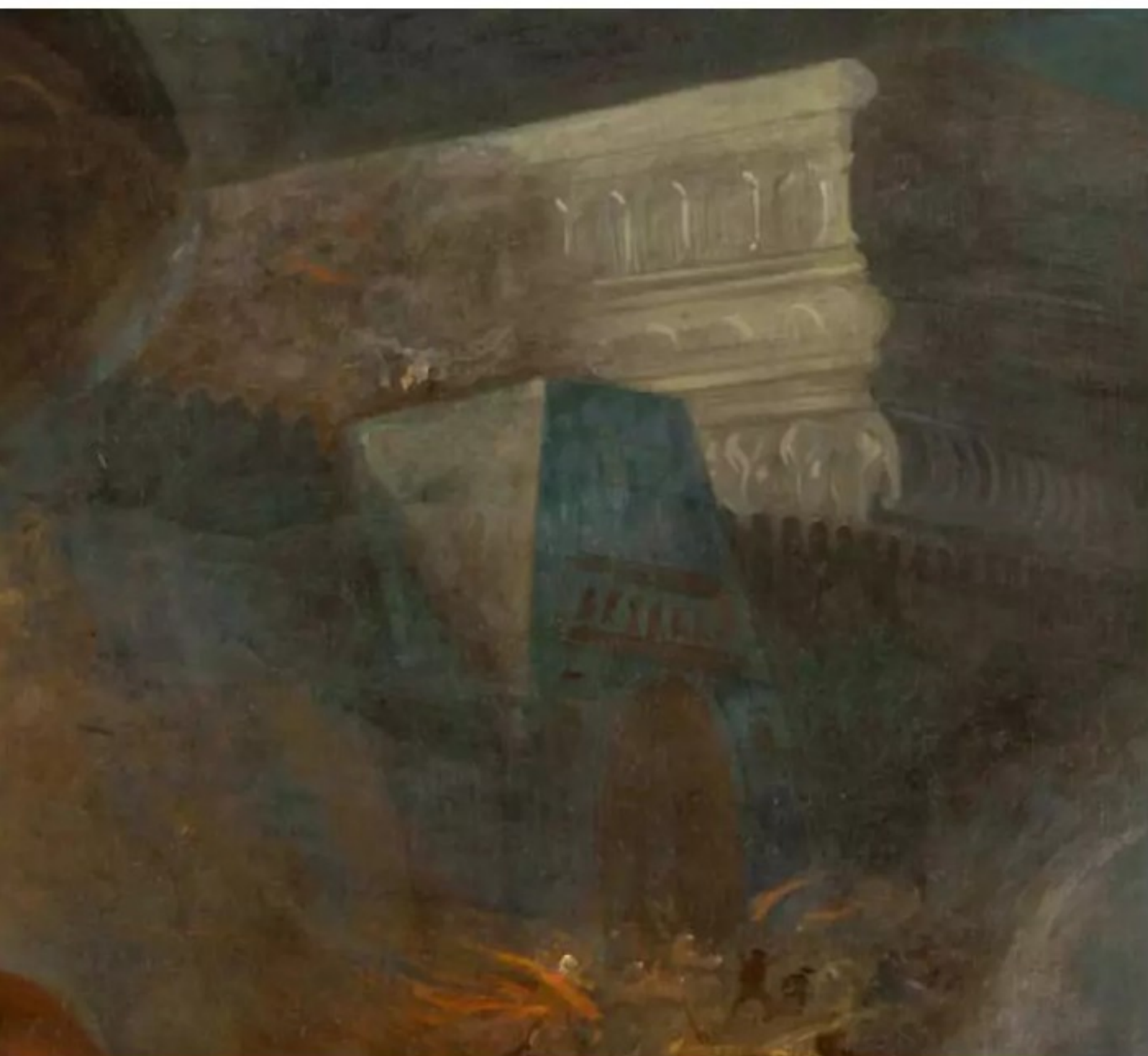
Janvier 1857

Élection à l'Académie des beaux-arts après sept tentatives infructueuses.

13 août 1863

Décès à Paris à l'âge de 64 ans.

Une œuvre, un artiste



Une architecture mythique

Par un subterfuge de la composition, il semble que nous soyons à la fois à l'intérieur de la salle où Sardanapale s'est retranché pour s'immoler par le feu avec toutes ses possessions, et à l'extérieur de son palais, en proie à ses ennemis et à l'incendie qui commence. Eugène Delacroix invente ici une pseudo-architecture assyrienne, comme sortie des nuées, image onirique de Ninive, cité du nord de la Mésopotamie. Ses hautes murailles empruntent autant au mausolée d'Halicarnasse qu'aux représentations légendaires de Troie.

... au commun des mortels. Nulle place pour la bienséance, la morale ou la religion et nulle place, bien sûr, pour la perspective néoclassique qui marqua les premières décennies du XIX^e siècle.

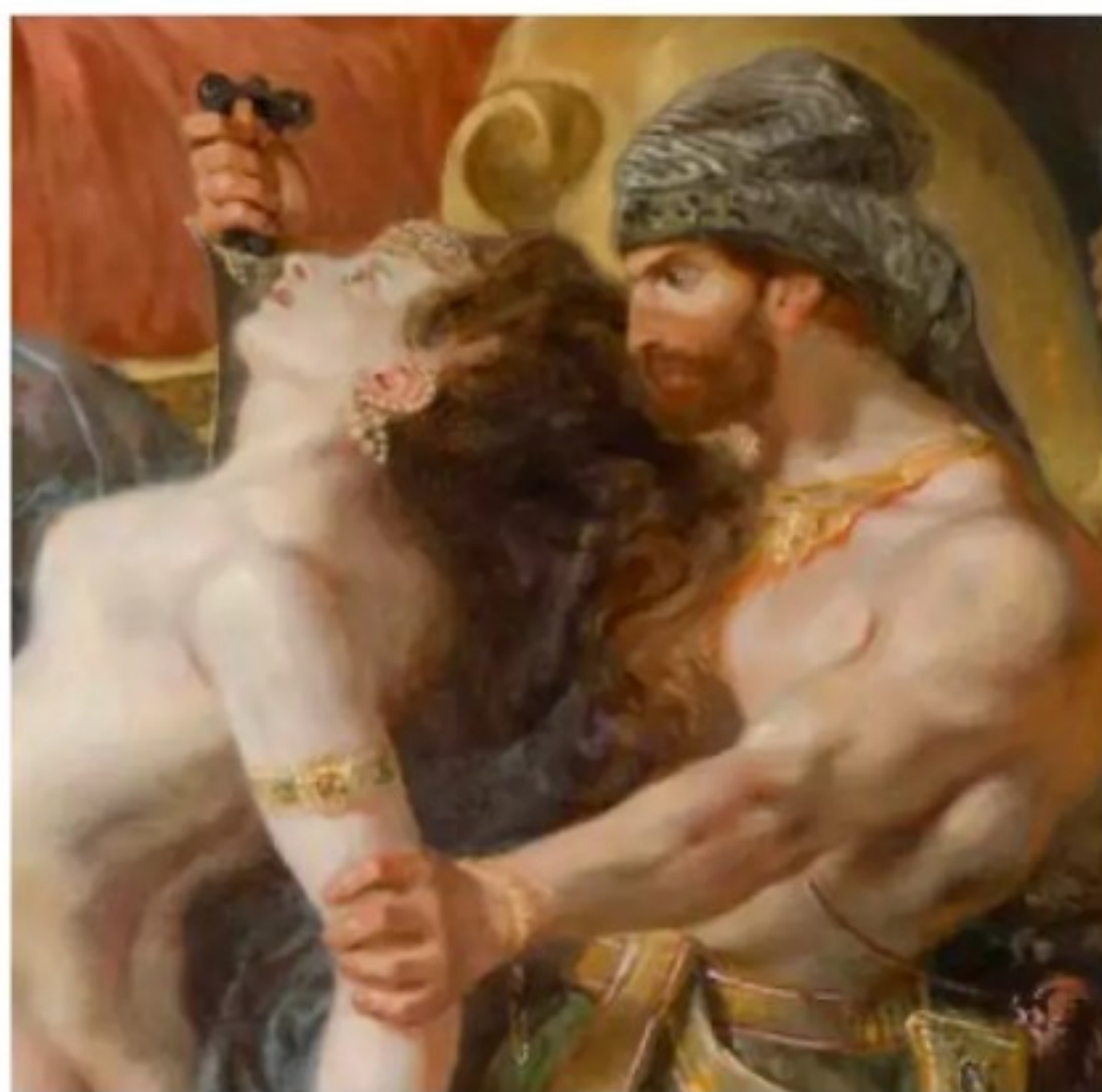
Composition confuse et exacerbée

Car le scandale causé par le tableau ne tient pas uniquement à ce qu'il montre mais tout autant à la manière dont il le fait : c'est une composition confuse, exacerbée, asymétrique. Alors que Jean-Auguste-Dominique Ingres (1780-1867) expose la même année



Le rouge et le doré

Deux couleurs dominent le tableau : le rouge des habits, des plumes, des coiffes et des coussins d'un côté ; le doré des bijoux, des armes, de la sellerie et des têtes d'éléphants de l'autre. L'amour, le sang et la passion matérialisés par le lit du satrape emplissant la diagonale de l'œuvre ; la luxure et l'abondance présentes dans chaque recoin du palais. Écartant les bras en signe de sacrifice, Myrrha, la favorite de Sardanapale, est allongée à ses pieds, la blancheur de sa peau contrastant vivement avec ces deux couleurs qui l'emprisonnent au moment de mourir. Elle ne fera bientôt qu'un avec son maître, lui aussi vêtu de blanc et d'or, jusqu'au bout des orteils. Voilà un signe de magnificence qui ne trompe pas !



Éros et Thanatos

Sous l'œil impavide du despote, un esclave s'apprête à égorger l'une de ses concubines dont le regard implore le roi. Tous deux sont richement parés, corps et muscles en tension. Ce couple est emblématique de l'alliance entre exotisme, érotisme et exacerbation des passions qui créa le scandale lors du Salon de 1828. Tout à sa théâtralité romantique, Eugène Delacroix ne s'interdit aucun détail pour reléguer dans le passé ce néoclassicisme qui meurt avec Sardanapale.

L'Apothéose d'Homère, éloge de l'héritage gréco-romain incarné par un temple classique devant lequel Homère et son aréopage respirent l'équilibre, Delacroix propose un tout autre programme. Ce faisant, il ravive la querelle entre le *disegno* et l'effacement de l'artiste et le *colorito* et l'expression de la touche individuelle, qui opposa deux siècles plus tôt Poussin et Rubens. Sacrilège ultime, il se dirait même que celui qu'il appelle, dans ses lettres, «son ami Sardanapale» pourrait être un autoportrait déguisé ou, tout du moins, l'allégorie du jeune ...

La fin de vie, un débat pictural... aussi

homme romantique dont il est le parangon. Admirateur inconditionnel du peintre, Charles Baudelaire propose en 1863, dans *Le Peintre de la vie moderne*, cette définition : «Le caractère de beauté du dandy consiste surtout dans l'air froid qui vient de l'inébranlable résolution de ne pas être ému; on dirait un feu latent qui se fait deviner, qui pourrait mais qui ne veut pas rayonner.»

Rejeté par les collections royales

Mais revenons en 1828 et à la toile de celui qu'Ingres qualifia de «Robespierre de la peinture». D'un côté, les admirateurs se félicitent de son audace et de sa dextérité, à l'image de Victor Hugo pour qui il s'agit d'une «chose magnifique [qui] du reste, comme beaucoup d'autres ouvrages grands et forts, n'a point eu de succès près des bourgeois de Paris: sifflets de sots sont fanfares de gloire». De l'autre, les détracteurs trouvent que «ce jeune novateur dépasse les bornes de l'indépendance et de l'originalité» (*Le Globe*) ou que «les premières règles de l'art semblent avoir été violées de parti pris. *Le Sardanapale* est une erreur du peintre.» (*Le Journal des débats*). Témoignant du changement d'époque, Théophile Gautier résume: «On ne pouvait marcher d'un pas plus hardi sur la queue de l'école davidienne.»

À l'issue du Salon, le jugement officiel tombe. Le tableau ne rejoint pas les collections royales de Charles X tandis que Sosthène de La Rochefoucauld, le très monarchiste directeur des Beaux-Arts, intime au peintre de «changer de manière» – ce qu'il ne fera heureusement pas. Néanmoins, continuant d'aimer les touristes du monde entier, *La Mort de Sardanapale* trône aujourd'hui au musée du Louvre, non loin du *Radeau de la Méduse* (1818-1819) de Théodore Géricault pour lequel le jeune Delacroix posa. Après le Salon de 1828, l'œuvre resta en sa possession jusqu'en 1846, année où le collectionneur britannique Daniel Wilson l'acquiert pour 6000 francs. Avant d'entrer au Louvre en 1922 pour 700 000 francs, elle figure successivement dans les collections de Paul Durand-Ruel, de l'expert et ami de Delacroix Étienne-François Haro et du baron Vitta. Se retrouver face au tableau, restauré en 2023, demeure une expérience saisissante. 



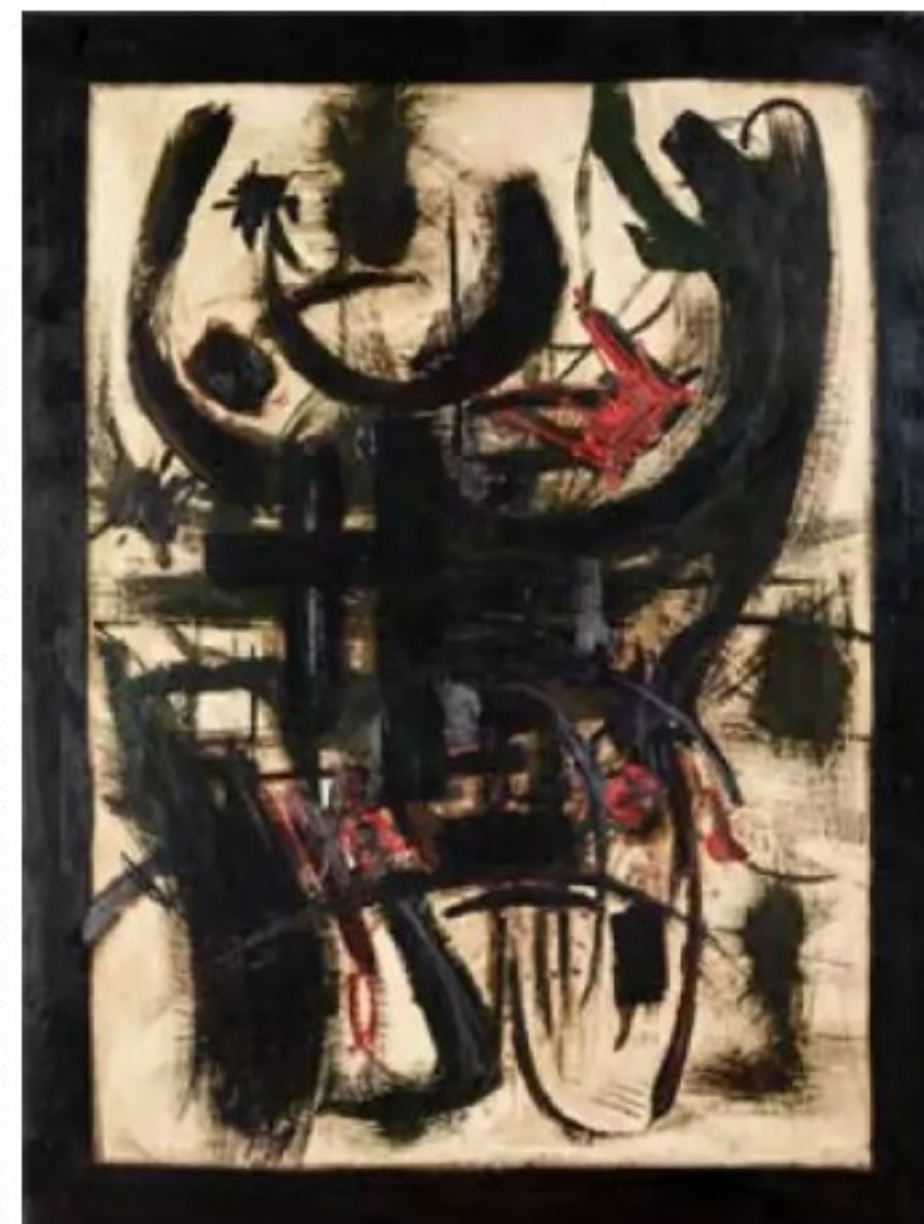
CCO WIKIMEDIA COMMONS/GOOGLE ART PROJECT

Comment peindre les derniers moments d'un être, célèbre ou anonyme ? Peut-on sublimer l'agonie à la surface de la toile ? De quelle manière jouer avec les conventions picturales et morales de son époque ? Un tableau comme *La Mort de Sardanapale* nous apprend qu'en saisissant les ultimes instants d'un personnage légendaire, Eugène Delacroix n'a pas hésité à troubler les représentations de son temps. C'est qu'un tel sujet permet aux artistes d'exprimer, avec force et émotion, leurs visions du monde et de l'art. Ainsi, Gustave Courbet (*en haut*) propose-t-il **Un enterrement à Ornans** (1849-1850) dont le réalisme sans concession s'oppose magistralement au chef-d'œuvre romantique peint vingt ans plus tôt. Une foule d'anonymes, saisie

en plein recueillement dans un paysage sans éclat, y accompagne les obsèques d'une personne non identifiée. Y a-t-il meilleure manière de rendre le caractère simultanément tragique et banal de toute disparition ? En tout cas, ce tableau fit lui aussi scandale au Salon. En 1950, Georges Mathieu, célèbre pour sa réinterprétation abstraite des grands sujets



historiques, ose un **Hommage à la mort** (ci-contre) qui ne semble qu'en apparence désincarné. Peinte en une nuit, après la mort de sa mère, la toile devient le sismographe des émotions de l'artiste, fils en deuil. Quant à Andy Warhol, son œuvre **Electric Chair** (ci-dessus), en 1964, se veut un commentaire glaçant sur la peine de mort, sujet de controverses récurrentes dans les États-Unis des années 1960. La peinture d'histoire est désormais une peinture en prise avec l'actualité.



ANDRÉ MORIN/PROLITTERS, ZÜRICH/2025/FONDATION GANDOUR POUR L'ART, GENÈVE

THE ANDY WARHOL FOUNDATION/TATE, LONDON/RMN-GRAND PALAIS/ADAGP, 2025

Expos
Sorties
Livres

Cahier



ATELIER ROBERT DOISNEAU/SP

Mélancolie Doisneau saisissait ces portraits nocturnes dans le Paris populaire. Mademoiselle Anita au cabaret La Boule Rouge (1951).

tistes» ou «Écrivains» soulignent le talent de portraitiste. Les années «Vogue» rappellent l'incursion dans la mode et les mondanités. Si le professionnel parvient à composer avec un milieu aussi éloigné du sien, on le sent plus inspiré dans le volet «Bistrots»... Au fil du récit, le regard se renouvelle et «Gravités» enfonce le clou. Sur les cimes, des mineurs, des clochards, la précarité, la solitude... Entré comme photographe industriel aux usines Renault de Boulogne-Billancourt dans les années 1930, Doisneau en a conservé une conscience politique, une empathie criante pour le quotidien des ouvriers et des laissés-pour-compte. Il témoigne d'après réalités, même s'il les enrobe d'humanité. «Ce n'est pas quelqu'un qui sourit béatement», résume la co-commissaire Isabelle Benoit. Jetez donc un œil au portrait de l'Américaine Elsa Maxwell, la célèbre «commère de Hollywood»: Doisneau n'a pas fait dans le sentiment. ■

STÉPHANIE GATIGNOL
Robert Doisneau, Instants donnés, musée Maillol (Paris, 7^e), jusqu'au 12 octobre. museemailol.com

Doisneau... sans filtre

La rétrospective consacrée au père du *Baiser de l'Hôtel de Ville* dépasse le cliché du «photographe du bonheur» et dévoile plus de gravité.

Sous nos yeux, six mains de sidérurgistes aux doigts amputés et le choc d'un cliché radical, pris en 1971 dans la vallée de la Fensch. Robert Doisneau (1912-1994), dont la mémoire collective a surtout fixé des images d'amoureux parisiens

et d'écoliers facétieux, a produit 450 000 négatifs et ne saurait se limiter à la joie de vivre, souligne le musée Maillol. Sélection étudiée de 350 clichés, la première rétrospective consacrée à l'artiste depuis vingt ans s'emploie à en restituer une vision plus juste. «Enfance»,

première section du parcours thématique, semble nous emmener en terrain connu avec ses ribambelles de gosses attachants et l'image d'un gamin rieur en équilibre sur une ruine, cliché choisi comme affiche de l'expo. Parmi les séquences suivantes, «Ateliers d'ar-

À la mode arlésienne

Porté par la parfumerie Fragonard, le musée de la Mode et du Costume d'Arles est né de la volonté de réunir et préserver deux collections différentes et complémentaires. La première, constituée par Hélène Costa, la mère des trois sœurs qui dirigent l'entreprise familiale, le fut avec une approche surtout esthétique. La seconde, menée dans une démarche historique, fut élaborée par Magali Pascal, fine connaisseuse du costume du «pays d'Arles», un territoire où «il est fait mention, dès le XVIII^e siècle, d'un désir de s'habiller différemment des autres femmes», rappelle Clément Trouche, le directeur du nouvel établissement. Deux expositions par an permettront d'explorer sous toutes les coutures les milliers de pièces courant jusqu'au



DR/SP

milieu du XX^e siècle. En ouverture du bal, «Collections-collection», du 6 juillet au 4 janvier 2026, présentera une vision générale de la mode en Provence depuis le XVIII^e siècle. **S. G.**
Musée de la mode et du costume, inauguration le 6 juillet, Arles (13).
<https://musee-mode-costume.fragonard.com/>



L'Histoire à fleur de peau

Dans l'Égypte antique, le tatouage était surtout l'attribut des femmes, un moyen de séduction et de protection. Dans l'Empire romain, il marquait les prisonniers de guerre et les esclaves fugitifs. Dès le XV^e siècle, pour de nombreux chrétiens, il devint un acte de dévotion corporelle, symbolisant une

identification aux souffrances du Christ... Déjà présent vers 3500 av. J.-C. autour de la Méditerranée, le tatouage a traversé les âges. Il est ausculté à la loupe, dans un parcours qui décrypte tous ses motifs et usages : fonction médicinale, ornementale, sacrée, instrument de stigmatisation sociale ou expression d'une appartenance, d'une transgression. En faisant entrer ce langage à fleur de peau au musée et en intégrant ses manifestations les plus contemporaines – comme dans la pop culture –, l'exposition le tire de la marge et dévoile son « ancrage » dans l'histoire de l'art. **S. G.**

Tatouage. Histoires de la Méditerranée, centre de la Vieille Charité à Marseille (13), jusqu'au 28 septembre. vieille-charite-marseille.com

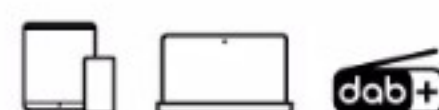


**CHAQUE
JOUR,
RETROUVEZ
L'HISTOIRE
AVEC
UN GRAND F.**

**9H et 14H
FRANCK
FERRAND
RACONTE**



INFO - ÉCO - CULTURE - MUSIQUE



Écoutez Radio Classique en direct ou replay sur radioclassique.fr, l'application mobile Radio Classique et en DAB+



L. DE SERRE/SP

Azay-le-Rideau célèbre ses 500 ans

Le château d'Azay-le-Rideau voit-il, dans son miroir d'eau, le reflet de son âge? Son édification, commencée par Gilles Berthelot, trésorier de François I^{er}, remonte au début du XVI^e siècle et l'élégant n'a pas la coquetterie d'en faire mystère: il célèbre même ce 500^e anniversaire par une batterie de festivités. Du 16 juillet au 23 août, *La Conjuración d'Azay*, spectacle de la troupe régionale du Théâtre des Minuits assistée de 150 bénévoles, plongera le spectateur en 1619, lors du

séjour de Louis XIII. Aux mêmes dates, une flânerie nocturne dans les allées du parc invitera à contempler le fleuron du Val de Loire habillé de lumière de verre. À l'intérieur du château, l'exposition «Portraits cachés», de Volker Hermes suscitera la curiosité: l'Allemand s'est fait remarquer en revisitant les portraits historiques, dont il masque les protagonistes. **S. G.**

Portraits cachés, Azay-le-Rideau (37), du 28 juin au 2 novembre. Programme complet sur www.azay-le-rideau.fr

Chartres, ville lumière

Situé à deux pas de la cathédrale, l'enclos de Loëns, construit au XIII^e siècle, est l'un des plus anciens bâtiments de Chartres. Au sous-sol de cet édifice qui loge le Centre international du vitrail, le cellier gothique sert de décor à un spectacle immersif retraçant les temps forts de la ville. Enveloppés de projections vidéo, voûtes et piliers s'animent, pour évoquer, en quarante minutes, la construction de la cathédrale, la figure d'Henri IV – seul roi de France sacré sur place –, le pèlerinage de Charles Péguy en 1912 ou le courage de Jean Moulin, ancien préfet d'Eure-et-Loir qui mérite à lui seul cette mise en lumière. **S. G.**

Chartres, mille ans d'éclat, cellier de Loëns, Chartres (28).

www.chartres.milleansdeclat.fr

Technologie et mythologie



EDEIS/DR

Avec son mur de scène de 103 mètres de longueur et 37 de hauteur, le théâtre antique d'Orange s'impose comme un spectacle en soi. Même si rien n'égale, à nos yeux, la magie du monument à l'état brut, le concept de « L'Odyssée sonore », proposé depuis 2023 par la société Edeis, semble avoir trouvé son public. Mêlant

mapping vidéo généré par intelligence artificielle et musique diffusée par casque géolocalisé, son troisième chapitre s'aventure du côté de la mythologie. Après deux mille ans de sommeil, la déesse de la Terre se réveille, pour constater que les divinités et les humains ont fini par s'éloigner. Face au risque de chaos, il y a urgence à rétablir l'harmonie... Vaste programme! Qui autorise un lyrisme auquel l'écrin des Chorégies est, depuis longtemps, habitué. **S. G.**

Quand les dieux s'en mêlent, Orange (84), une quarantaine de soirées, jusqu'au 30 décembre. www.odyssee-sonore.com



HISTORIQUEMENT SHOW

Une fois par mois, retrouvez Eric Pincas, rédacteur en chef d'Historia, dans le magazine *Historiquement Show* sur HISTOIRE TV.

Chaque samedi à 20h00, Jean-Christophe Buisson y reçoit historiens, spécialistes et chroniqueurs pour évoquer toute l'actualité de l'histoire.

EN PARTENARIAT AVEC

HISTOIRE TV

HISTORIA

bouygues
canal 121

DISPONIBLE
AVEC CANAL+
canal 118

free
canal 205

orange
canal 124

SFR
canal 177

Croisière connaissance des arts



Île Streymoy, îles Féroé

Territoires sauvages d'Écosse, des îles Féroé et d'Islande

PONANT et Connaissance des Arts vous invitent à bord du *Bellot* pour une odyssée de 11 jours, entre escales culturelles et moments d'exception.

En présence de **Guy Boyer**, directeur de la rédaction de Connaissance des Arts et de l'artiste **Nathalie Talec**, embarquez à la découverte de terres où nature brute et héritage culturel se rencontrent.

Des lochs mystérieux des Highlands aux falaises vertigineuses des îles Féroé, en passant par les volcans et glaciers islandais, chaque escale est une immersion dans des territoires chargés d'histoire et de légendes : la Chaussée des Géants en Irlande du Nord, les Pierres Dressées de Calanais en Écosse, le Cercle d'Or, la cascade de Gullfoss et le geyser de Geysir en Islande... À bord, tout au long du voyage, vous pourrez admirer la construction d'une œuvre derrière le pinceau de l'artiste **Nathalie Talec** et assister à des conférences animées par **Guy Boyer**.

« Partons vers les brumes romantiques du Nord, avec les Préraphaélites écossais et les paysagistes islandais. En complément, penchons-nous sur les inventions Art Nouveau de l'Ecole de Glasgow et la passion toujours actuelle pour la saga viking. Un voyage original sous le signe d'Odin. » **Guy Boyer**.

— NOS INVITÉS D'HONNEUR —



Guy Boyer

Historien d'art,
journaliste et directeur
de la rédaction de
Connaissance
des Arts.



Nathalie Talec

Artiste Exploratrice
aux réalisations
protéiformes.

Présence des invités sous réserve de désistement en cas de force majeure.
Document non contractuel. Droits réservés PONANT. ©Adobe Stock / Andrew Mayovskyy
©Studio PONANT/Ophélie Bleunven. ©Bernard Saint-Genes. ©Pierre-André Teillier. IM013120040.



VOYAGER EST UN ART

avec PONANT EXPLORATIONS

Avec plus de 35 ans d'expérience,
PONANT vous propose une
exploration raffinée, authentique
et source d'inspiration à bord de navires
à taille humaine. Découvrez le voyage,
avec supplément d'âme.



Territoires sauvages d'Écosse,
des îles Féroé et d'Islande

Glasgow • Reykjavík

Du 15 au 25 Mai 2026 | 11 jours / 10 nuits

Contactez votre agent de voyage
ou appelez au 04 91 16 16 27

Explorez sur [ponant.com](https://www.ponant.com)

En partenariat avec
PONANT
EXPLORATIONS

Cigarettes, héroïne et internationale du crime

Fort de sa connaissance du crime organisé et de ses recherches historiques, Jacques de Saint Victor retrace les débuts de la French Connection au mitan des années 1950...



Jacques de Saint Victor est l'auteur de nombreux ouvrages sur l'histoire des idées politiques, les systèmes de droit et la criminalité organisée, parmi lesquels *Blasphème, brève histoire d'un crime imaginaire* (2016), qui reçut le prix du Sénat du livre d'histoire, ou *Un pouvoir invisible: les mafias et la société démocratique (XIX^e-XX^e siècle)*, prix de l'essai de l'Académie française en 2013. Ses incursions dans le domaine romanesque sont rares mais toujours réussies, en témoignent ces *Loups de Tanger*.

L'action se situe, en 1947, entre le fameux discours du sultan Mohammed V lequel fait, pour la première fois, référence à un Maroc unifié et indépendant, et la conférence de Fédala qui, en octobre 1956, tout en restituant Tanger au Maroc, entérine l'indépendance de ce dernier.

La grande force de ce roman vrai est de s'appuyer sur des sources d'archives inédites et de nourrir la biographie de ses protagonistes de personnages historiques ayant existé. L'auteur ouvre son livre par une citation de Dostoïevski, ce qui nous donne immédiatement la tonalité d'un récit où l'on retrouve la puissance psychologique du grand romancier russe. En 1953, Tanger, secoué par les luttes pour l'indépendance, plaque tournante de divers trafics dont celui des cigarettes américaines, est une ville aussi fascinante que dangereuse. C'est ce que vont découvrir Théo, un jeune étudiant, et Max, reporter spécialisé dans le grand banditisme. Des lieux – Tanger, Marseille, Naples,



ULLSTEIN BILD / ROGER-VIOLET

Boss Entre Tanger et Ajaccio naît un réseau criminel où se mêlent anciens FFI et collabos et le parrain Lucky Luciano (à g.).

Ajaccio –, des hommes – vétérans de la Résistance et anciens membres de la Gestapo française –, tels sont les ingrédients qui vont présider à la naissance de la célèbre French Connection.

Ce roman est très exactement ce qu'on désigne par *page turner*, qu'une recommandation officielle

demande de remplacer par « accrolivre »: « un roman à l'intrigue haletante, qui se lit avec une avidité fébrile et dont il est difficile d'interrompre la lecture avant la fin. » On attend le film et la BD! **GÉRARD DE CORTANZE**
Les Loups de Tanger, de Jacques de Saint Victor (Calmann-Lévy, 456 p., 21,90 €).

L'invention du *dark tourism*

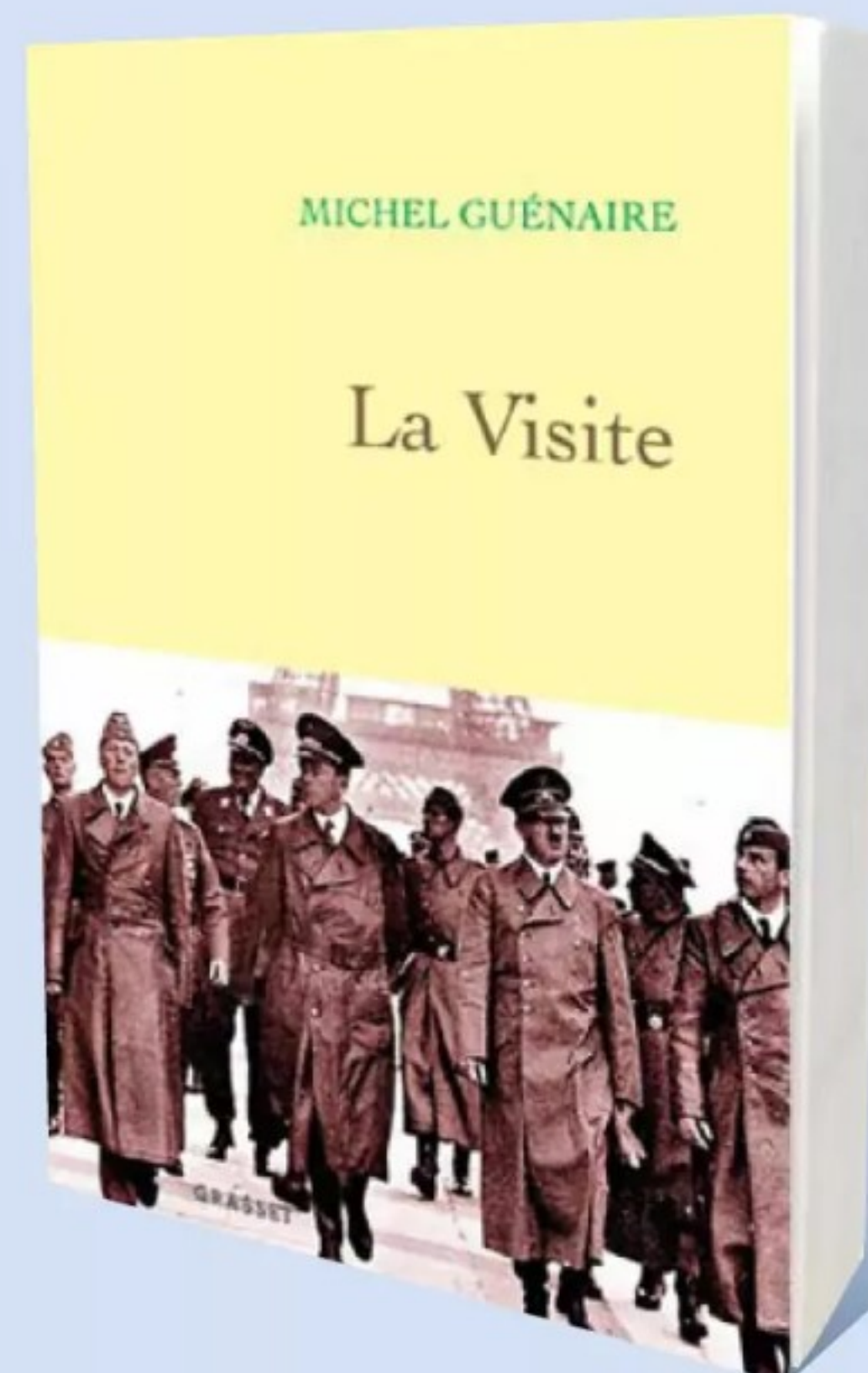
Cent cinquante minutes, c'est le temps que dure cette visite éclair (*Blitzbesuch*) de Paris par un Führer triomphant, en ce petit matin du 23 juin 1940.

Le 14 juin 1940, les troupes allemandes entrent dans Paris. Hitler y vient le 23. La veille, il a signé l'armistice, dans le wagon de la clairière de Rethondes, à l'endroit même où la France avait humilié l'Allemagne le 11 novembre 1918. Après s'être posé à l'aéroport du Bourget, à 5h30, le Führer monte dans sa Mercedes-Benz décapotable – une 770 K noire, de six mètres de long, chaussée de six roues et blindée –, qui se retrouve peu de temps après porte de la Villette. L'accompagnent plusieurs dignitaires, dont le sculpteur Arno Breker et les architectes Albert Speer et Hermann Giesler. Les cinq berlines, drapeau nazi flottant sur le capot, traversent une ville morte. Portes et volets clos, devantures des magasins

baissées. Les loups sont entrés dans Paris. En tête de cortège, le Führer est aux anges: «C'est le plus beau jour de ma vie.» La rue La Fayette, l'Opéra, le boulevard de la Madeleine, la rue Royale, la Concorde, l'Arc de triomphe, l'avenue Foch, enfin le premier arrêt: place du Trocadéro. Le Panthéon, Notre-Dame, l'Hôtel de Ville, la place Vendôme, les Halles, enfin le Sacré-Cœur, terme de l'escapade parisienne. À 8h30, le quadrimoteur Condor Fw 200, l'insigne *Die Fliegerstaffel des Führers* sur le nez, redécoule du Bourget. Le 23 août 1944, alors que les alliés sont aux portes de la capitale, Hitler télégraphie au général Dietrich von Choltitz: «Paris ne peut pas tomber aux mains de l'ennemi, ou seulement comme un champ de ruines.» On connaît la suite, quelque peu romancée dans le film *Paris brûle-t-il?* ou dans la pièce de théâtre de Cyril Gély, *Diplomatie...*

Un cliché, sinon rien

Reste de ce voyage la célèbre photo sur l'esplanade du Trocadéro où l'on voit Hitler, dos tourné à la tour Eiffel.



Michel Guénaire, caméra au poing, donne à cette *Blitzbesuch* – «visite éclair» – qui ne dura que deux heures trente minutes, toute sa profondeur, psychologique et historique. C'est vif, rapide, absolument passionnant. **G. C.**
La Visite, de Michel Guénaire (Grasset, 144 p., 17 €).

Les rugissements de la Bête d'Orléans

Après *Camille 1815*, Armand Cléry revient sur une période de l'histoire de France qu'il affectionne: la fin du Premier Empire. Évoquant son œuvre, Jean Tulard assure qu'elle est celle du grand roman historique, mêlant «amour, trahison et épopée». J'y ajouterai un fond «folklorique», au sens premier du terme: celui des traditions et des légendes qui font l'âme d'un peuple ou d'une région. Quel est ce monstre qui, entre Loire et Beauce, accomplit tant de crimes? Fantôme ou



complot politique? Alors que les Bourbons surveillent les agitateurs de tous bords, la colère et la violence s'installent. «On n'en a jamais fini avec l'ivresse des fantasmes et le désir cauchemardesque de sang», c'est la dernière phrase de ce livre aux accents gioniques. À méditer. **G. C.**

La Terre des égorgés, d'Armand Cléry (Éditions Héloïse d'Ormesson, 395 p., 21 €).

Les tribulations d'un rhinocéros



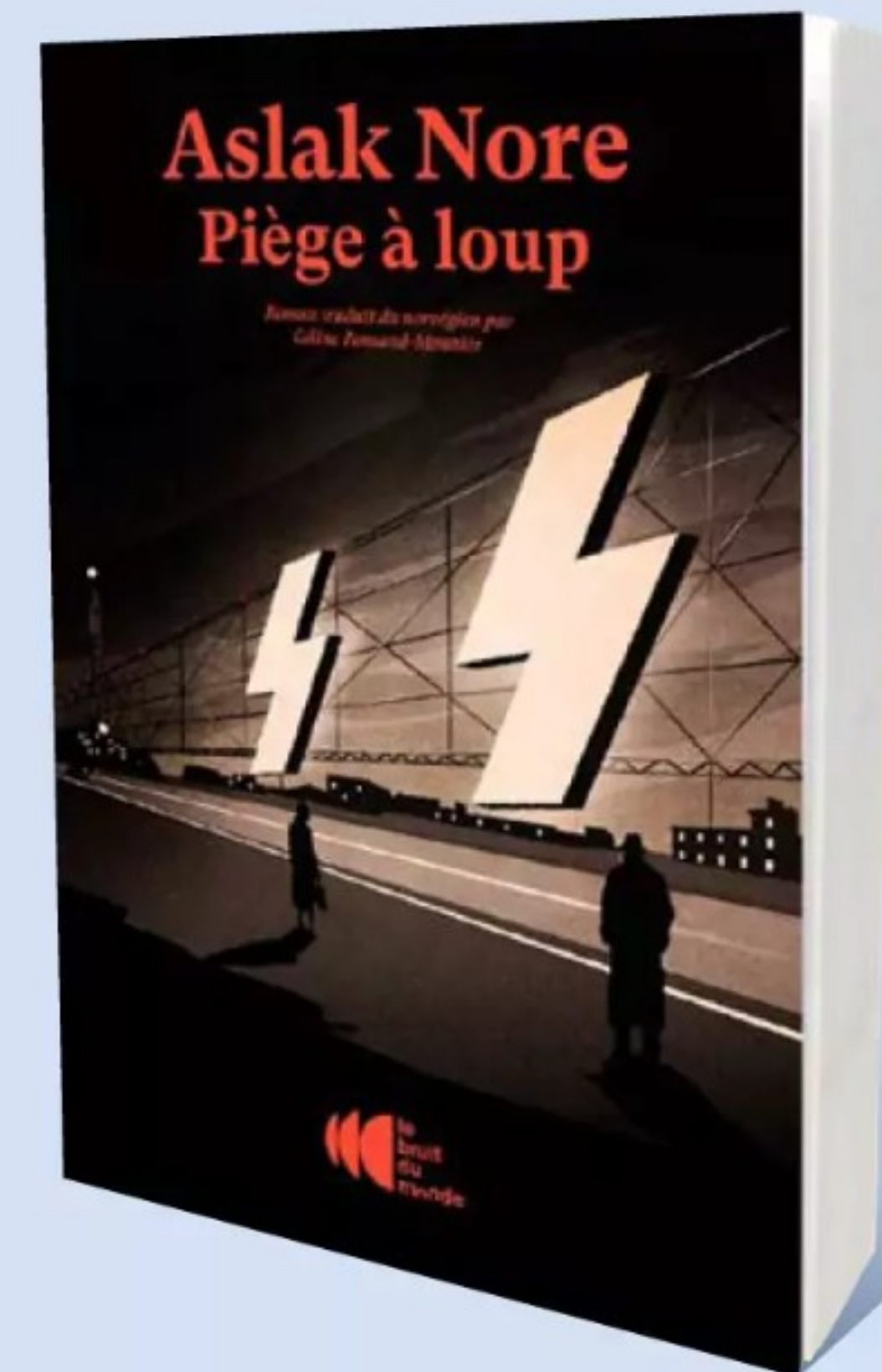
Si le cheval est l'animal le plus souvent offert par les empereurs byzantins aux ambassadeurs des autres nations, les animaux sauvages et apprivoisés occupent, dans l'histoire des relations entre monarques, une bonne place: éléphants, lions, antilopes constituent des cadeaux de choix. On se souvient de la girafe, présent du vice-roi d'Égypte à Charles X, qui déclencha

à l'époque une véritable «girafomania», ou du rhinocéros offert en 1515 au roi de Portugal Manuel I^{er} par le sultan de Cambaïa, immortalisé par la célèbre gravure de Dürer. L'histoire du badaq, transformé, en 1583, en monnaie d'échange par un roi indonésien, est moins connue. C'est elle qu'a choisi de raconter, Carlos Bardem, dans un livre aux accents de conte philosophique. En toile de fond, la fin du règne tourmentée de Philippe II. **G. C.**
Badaq, de Carlos Bardem (Le Cherche Midi, 368 p., 22,50 €).

Trahisons, atome et croix gammée

Un SS, écœuré par le front de l'Est, tente de freiner les recherches scientifiques nazies.

Oslo, 1942: Henry Storm est un jeune Norvégien de retour du front de l'Est, où il s'est battu dans la division « Nordland », un bataillon de la Waffen-SS composé de Scandinaves acquis au III^e Reich. Écœuré par les massacres auxquels il a assisté, il a abjuré le nazisme et cherche désormais à le combattre. L'élue de son cœur, qui le rejette à présent, s'est justement engagée dans la résistance. L'occasion rêvée pour Henry de se racheter... d'autant qu'il dispose d'informations sur un programme secret



et une nouvelle arme miraculeuse élaborée sur une base secrète au bord de la Baltique...

Palpitant road movie

Avec son pedigree de parfait sympathisant du régime, sa croix de fer et sa connaissance de l'allemand, il a tout pour devenir un espion accompli et tenter d'infiltrer le milieu scientifique pour aider la cause antinazie. C'était compter sans le service de renseigne-

ment de la SS, le *Sicherheitsdienst*, et l'un de ses meilleurs agents, le *Sturmbannführer* Werner Sorge, qui cherche, lui, à démasquer un individu approvisionnant les Britanniques en informations de première main depuis des mois. L'opération *Wolfsangel*, « Piège à loup », est lancée, et Henry va se retrouver pris entre deux feux, d'autant que Sorge le connaît bien : il fut son rival lors de l'épreuve de voile des jeux Olympiques de 1936... En s'appuyant sur des faits réels et une abondante documentation, l'auteur norvégien Aslak Nore met en scène un magistral piège en eaux troubles digne des maîtres du roman d'espionnage et navigue avec une efficacité si redoutable entre fiction et réalité qu'on mord tout de suite à l'hameçon. Son écriture très cinématographique nous entraîne dans un road movie, de l'Ukraine à Londres, en passant par Oslo, Berlin et les rives de la Baltique, pimenté par des meurtres, des trahisons, des retournements de situation, et animé par des personnages bien campés, en lutte avec leur conscience ou pour leur vie. Une lecture dense et haletante, pour les adeptes d'intrigues de haute volée. **ISABELLE MITY**
Piège à loup, d'Aslak Nore (Le bruit du monde, 470 p., 25 €).

Éléonore risque gros...



Metz, février 1794. Les temps sont durs pour les aristocrates. La « loi des suspects » de septembre 1793 pèse comme une épée de Damoclès au-dessus de leurs têtes, prêtes à voler à la moindre dénonciation. Et voilà qu'un cadavre de femme est déposé sur le seuil du château d'Éléonore de Cussange ! Et tout la désigne comme coupable. Le vétérinaire

Augustin Duroch va tenter l'impossible pour la soustraire à la guillotine... Prix *Historia* 2019, la série poursuit son exploration des années révolutionnaires en Lorraine. On suit toujours avec plaisir (et inquiétude) les aventures des familles Duroch et Cussange, emportées dans la grande lessiveuse de la Terreur. **I. M.**

La Dernière Chance d'Éléonore, d'Anne Villemin-Sicherman (Calmann Lévy, 464 p., 21,50 €).

La faucille et les marteaux

Dans une maison de retraite pragoise en 2011, une résidente sénile est victime d'étranges phénomènes. Et si ces événements diaboliques étaient liés à son passé ? La fiction s'est depuis longtemps saisie des exactions des régimes communistes. Petra Klabouchová contribue à son tour à ce travail de mémoire en revenant sur la persécution orchestrée par le pouvoir à l'encontre des opposants dans les années 1950 en Tchécoslovaquie. À partir de témoignages et de



documents, elle lève le voile sur le destin terrible des femmes et des enfants de la prison pragoise de Pankrác. Ce thriller en Ehpap, poignant et très noir, sort efficacement des oubliettes de l'histoire. Une page bouleversante de l'après-guerre dans le bloc de l'Est. **I. M.**

Près du mur nord, de Petra Klabouchová (Agullo, 415 p., 22,90 €).

La mort en climat froid

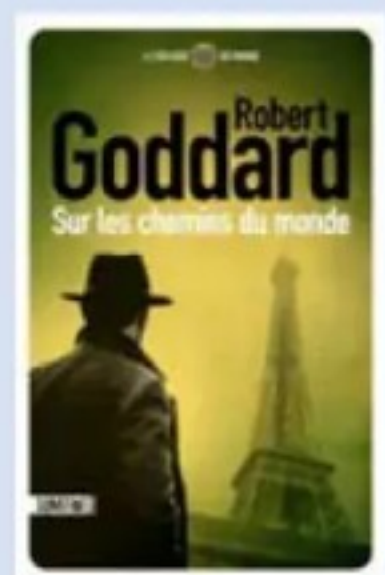


En 1916, un aviateur est assassiné sur le front de la Somme. Il allait faire des révélations explosives sur une affaire impliquant cinq autres personnes. Quinze ans après, les protagonistes restants sont réunis sur les lieux du crime. À peine arrivés, c'est l'hécatombe. Ces meurtres, à première vue impossibles, font écho à

celui de 1916, et une tempête de neige piège les survivants dans un huis clos glaçant. Éric Fouassier multiplie les clins d'œil aux classiques du genre policier, d'Agatha Christie à Gaston Leroux, et livre sa variation sur le mystère en chambre close. Un exercice de style très plaisant ! I. M.

Requiem pour la Dame blanche, d'Éric Fouassier
(Albin Michel, 400 p., 21,90 €).

Sur les toits de Paris... et du monde



La capitale française abrite la Conférence de la paix, qui se prépare à redessiner le monde en cette année 1919. Hôtels et représentations diplomatiques grouillent d'officiels mais aussi de personnages troubles. Une nuit, Sir Maxted, de la délégation britannique, tombe d'un toit. Suicide ou meurtre ? Pour son fils,

l'affaire est entendue, c'est un assassinat. Encore faut-il le démontrer, et tout concourt à lui mettre des bâtons dans les roues, sinon des balles dans la peau ! Dans ce premier opus d'une nouvelle trilogie, Goddard plante le décor et le rythme avec son art de l'intrigue et du rebondissement. I. M.

Sur les chemins du monde, de Robert Goddard
(Sonatine, 528 p., 24,90 €).

Une bien vilaine affaire



Paris, février 1934. L'instabilité gouvernementale règne, l'affaire Stavisky empoisonne l'atmosphère, la rue gronde des actions de la gauche et de la droite extrêmes qui ont, chacune, séduit les fils de l'inspecteur Victor Dessange et déchiré la famille. Le policier peine à résoudre son enquête sur un charnier au carrefour de

plusieurs trafics impliquant milieux interlopes, criminels et affairistes. Véronique de Haas brosse avec talent la vie parisienne et les soubresauts de l'année 1934, tout en tenant solidement la barre de son intrigue. Cet *Homme de pierre* ne vous laissera pas de marbre ! I. M.

L'Homme de pierre, de Véronique de Haas
(Fayard, 336 p., 20,90 €).

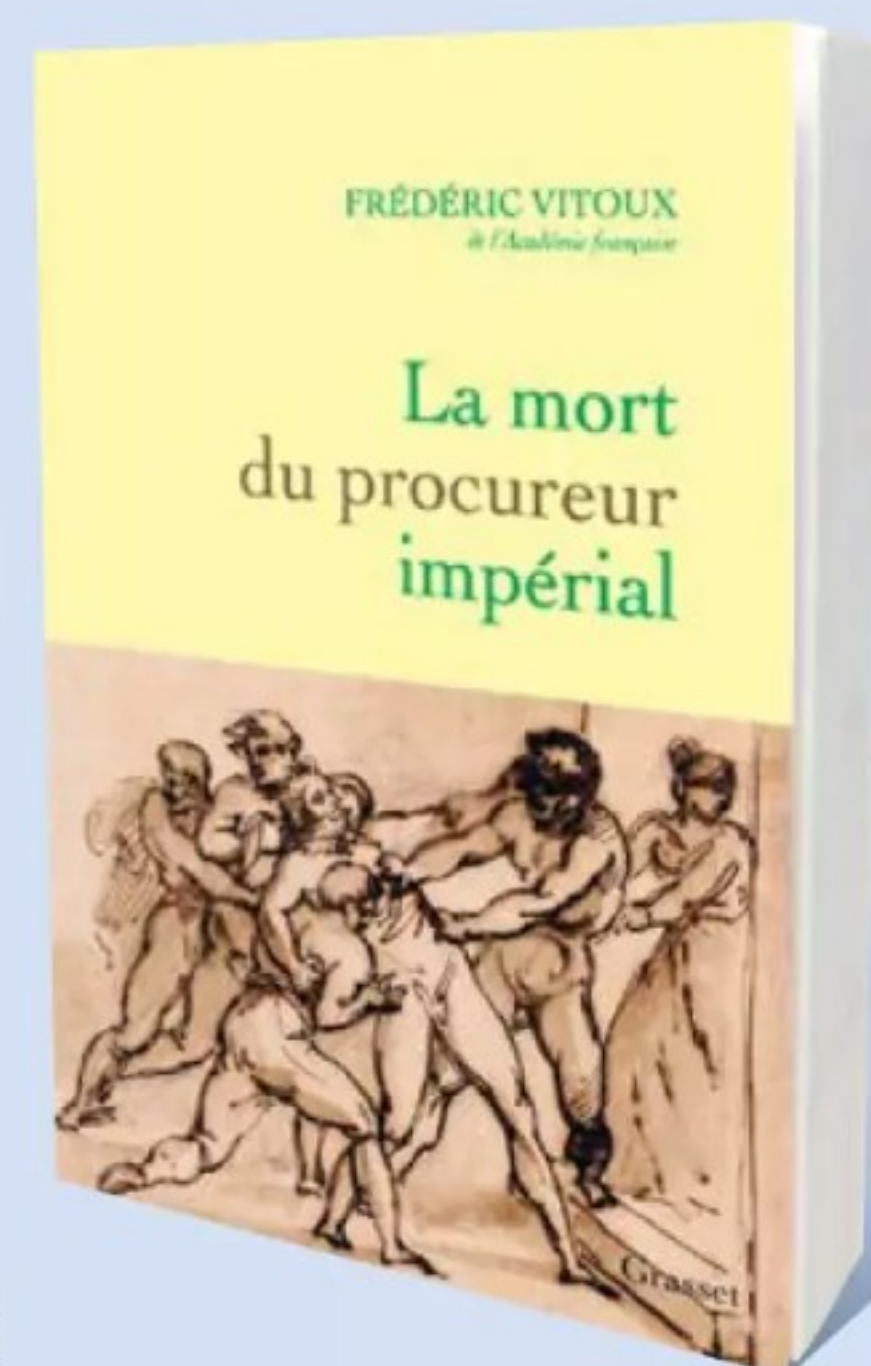
Dans les eaux troubles de l'Aveyron

Sous Louis XVIII, malheur aux anciens fonctionnaires impériaux, qui se retrouvent pourchassés par des royalistes remontés à bloc !

Membre de l'Académie française depuis 2001, dont il préside la Commission d'enrichissement de la langue française, Frédéric Vitoux a publié une quarantaine de livres. Son amour immodéré de la gente féline (lire son *Dictionnaire amoureux des chats*) n'a d'égale que sa parfaite connaissance du très controversé médecin de Meudon (lire son *Louis-Ferdinand Céline, Misère et passion*). Homme de la mélancolie de l'enfance, grand voyageur – son essai sur Venise est remarquable –, il nourrit une attention toute particulière à l'Histoire, au sens que lui donne Anatole France quand il la considère comme un art et non comme une science. C'est exactement le sujet de ce roman dont le cœur est la mort, à Rodez, le 19 mars 1817, du procureur impérial Joseph-Bernardin Fualdès. L'affaire connut un énorme retentissement, dépassant les frontières de l'Hexagone. L'assassinat fut particulièrement sauvage: le procureur, égorgé, fut jeté dans l'Aveyron.

Quant aux causes de sa mort, la plus probable fut qu'il s'agissait d'une vengeance politique perpétrée par les Chevaliers de la foi, une société secrète fondée pour défendre le catholicisme et la monarchie légitime. Frédéric Vitoux, en romancier amoureux de l'histoire, sait nous plonger dans l'époque trouble de la Restauration et dans les labyrinthes d'une presse nationale en gestation. C'est le temps des premières lithographies circulant pour montrer au plus grand nombre ce que Moïse Millaud inventera en 1863 dans son *Petit Journal*: le fait divers. Trois procès, des centaines de témoins, des condamnations à mort et à perpétuité, une femme fantasque, Clarisse Manzoni, témoin qui se rétracte et fait écrire ses mémoires par un certain Henri de Latouche, négligé par l'histoire littéraire et que Vitoux réhabilite, tout est en place pour un roman comme on les aime: un pur bonheur de lecture. G. C.

La Mort du procureur impérial, de Frédéric Vitoux (Grasset, 319 p., 23 €).



Les croisades au révélateur



Au clair Les croisades, entre faits, faits d'armes et idées fausses. Départ de Frédéric II pour les croisades.

Codirigé par le grand médiéviste que fut Martin Aurell, disparu en février dernier, cet ouvrage fait le point sur les croisades, cet événement complexe, au long cours et matrice de bien d'erreurs et de clichés.

Les croisades constituent un phénomène aussi célèbre que mal connu. Il faut reconnaître qu'elles se prêtent (trop) facilement à des lectures idéologiques, anachroniques et biaisées, voire ridicules. Définir ce que furent les croisades ne va d'ailleurs pas de soi. Le terme n'est pas connu avant le XIV^e s. (donc bien après la « dernière croisade » de Saint Louis en 1270). La guerre sainte face à l'islam ne se limite pas aux guerres menées entre le

XI^e et le XIII^e s., puisque la Reconquista commence dès le VIII^e s., et que la résistance aux Ottomans va perdurer bien au-delà du XV^e s. Certaines croisades ne concernent ni le monde musulman ni même l'Orient : en témoignent celles contre les cathares ou les païens de la Baltique...

Croix et conscience

C'est donc dans une approche à la fois globale et dynamique que Martin Aurell et Sylvain Gouguenheim, à la tête d'une for-

midable équipe de médiévistes, abordent la question. Les auteurs relatent naturellement les faits, mais en les contextualisant. Ils montrent l'idéal mystique qui pousse ces pèlerins en armes. Mais comment justifier la guerre, même sainte, au nom d'une religion qui prône la paix et l'amour ? Et nombreux sont les Occidentaux qui condamnent, de ce fait, la croisade. Les auteurs s'intéressent à ceux qui partent : en premier lieu, les souverains, les chevaliers et les membres des ordres

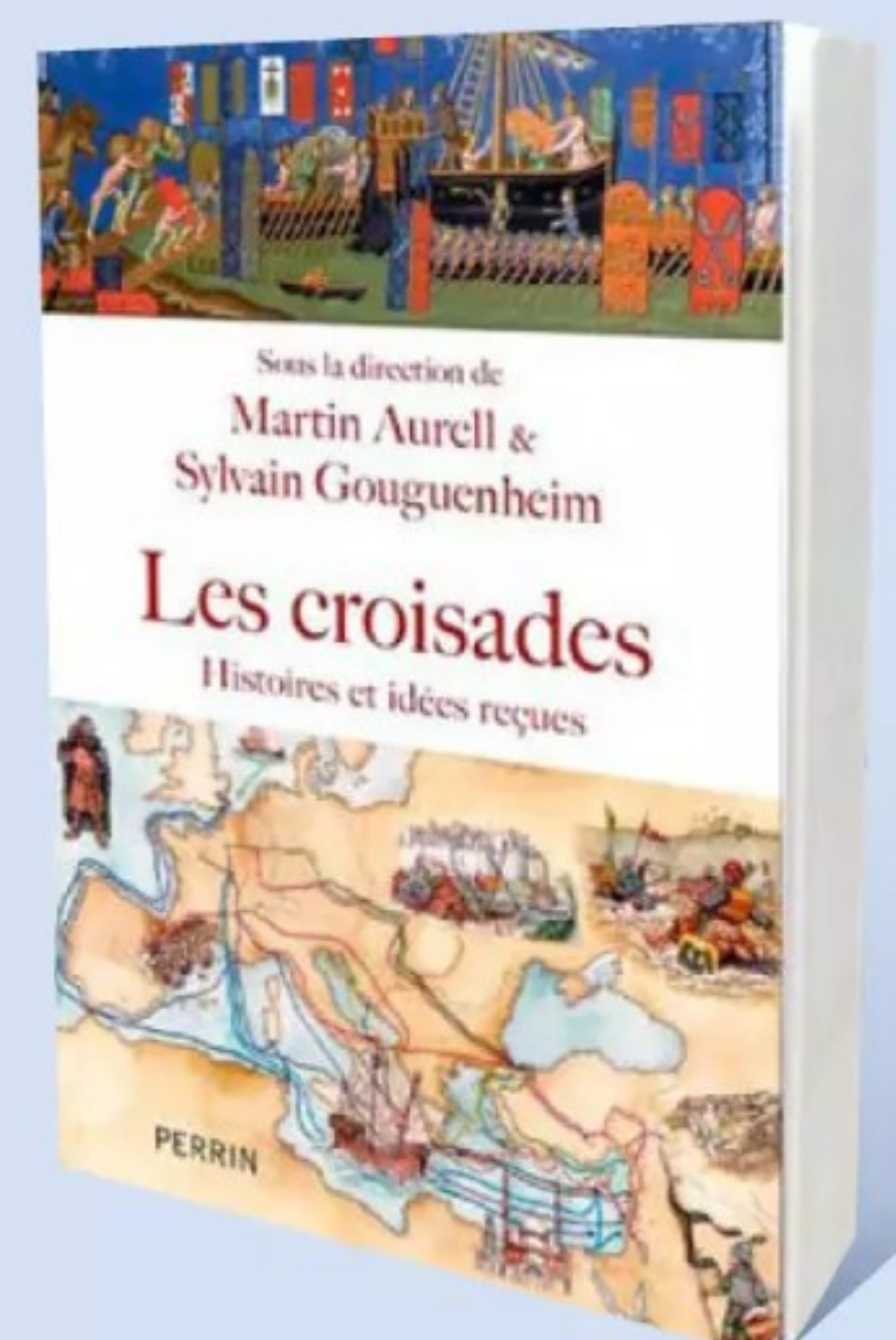
militaires. Mais aussi les humbles, qui forment le gros des expéditions, et les femmes, dont certaines, vu l'effroyable infériorité numérique des Européens, ont été clairement amenées à combattre. Le succès des croisades conduit enfin à des formes de colonisation originales. En Orient, les Francs fondèrent les fameux États latins qui, pendant un siècle, vont briller d'un éclat singulier ; d'autres principautés furent bâties sur les ruines de l'Empire byzantin, notamment dans le Péloponnèse, tandis que naissait un véritable État en Prusse. Malgré leur violence, ces expéditions furent ainsi l'occasion d'expériences, de rencontres et de métissages inattendus. Ce livre riche est également le dernier codirigé par l'immense médiéviste que fut Martin Aurell, décédé en février dernier. 

LAURENT VISSIÈRE

Les Croisades. Histoires

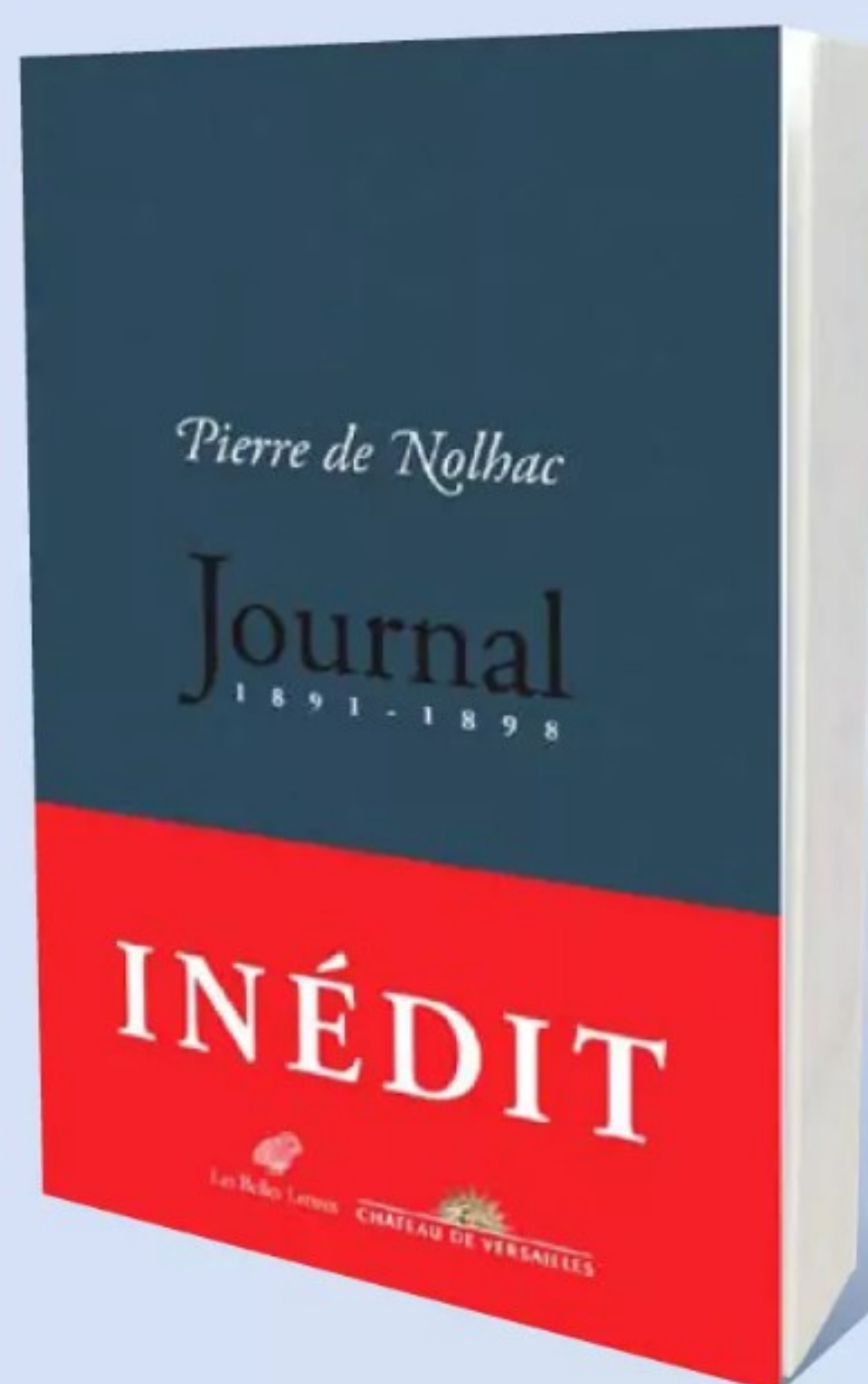
et idées reçues, dir. Martin

Aurell et Sylvain Gouguenheim (Perrin, 394 p., 23 €).



Pierre de Nolhac, si sa vie nous était contée...

L'historique conservateur du château de Versailles a laissé un passionnant journal...



Pierre de Nolhac, conservateur du musée du château de Versailles de 1892 à 1920, n'est aujourd'hui connu que des «Versaillogues». En démantelant le musée de l'Histoire de France, créé par le roi Louis-Philippe, il a entamé le processus de reconstitution (ou de réinvention) du Versailles d'Ancien Régime, qui se poursuit depuis bientôt plus d'un siècle – avec plus ou moins de respect pour l'authenticité des lieux et des objets. Cette entreprise de remodelage était déjà bien connue grâce aux *Souvenirs* publiés par l'intéressé dans les années 1920. Ici, on découvre l'envers du décor, à savoir l'homme derrière le savant, car il s'agit d'un journal réellement intime.

Ambiance « fin de siècle »

On voit d'abord comment se construit une carrière d'historien sous la III^e République : à travers des cours, des conférences et des publications,

mais aussi grâce à des réseaux familiaux, des relations littéraires et universitaires, sans oublier diverses intrigues politico-administratives. Derrière la façade d'un brillant parcours, Nolhac révèle en outre un désenchantement très «fin de siècle». Accablé de travail, il perd la foi religieuse et sacrifie sa vie de famille ; à mesure que les honneurs viennent flatter le «démon de l'ambition» dont il est habité, il sent diminuer son énergie créatrice. Impuissance toute relative, cependant, car il parvient à être simultanément un grand spécialiste de la littérature de la Renaissance et le premier véritable «historien de Versailles», dont il retrace l'évolution grâce à de longues recherches dans les archives. Mais le sentiment d'insatisfaction domine : poète à ses heures, le conservateur souffre sans doute de n'être réputé que grâce à son érudition. En terminant son journal de 1898, Nolhac, alors âgé de 39 ans, décrète sa vie «finie». Qu'on se rassure ! Il vivra trente-huit autres années, jusqu'en 1936. Un destin à méditer par les historiens déprimés d'aujourd'hui. **THIERRY SARMANT**

Journal (1891-1898), de Pierre de Nolhac (Les Belles-Lettres-Château de Versailles, 320 p., 25,50 €).

Histoires des bêtes à cornes

Coucou, couillon, cornart, jodu, bredin... Pour parler des cocus, la langue française ne connaît pas de limites ! Dans les sociétés traditionnelles, pourtant, où tout ce qui touche à l'honneur de l'homme est grave, le sujet ne devrait pas prêter à rire. L'adultère est en effet un crime que condamnent les lois divines et humaines. Si l'on excuse les égarements de l'homme, ceux de la femme menacent d'introduire dans la famille un corps étranger, d'où des châtiments terribles. L'adultère n'en



revêt pas moins une place de choix dans l'imaginaire à la charnière du Moyen Âge et de la Renaissance. Avec une érudition sans faille, ce livre présente les personnages du cocu et de l'amant dans la vie quotidienne et dans la littérature. Savoureux ! L. V.

Au bonheur des mâles. Adultère et cocuage à la Renaissance (1400-1650), de Maurice Daumas (Armand Colin, 400 p., 26,50 €).

À la découverte du quinze de France



Passionné d'histoire, lecteur insatiable travaillant aussi sur les archives, Guillaume Perrault nous offre un parcours dans l'histoire de France avec quinze récits précis, nourris aux meilleures sources. C'est un parcours personnel, bien sûr, mais l'auteur sait éviter les pièges de l'anachronisme et l'ensemble est porteur de sens. Le portrait de Raymond Aron mérite une lecture attentive.

Les approches sont nouvelles, ainsi avec ces textes sur Paris et ses ordures ou sur la retraite des serviteurs de l'État, de l'Ancien Régime à la V^e République. L'actualité est aussi présente avec des pages sur Sciences-Po, pour comprendre la crise qu'elle traverse aujourd'hui. Le miel que nous recueillons à la lecture de cette synthèse est délicieux. **DENIS LEFEBVRE**

Voyages dans l'histoire de France. 15 grands récits de Louis XIV à nos jours, de Guillaume Perrault (Perrin, coll. « Tempus », 352 p., 10 €).

Au bord du gouffre

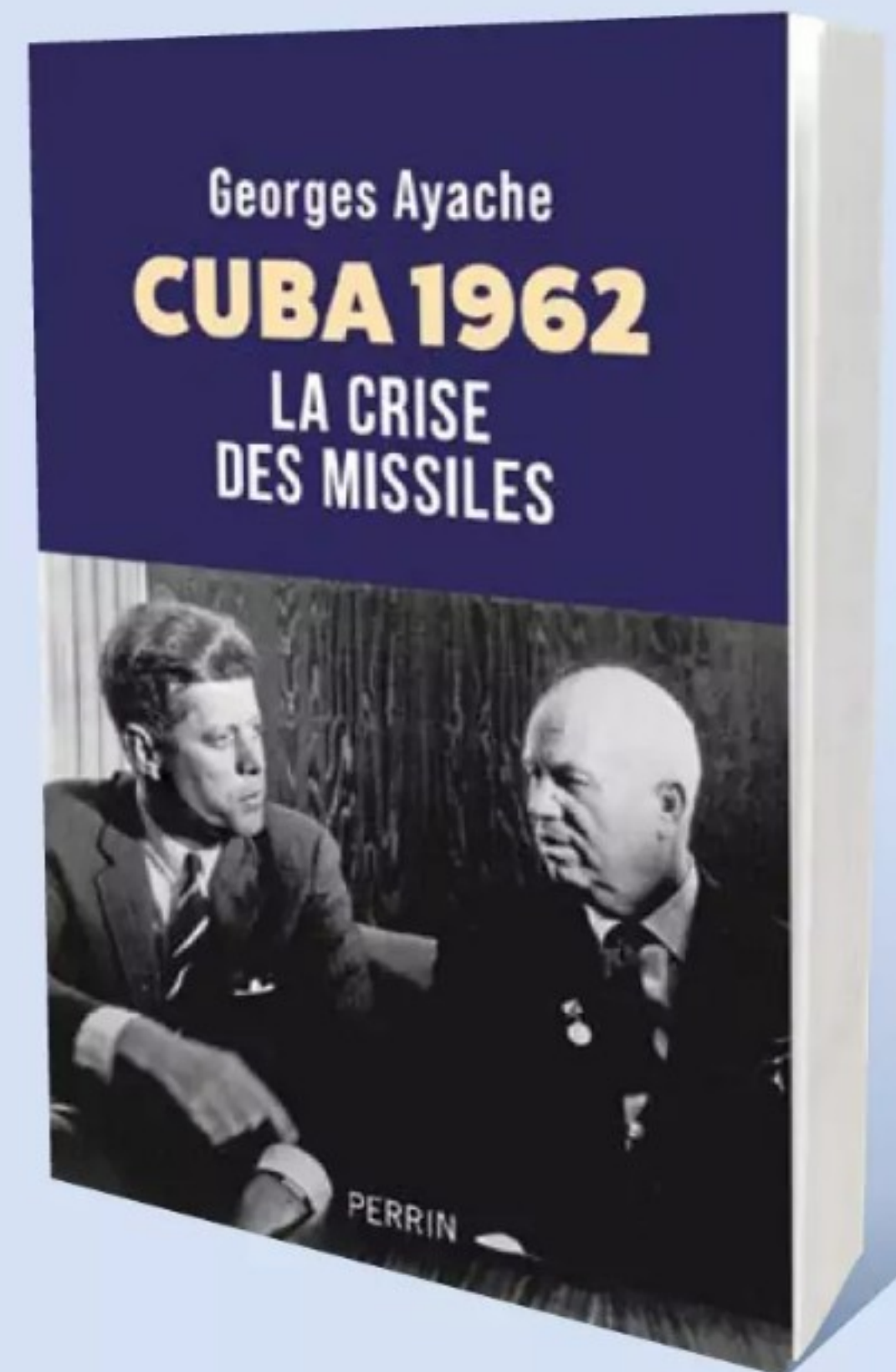
On oublie trop à quel point la crise de Cuba, en 1962, a porté à une incandescence inédite le péril d'une apocalypse atomique mondiale...

Auteur de plusieurs livres sur l'histoire des États-Unis, Georges Ayache s'intéresse cette fois à la crise de Cuba en octobre 1962: treize jours de tension internationale extrême, qui ont failli provoquer l'apocalypse nucléaire. «Qu'aurait-on encore à découvrir qu'on ne sache déjà?» s'interroge-t-il dès la première page, avant d'ajouter qu'aujourd'hui «l'éventualité de révélations fracassantes s'est singulièrement rétrécie». Certes, il nous offre un récit au quotidien des événements, depuis la découverte, le 14 octobre, de rampes de lancement de fusées dirigées contre les États-Unis, suivie, le 22, de la mise en «quarantaine» de Cuba par le président Kennedy, qui ordonne des préparatifs pour une invasion. Le

25, Khrouchtchev amorce la reculade et, le 28, accepte de retirer ses fusées en échange de l'engagement américain de ne pas envahir Cuba. Fort heureusement, l'auteur va plus loin, avec un talent d'écriture qu'il faut souligner.

Avec lui, nous voyageons de Washington à Cuba et Moscou. Pour les Américains, nous pénétrons dans les lieux les plus secrets du pouvoir comme le *Cabinet Room* à la Maison-Blanche ou celui, ultrasécurisé, au Pentagone, dénommé le Tank. Toutes les conversations y étaient enregistrées sur ordre de Kennedy. Georges Ayache nous les fait découvrir, elles sont passionnantes!

L'intérêt de ce livre réside aussi dans les portraits, y compris psychologiques, des deux principaux acteurs de la crise, Kennedy et Khrouchtchev, mais aussi de ceux des seconds rôles, Castro aux colères volcaniques, et d'autres ébréchés par l'auteur, comme le vice-président Johnson et Guevara, le Che. Les deux premiers s'en sortent avec les honneurs: des hommes d'État qui ne se laissent pas submerger par l'émotion. Tous deux aussi ont refusé de céder aux pressions de leurs faucons respectifs.



Cette crise n'a pas mis fin à la guerre froide, elle a été une des causes du renversement de Khrouchtchev deux ans plus tard, mais elle a au moins eu une conséquence positive: l'établissement d'une ligne de communication directe entre Washington et Moscou, le fameux «téléphone rouge». Ce livre constitue un brillant essai sur un moment d'histoire hors norme. **D. L.**

Cuba 1962. La crise des missiles, de Georges Ayache (Perrin, 416 p., 24 €).

Le petit âge au Moyen Âge

Longtemps, on a cru qu'avant le XVIII^e siècle, les enfants n'étaient pas vraiment aimés par leurs parents et souvent exploités dès leur plus jeune âge. Cette image d'Épinal contribuait à la vision globale d'un Moyen Âge particulièrement noir! Les études récentes ont montré de toutes autres réalités. Certes, la vie des enfants n'était pas facile, ne serait-ce qu'en raison de l'effroyable mortalité infantile, et elle différait aussi selon les classes sociales. Mais les enfants

n'étaient aucunement relégués, comme en témoignent de nombreux textes – traités de médecine ou d'éducation, mais aussi littérature romanesque. Avec sa merveilleuse érudition, Didier Lett offre sur la question une réflexion très neuve et, surtout, très nuancée! **L. V.**

Enfants au Moyen Âge (XII^e-XV^e siècle), de Didier Lett (Tallandier, 416 p., 24,50 €).



Fausse notes pour déportés



Comme l'écrit Jean-François Zygel dans sa préface, ce livre nous fait «entrer dans la grande Histoire» avec les pianos volés par les Allemands pendant la Seconde Guerre mondiale, que leurs propriétaires ou leurs familles essayent ensuite de récupérer. Ils envoient des lettres au service des restitutions et, faute de documents prouvant leurs droits, décrivent leur

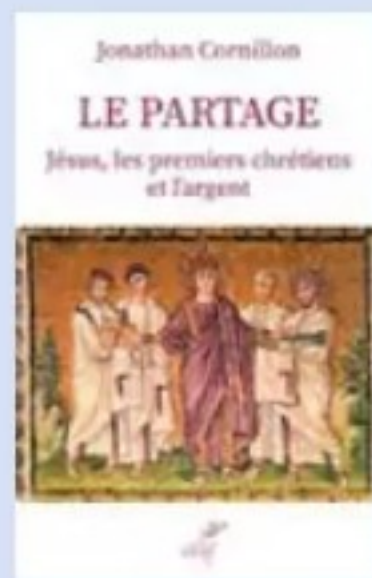
piano: une griffure sur un pied, un couvre-clavier en satin vert... Puis ils se rendent dans le dépôt, confrontés à un océan d'instruments. Certains seront récupérés, d'autres pas, vendus ensuite à des particuliers. Un livre poignant sur ces pianos symboles de l'harmonie familiale révolue devenus un lien entre des générations dévastées par la Shoah. **D. L.**

Harmonies volées. Printemps 1945: le retour des pianos pillés par les nazis, de Caroline Piketty (L'Archipel, 173 p., 19,90 €).

L'or et la foi

« De quoi vivaient Jésus et les premiers apôtres ? » demande, non sans un soupçon de provocation, Jonathan Cornillon. La réponse n'est pas simple. Jésus possédait, apparemment, une maison et ses proches, de l'argent. Ces biens, ils ne les gardaient pas pour eux, mais les consacraient tout entier au service de la communauté et des pauvres. Ce système économique communautaire n'a jamais été bien compris par les exégètes ; il va pourtant perdurer, jusqu'à son institutionnalisation sous Constantin. L. V.

Le partage. Jésus, les premiers chrétiens et l'argent, de Jonathan Cornillon (Cerf, 160 p., 18 €).



La griffe de l'élégance

C'est l'histoire d'une *success story* française qui débute à la Belle Époque. Ou comment Jeanne Lanvin (1867-1946), aînée d'une famille modeste, devient à force de persévérance, mais surtout par son extraordinaire capacité à saisir les vibrations de son époque, la maîtresse d'un empire du luxe, aujourd'hui la plus ancienne maison de couture en activité. C'est aussi l'histoire de l'amour absolu d'une mère pour sa fille : Marguerite, future Marie-Blanche de Polignac, égérie parisienne et artiste lyrique. Jeanne, en cheffe d'entreprise et femme de tête, façonne sa griffe. Dans cette version revue et augmentée de la biographie parue en 2002, Jérôme Picon retrace, avec beaucoup de sensibilité, la trajectoire de ce discret génie de la couture sur la trame d'une société en transformation. M. S.

Jeanne Lanvin, de Jérôme Picon (Flammarion, 464 p., 24,90 €).



Le B.A.-BA de l'écriture

Le nouveau volume de cette belle collection s'intéresse à l'histoire de l'écriture. Multipliant les anecdotes, l'autrice part du connu, Champollion bien sûr, et nous offre une aventure de cinq mille ans, de la Mésopotamie au Mexique, sans oublier la Chine. Les signes phonétiques deviennent compréhensibles et nous découvrons que l'alphabet a entraîné une démocratisation du savoir. Cette plongée n'oublie pas les écritures indéchiffrées et s'interroge sur l'avenir de l'écriture. D. L.

Champollion à la plage. Les écritures du monde dans un transat, de Stéphanie Lebreton (Dunod, 199 p., 16 €).

L'Égypte au-delà des fantasmes...

La civilisation égyptienne conserve, envers et contre toutes les études les plus expertes, une part de mystère qui a fait naître deux tendances : d'un côté l'égyptologie académique, de l'autre l'archéologie fantastique ou « pseudoscientifique », cette dernière allant souvent de pair avec un certain sensationnalisme. Les pyramides auraient-elles été des générateurs d'électricité ? L'Égypte antique aurait-elle été façonnée par une civilisation extraterrestre ? L'ingénieur égyptologue et spécialiste de l'architecture Franck Monnier, s'il a lui aussi été galvanisé plus jeune par « l'énigme égyptienne », a choisi d'exploiter les preuves concrètes, sans éluder les zones d'ombre. Après l'excellent *Dans le secret des bâtisseurs égyptiens* (2023), il manie, dans ce nouvel opus,



les clés de compréhension que donnent la science et les faits, détricote les certitudes et les fantasmes, pour décrypter le faux du vrai. Passionnant et remarquable de clarté.

MATHILDE SAMBRE

La Science face aux dossiers mystérieux de l'Égypte ancienne, de Franck Monnier (Actes Sud, 272 p., 32 €).

La bonne blessure n'existe pas...

Les uniformes chamarrés du musée de l'Armée nourrissent les rêves d'enfants bagarreurs mais une pièce suffit à rappeler l'horreur de la guerre : la cuirasse du carabinier Fauveau, percée de part en part à Waterloo. Son destin fut réglé sur le coup. Nebiha Guiga se penche, elle, sur le blessé, ce « quasi-oublié » des batailles napoléoniennes. Se dévoilent ainsi, de manière inédite, l'expérience de la blessure et le parcours des soins. YVAIN CROS

Les Blessés de Napoléon, de Nebiha Guiga (Passés/ Composés, 400 p., 24 €).



Une date qui fait... date !

Idée audacieuse que celle de l'historien Florian Louis, directeur d'une nouvelle collection qui entend revisiter les (prétendues) « dates charnières ». Elle débute avec 542, qui voit le monde faire le deuil définitif de l'Empire, épuisé par la peste et incapable de reconquérir les terres perdues. Une année qui marque le passage vers un nouvel ordre mondial bien plus que 476, traditionnellement retenue. STEFAN SPIVAK

542, la fin de l'Antiquité, de Sylvain Destephen (PUF, coll. « Une année dans l'Histoire », 232 p., 16 €).

En mer et sur les chemins de la liberté

Alors qu'il navigue en tête de la première course autour du monde sans escale (1969), le Français Bernard Moitessier prend le large et se lance, avec son bateau, dans une quête spirituelle.



La légende du navigateur Bernard Moitessier (1925-1994) naît le 18 mars 1969 quand il décide, après sept mois de course, alors qu'il est en tête, de faire demi-tour. Il envoie ce message à ses proches et aux organisateurs de la première course autour du monde en solitaire, sans assistance et sans escale: «Je continue sans escale vers les îles du Pacifique parce que je suis heureux en mer et peut-être aussi pour sauver mon âme.» Il refuse la gloire, choisit sa propre vision du

bonheur et de l'accomplissement. Quelques mois plus tard, après trois cents jours en mer, il jette l'ancre à Tahiti, et publie en 1971 un livre, *La Longue Route*, dont les auteurs du présent roman graphique se sont inspirés pour mettre en scène ce huis clos au cœur de l'océan. Un marin, un bateau. Et quel bateau! Le *Joshua*, ketch en acier de 12 mètres, avec qui il partage parfois une bouteille de champagne: «À la tienne, mon frère!» Ils vivent ensemble, l'un pour l'autre. Les journées se succèdent et se répètent, souvent monotones, l'ensemble du volume paraît parfois un peu long, mais il y a le dessin, superbe, et les couleurs, la mer changeante, bleue ou verte, qui peut, par sa dureté, renverser le marin. Le lecteur s'accroche, emporté, car il veut savoir jusqu'où va aller cette aventure, pour vibrer avec Moitessier et *Joshua*! Et il vibre quand le marin note



De bulles et d'eau *La Longue Route*, l'ouvrage-témoignage du navigateur, sorti en 1971, est ici fidèlement adapté.

dans son carnet, alors qu'il renonce à la course: «Ce n'est pas un abandon. Je suis toujours la longue route, j'ai juste changé de quête. C'est une quête spirituelle. Une histoire entre *Joshua* et moi. Une grande histoire d'amour qui ne regarde plus les autres.» Dans sa solitude, il atteint un état de grâce total. Il capte la risée quand la mer est calme, pare au plus pressé quand elle entre en tempête, lit, chaque fois qu'il le peut, Merle, Gary, Steinbeck, s'offre parfois une séance de bronzette sur le pont. Le temps change

de dimension sur et avec *Joshua*, le marin n'est plus pressé de rentrer... Il note: «Quelle paix». D'autres aventures suivront pour Moitessier, et pour *Joshua*. En 1990, il est acheté par le Musée maritime de La Rochelle puis, en 1993, classé monument historique. En 1994, pour les obsèques du navigateur dans le cimetière breton de Bono, «son» *Joshua* est convoyé depuis La Rochelle pour saluer le disparu. **D. L.**

La Longue Route, de Stéphane Melchior, Yvonn Locard et Joal Grange (Gallimard, 344 p., 29 €).



Âge tendre et Buchenwald

Le 11 avril 1945, à la libération du camp de Buchenwald, les Américains découvrent un millier d'enfants juifs, âgés de 4 à 18 ans. Orphelins pour la plupart, ils sont désorientés, perdus, sans repères. Ce volume retrace leur vie, à Buchenwald puis, pour 426 d'entre eux, dans l'Eure où ils ont été accueillis à l'été 1945 par l'Œuvre de secours aux enfants. Il leur faut se (re)construire, accepter de ne pas être morts comme tant d'autres et se tourner vers l'avenir. Ce volume bouleversant est aussi un hymne à la vie. D. L.

Les Enfants de Buchenwald, de Dominique Missika, Anaïs Depommier et Alessandra Alexakis (Steinkis, 132 p., 22 €).

Monaco, naissance d'une nation

Au printemps 1955, Grace Kelly rencontre Rainier III, prince de Monaco, avec qui elle va se marier l'année suivante. Habilement scénarisé, l'album relate d'un côté la rencontre, et de l'autre, par toute une série de récits enchâssés, l'histoire du Rocher. On y retrouve la légende de sainte Devote, celle de François Grimaldi, puis la manière dont cette famille génoise arrive à s'enraciner sur le Rocher. L'album est enrichi par un splendide cahier historique, réalisé par l'archiviste de la principauté L. V.

Monaco. L'épopée des Grimaldi, d'Arnaud Delalande et Cédric Fernandez (Glénat, 64 p., 15,50 €).



Des dollars, de la poussière et des rapaces

Chuck, un petit truand, a patiemment attendu de sortir de prison pour aller récupérer son magot, enterré dans une ville fantôme du Colorado. Mais quand il revient en compagnie de Kat, sa pulpeuse compagne, la cache est vide ! Car Dry Creek n'est pas un lieu aussi désert qu'il y paraît : petits malfrats, Indiens mafieux et cow-boys fous, on y trouve de tout ! Prenant pour cadre l'Amérique de 1970, Matz et Xavier signent un thriller savoureux et déjanté dans la lignée de leurs précédents albums, notamment *Le Serpent et le Coyote*. L. V.

L'Or du spectre, de Xavier et Matz (Le Lombard, 120 p., 23 €).

Ramon Mercader est de retour

Prague, juin 1978, un homme tombe de son balcon. Accident, suicide ou assassinat ? La question se pose car, sous un passeport russe, on découvre d'autres identités – Jacques Mornard, Franck Jacson ou encore... Ramon Mercader, l'homme qui a tué Trotski en 1940 ! Si l'album, qui clôt un diptyque, ne manque pas d'originalité, la documentation reste fragile : comment expliquer, par exemple, que la secrétaire de Trotski, avant 1940, ait pu souffrir du maccarthysme... apparu dix ans plus tard ! L. V.

Mercader, l'assassin de Trotski (t. 2), de Patrice Perna et Stéphane Bervas, (Glénat, 56 p., 15 €).



Quand Khrouchtchev fait « boum » !



Étrange destin que celui d'Andreï Sakharov ! Humaniste et physicien de génie, il est choisi par Staline et Béria pour mettre au point la bombe H soviétique. À marche forcée, il mène à bien le projet dès 1953. La mort de Staline n'enraye en rien ce travail, puisque Khrouchtchev ordonne à Sakharov de faire exploser *Tsar Bomba*

– 57 mégatonnes, plus de trois mille fois celle de Hiroshima. Et encore, Sakharov en a-t-il limité la puissance ! Héros de l'Union soviétique, il reste critique et sa croisade pour le désarmement va lui valoir le prix Nobel de la paix (1975) et de sérieux ennuis ! Un roman graphique sombre, mais passionnant et, somme toute, plein d'humanisme. L. V.

Tsar bomba. Les paradoxes d'Andreï Sakharov, de Fabien Grolleau et Cyril Elophe (Glénat, 160 p., 22,50 €).

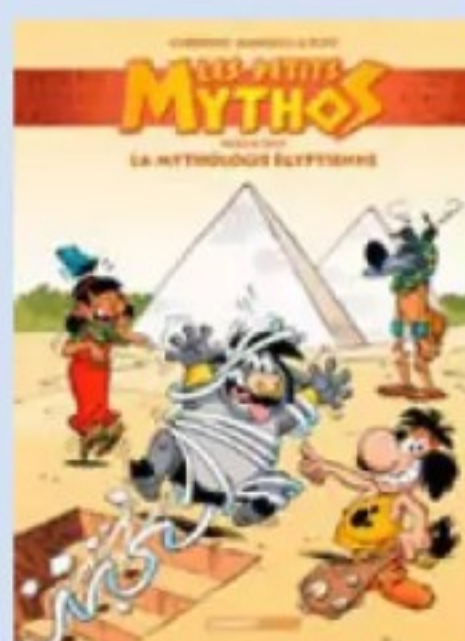
La mythologie égyptienne sans peine !

Avec *Les Petits Mythos*, s'amuser veut dire apprendre ! Après les dieux nordiques, Hercule, Ulysse et compagnie partent à la découverte des mythes de l'Égypte ancienne. Sur les bords du Nil, nos petits compères, venus tout droit de la Grèce antique, rencontrent les dieux Râ, Seth, Osiris et Isis et revivent leurs légendes étourdissantes : fondation du monde, divinités, animaux tutélaires, histoire, archéologie... Chapitres pédagogiques et planches hilarantes se succèdent pour

évoquer, avec pédagogie et sans tabou, tous les aspects de cette civilisation. Un excellent moyen d'apprentissage pour les lecteurs en herbe (et avouons-le aussi, pour leurs parents !). À partir de 10 ans.

M. S.

Les Petits Mythos présentent la mythologie égyptienne, d'Amandine Marshall, Cazenove et Bloz (Bamboo Édition, 48 p., 11,90 €).





Amélie Nothomb & Marguerite Yourcenar

Alors que son livre *Métaphysique des tubes* vient d'être adapté en film d'animation, la prolifique autrice belge revient sur l'influence que la première femme élue à l'Académie française a eue sur sa carrière. **PROPOS**

RECUEILLIS PAR YETTY HAGENDORF

HISTORIA – Quand a eu lieu votre première rencontre avec Marguerite Yourcenar?

Amélie Nothomb – J’ai entendu parler de Marguerite Yourcenar en 1984. Je venais d’arriver à Bruxelles, j’étais une grande adolescente et la perspective de devenir une femme adulte me préoccupait. Tout me déplaisait dans ce nouveau statut. J’étais très intriguée par cette femme, adulte, absolument extraordinaire, admirable en tout point. Je savais que les probabilités que je devienne un jour Marguerite Yourcenar étaient proches de 0 %. Mais elle m’a rendu l’espoir. Deux ans plus tard, à 19 ans, je lisais pour la première fois les *Mémoires d’Hadrien* et ce fut un incroyable coup de foudre littéraire. Marguerite Yourcenar m’a tirée vers le haut à un moment où j’en avais terriblement besoin. Je ne serais peut-être jamais devenue écrivain si je n’avais pas croisé cette immense figure sur ma route.

Qu’est ce qui vous a séduit dans les *Mémoires d’Hadrien*?

Je ne pouvais pas le lâcher. C’est devenu «le» livre de mon été 1986. Un ouvrage sublime, écrit par une femme qui ne devait rien à aucun homme. Une écrivaine qui se permettait d’être selon son gré, au fil de ses livres, un homme ou une femme sans avoir de comptes à rendre. Cette sensation de liberté m’a enchantée. Je ne lui connais pas d’équivalent. J’aime bien sûr Colette, mais elle me donne une moindre impression de liberté totale. Colette avait un homme – Henry Gauthier-Villars – qui l’avait poussée à écrire et qui avait été son prête-nom : Willy. Dans le cas de Yourcenar, aucune trace d’homme dans son entourage. Elle s’est faite toute seule. Elle était libre. Pour autant, elle ne s’est jamais proclamée féministe, elle n’en avait pas besoin, elle l’était.

Qu’admirez-vous particulièrement dans son attitude?

J’ai connu le personnage avant de lire l’œuvre. Et c’est le personnage qui m’a impressionnée. Au fil des années, cette admiration ne s’est jamais démentie. Je me souviens du scandale quand elle est entrée à l’Académie française, en 1980, et de son comportement, magnifique. Elle avait cette sublime dignité, tellement naturelle, et cette absence de gratitude envers qui que ce soit. C’était beau. À l’époque, je regardais souvent les émissions littéraires, comme celle de Bernard Pivot. Les réactions à son admission dans l’institution m’avaient renversée. Certains, comme Jean d’Ormesson, ont été merveilleux mais combien d’horreurs

“Marguerite Yourcenar était une femme qui ne devait rien à aucun homme. Elle s’est faite toute seule, elle était libre, féministe sans avoir besoin de le proclamer”

et de propos misogynes n’a-t-on pas entendus cette année-là ! Claude Lévi-Strauss, Georges Dumézil, Pierre Gaxotte, Jean Guilton, etc. Ils étaient nombreux les «Immortels» à avoir des préjugés après plus de trois cent cinquante ans sans présence féminine ! Partout où elle apparaissait, elle inspirait le respect. Je connais très peu d’hommes ou de femmes, dotés d’une telle prestance naturelle. Elle était une statue, elle le savait, sans être arrogante. Elle n’avait rien à prouver. Elle a été élue dès le premier tour. Son élection a marqué l’histoire de l’Académie par son caractère symbolique et par les polémiques qu’elle a déclenchées. Comme quoi, il y avait du boulot. Elle était vraiment indispensable.

Partagez-vous des points communs avec Marguerite Yourcenar?

Oui, plus d’un et ces affinités ont contribué à rendre encore plus intense mon admiration. Marguerite Yourcenar appartenait au même milieu que moi : un environnement aristocratique, catholique, assez rétrograde, où j’ai entendu dire le plus grand mal d’elle. Les gens étaient consternés par sa personnalité, outrés par sa liberté, scandalisés par sa vie sexuelle, par le fait qu’elle ne devait rien à aucun homme. Pour eux, l’écrivaine était une femme perdue. ...

... L'aristocratie belge est très particulière, vieux jeu à un point que les gens n'imaginent pas. Quand je vais dans ma famille – je ne parle pas de mes parents qui étaient des gens éclairés et avaient voyagé –, le recul temporel est vertigineux.

L'aristocratie, que Marguerite Yourcenar et vous-même avez connue, a-t-elle cependant évolué?

Pas du tout, et son esprit se reproduit aussi parmi les jeunes gens. Dans ce milieu, une femme est avant tout une mère. Elle peut certes trouver un emploi pour quelques années, mais l'important reste d'épouser un conjoint de son rang et de reproduire ce sang admirable qui coule dans leurs veines. Je n'ai pas d'enfant et c'était mon désir. Je n'exclus pas que Marguerite Yourcenar ait joué un rôle dans cette décision importante.

Cette décision ne vous a-t-elle pas mise au ban de votre famille?

Bien sûr... Mes parents m'ont raconté tout cela. Je suis une source de malaise dans la famille. Il y a vingt ans, un de mes cousins a épousé une jeune fille de la famille Crayencour. Je dis à la future mariée: «Quelle fierté pour toi d'appartenir à la famille de Marguerite Yourcenar (née Marguerite Cleenewerck de

“Être une femme, ne pas avoir d'enfant, n'être pas mariée et de surcroît connue est une source de honte sociale très lourde dans ma famille”

Crayencour). Réponse de la demoiselle:

«Ne m'en parle pas, c'est la honte de la famille.

– Mais as-tu lu un livre d'elle?

– Jamais», me dit-elle, l'air de dire que Dieu me préserve de cette pornographie. Dans ma famille, on n'est pas loin de penser pareil à mon sujet. Si j'étais un homme il n'y aurait aucun problème. Le fait d'être une femme, de ne pas avoir d'enfant, de n'être pas mariée et de surcroît connue, est une source de honte sociale, très lourde dans ma famille.

Votre père a-t-il exercé un rôle important dans votre vie comme ce fut le cas du père de Marguerite Yourcenar?

Mon père a beaucoup compté dans ma vie, même s'il y avait une distance fondamentale entre nous, qui a fait son chemin. Jamais mon père ne m'a dit: «fait ceci ou fait cela». Son grand rêve était que je devienne diplomate. Michel de Crayencour, aussi, a exercé une influence déterminante sur Marguerite, tant sur le plan intellectuel que personnel. Marguerite avait une réelle complicité avec son père, pour autant, si elle est devenue cette immense autrice, ce n'est pas grâce à son père mais parce que ce dernier l'a estimée d'entrée de jeu comme une vraie personne. Comme mon père l'a fait avec moi, les rares fois où il me parlait.

Considérez-vous Marguerite Yourcenar comme un guide, un mentor?

Elle est une très grande lumière dans ma vie. Dire qu'elle est un guide serait terriblement prétentieux. Très souvent, je pense à elle mais je n'ai pas son courage. Je me souviens d'une lettre qu'elle avait reçue d'une admiratrice qui disait: «J'ai lu tous vos livres, je

Bio express Amélie Nothomb

Fille de diplomate, née en 1967 à Kobé au Japon, Amélie Nothomb grandit au rythme des affectations diplomatiques de son père, entre l'Asie, l'Europe et l'Amérique du Nord. À l'âge de 17 ans, elle revient en Belgique, étudie la philologie romane, puis retourne au Japon où elle travaille comme interprète. En 1992, elle publie son premier roman, *Hygiène de l'assassin*, qui impose son style singulier. Le livre est accueilli chaleureusement par le public et la critique. Depuis, avec une régularité de métronome, Amélie Nothomb publie un livre chaque année, alternant

entre autofiction et roman. *Stupeur et tremblements* (1999), inspiré de sa vie au Japon, obtient le Grand Prix du roman de l'Académie française et assoit sa notoriété. Son œuvre, traduite dans de nombreuses langues, explore les thèmes de l'identité, de la différence, du pouvoir, du corps et de la mort, avec une écriture directe et un humour acéré. Parmi ses principaux titres figurent *Métaphysique des tubes*, *Ni d'Ève ni d'Adam*, *Acide sulfurique*, *Soif* ou *Premier sang*, hommage à son père disparu. Son prochain roman, *Tant mieux*, paraît le 20 août.

les admire tellement. Je m'y suis tout entière retrouvée.» Marguerite Yourcenar lui a répondu: «Vous n'y avez rien trouvé d'autre?» C'est grandiose et d'une méchanceté exceptionnelle, dont je serai incapable mais c'est juste et plein d'esprit! Sa répartie m'a fait réfléchir: pourquoi diable faudrait-il se retrouver dans les livres qu'on lit? La lecture n'est-elle pas d'abord une recherche d'altérité? L'unique occasion de savoir enfin qui est l'autre?

Dès les années 1920, Marguerite Yourcenar aborde l'homosexualité, provoquant de vives réactions...

Elle traite la question de l'homosexualité de façon extrêmement courageuse. Elle la vit au féminin, mais elle en parle aussi sous l'angle masculin, sans que ce soit un déguisement, contrairement à Proust, qui a inversé la question. Marguerite Yourcenar assume son homosexualité.

Avec le temps, Marguerite Yourcenar conserve-t-elle pour vous la même importance?

Elle est toujours très présente, même si elle a eu plus d'impact à l'adolescence. J'avais 18 ans quand mon père m'a dit: «tu ressembles à Marguerite Yourcenar âgée». Au départ je l'ai mal pris. J'ai trouvé étrange de me comparer à cette vieille dame. Je devais avoir 23 ans quand j'ai repensé à cette déclaration en me demandant pourquoi j'avais pris sa réflexion comme une insulte... Peut-être était-ce un grand compliment? J'ai regardé une photo de Marguerite Yourcenar âgée. Elle était mille fois plus belle que jeune. Avait-elle atteint là le sommet de sa beauté? Peut-être mon père avait-il senti en moi une très grande sagesse? Je ne sais pas.

Bio express Marguerite Yourcenar

Née à Bruxelles en 1903, orpheline de mère, Marguerite Yourcenar grandit entre Lille et le mont Noir (Nord), entourée d'un père érudit qui l'initie très tôt à la culture. Élève brillante, elle publie, à l'âge de 18 ans, ses premiers poèmes sous un pseudonyme. Son premier roman, *Alexis ou le Traité du vain combat*, paraît en 1929 et aborde sans détour la question de l'homosexualité. Dès lors, Yourcenar multiplie romans, nouvelles, essais et poèmes, tout en menant une vie itinérante entre Paris et l'Europe. En 1939, elle quitte la France pour les États-Unis, où

elle s'installe avec Grace Frick, sa compagne et traductrice, sur l'île des Monts Déserts dans le Maine. Naturalisée américaine, elle enseigne et poursuit son travail d'écriture, marqué en 1951 par la publication des *Mémoires d'Hadrien* qui la propulse sur la scène internationale. *L'Œuvre au noir*, en 1968, confirme son statut d'écrivain majeur. Première femme élue à l'Académie française en 1980, Marguerite Yourcenar s'éteint en 1987. Elle est considérée aujourd'hui comme un des auteurs majeurs de la littérature du XX^e siècle.

Et si, demain, vous la croisie dans les couloirs d'Albin Michel?

J'y ai souvent pensé. Je ne suis pas certaine que je lui aurais plu, que ce soit comme auteur, comme femme, ou même physiquement. Mais je prendrais mon courage à trois mains, car elle est très intimidante, pour lui dire: «Madame, il n'y a aucune raison de penser que vous me connaissiez mais je veux que vous sachiez le rôle que vous avez joué dans ma vie et très certainement dans celles de nombreuses autres personnes, notamment des hommes homosexuels qui, après avoir lu les *Mémoires d'Hadrien*, se sont sentis délivrés. Vous avez fait le bien sur terre.» ■

“Marguerite est devenue cette immense autrice parce que son père l'a estimée comme une vraie personne, comme mon père l'a fait avec moi”

Lors de travaux sur des émulsions fluorescentes, le physicien allemand **Wilhem Röntgen** prend la main baguée de sa femme pour cobaye et **découvre le rayon X**, qui permet de voir à l'intérieur d'un corps sans l'ouvrir.

PAR JEAN-NOËL FABIANI-SALMON – ILLUSTRATION D'ANTOINE DUSAULT

N

ous sommes le 22 décembre 1895 et, ce jour-là, la main d'une femme va révolutionner la médecine. Tout commence en réalité trente ans plus tôt quand Anna Bertha Ludwig vit encore à Zurich où son père tient une brasserie, Zum Grünen Glas, proche de l'École polytech-

nique. Cette brasserie est devenue le lieu de rencontre privilégié des étudiants et des maîtres de la prestigieuse école, qui viennent y chercher le réconfort de saucisses bien moutardées et de chopines mousseuses après les longues journées de cours.

Parmi les étudiants fidèles, l'un d'entre eux a attiré l'œil d'Anna Bertha : il est un peu plus jeune qu'elle et se nomme Wilhem Röntgen. Son regard est profond et pétillant d'intelligence, il a fière allure avec sa barbe au carré et ses costumes impeccables. Et puis, il est tellement modeste et sérieux au milieu de la jovialité étour-

dissante de ses camarades que la jeune femme en tombe follement amoureuse. Ils se marieront quelques années plus tard. En 1868, Wilhem décroche son diplôme d'ingénieur mécanicien. Puis il poursuit ses études en réalisant une thèse sur « l'étude des gaz », qu'il soutient l'année suivante et devient docteur ès sciences.

Anna Bertha est donc tombée amoureuse d'un passionné des gaz, tout un programme ! En réalité, Wilhem ne fait que suivre l'enthousiasme des physiciens de son époque, né à la suite des expériences de Michael Faraday et William Crookes. Quand on place deux élec-

trodes dans un tube de verre où l'on fait le vide, une décharge électrique entre les deux électrodes entraîne une curieuse luminescence verte venant de la cathode sur les parois du tube ! C'est bizarre, on ne sait pas à quoi cela peut servir mais quand on est un chercheur, il faut aller plus loin... Savoir, par exemple si le rayonnement produit dans le tube peut s'en échapper.

Wilhem est un expérimentateur méticuleux et il prend tout d'abord soin d'envelopper son tube de Crookes dans un carton opaque. Puis il le connecte à une forte tension électrique. Enfin, il fait l'obscurité dans son laboratoire. À sa grande

satisfaction, aucune lumière ne passe au travers de l'enveloppe opaque. Sa lumière verte est bien prisonnière de son montage et ne peut s'en échapper. Cependant, alors qu'il se prépare à déconnecter son tube, il est attiré par un scintillement dans un coin de la pièce encore plongée dans le noir : c'est l'écran fluorescent qu'il voulait utiliser dans un second temps, qui luit ! Inattendu...

Wilhem éteint son tube, le scintillement disparaît. Il le rallume, l'écran s'éclaire aussitôt. Il augmente la distance entre l'écran et le tube, il retourne même l'écran de sorte que l'émulsion fluorescente se trouve du mauvais côté. Mais chaque fois que le tube de Crookes est sous tension, l'écran s'illumine.

Premier prix Nobel

C'est alors que le physicien a l'intuition géniale de penser que la fluorescence provoquée n'est pas la conséquence directe du rayon vert qui apparaît à l'intérieur du tube, car il ne le voit pas se propager au-dehors, mais qu'il s'agit peut-être d'un autre rayon, généré secondairement par ces rayons cathodiques et que lui ne peut pas observer.

Mais, si ce rayonnement traverse le carton opaque, peut-être traverse-t-il aussi d'autres substances ? Wilhem interpose divers objets entre le tube cathodique et l'écran luminescent : une feuille de papier, du carton, un livre, une feuille d'aluminium. Ils se laissent tous traverser par le nouveau rayon.



En revanche une feuille de plomb semble une barrière infranchissable ! Il s'agit donc bien d'un rayon inconnu et mystérieux. Quand on est un matheux comme Wilhem, une inconnue ne peut être désignée que par la lettre X : bienvenue au rayon X !

Le lendemain de cette nuit de folie, Anna Bertha connaît un grand moment de fierté : son époux lui

demande de participer à une expérience bien singulière. Elle doit poser sa main sur une plaque photographique et la laisser traverser par le nouveau rayon, ce qui l'enthousiasme beaucoup. Le cliché est pris. Du révélateur, du fixateur... et la photographie apparaît enfin : on distingue parfaitement la forme de la main, les os du carpe, les phalanges et, bien

sûr, l'alliance d'Anna Bertha qui, elle, se révèle opaque aux rayons.

Un nouveau monde vient de naître : on peut découvrir l'intérieur du corps humain sans l'ouvrir avec un scalpel. C'est une révolution en médecine. Le nom de Wilhem Röntgen vient de s'inscrire dans l'Histoire. Ce que va couronner le premier prix Nobel de physique en 1901. 

Découvrez ce que
l'art a fait de beau
ce mois-ci.

connaissance|des|arts

événement
Cézanne
de retour
à Aix-en-Provence

itinéraire
Caen fête
son millénaire

style
La fantaisie
colorée
du wax

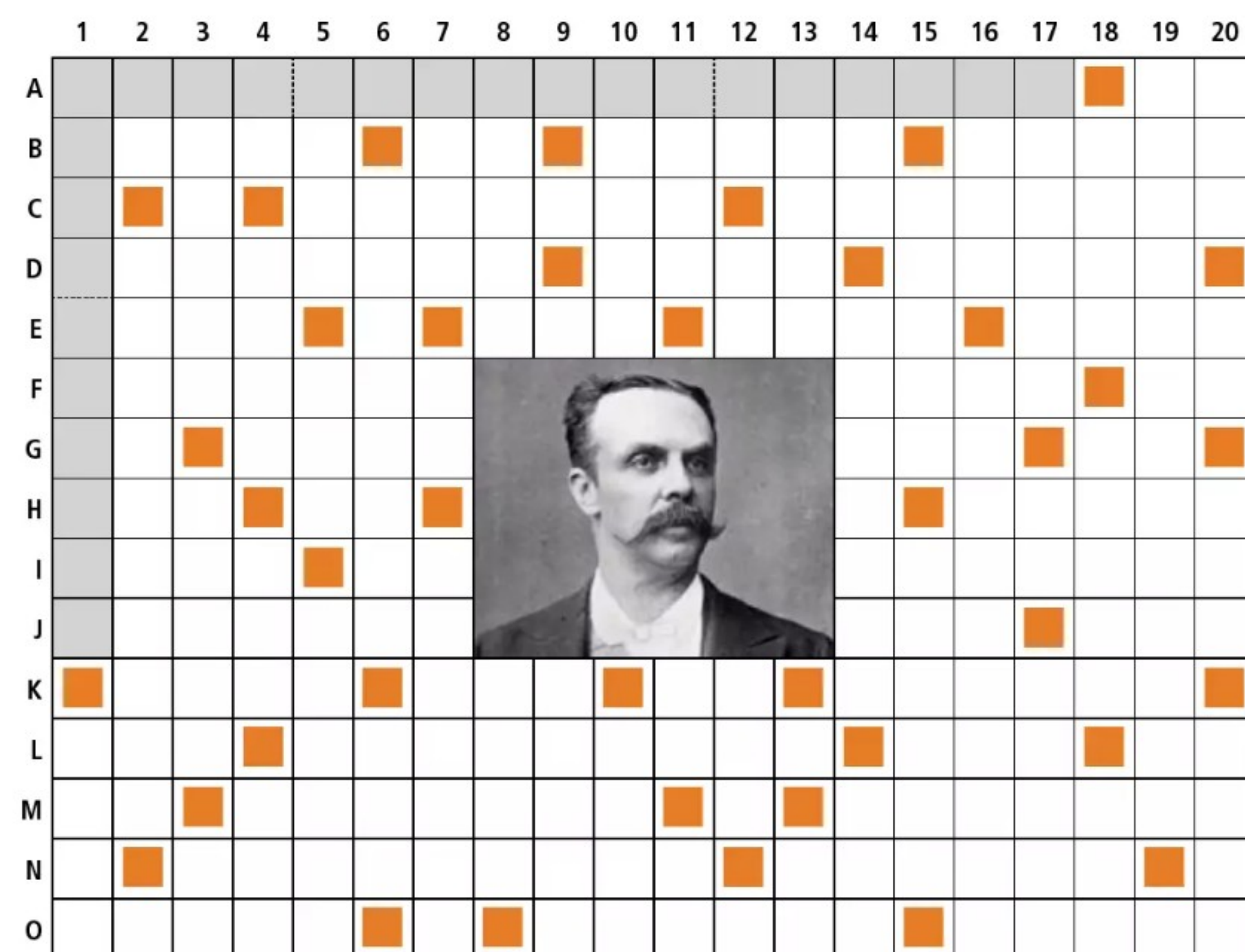
OFFRE
SPÉCIALE
7,90€
au lieu de
~~8,50€~~

Les **1001**
expos
de l'été

connaissance|des|arts
VOIR, SAVOIR, SE PASSIONNER

HORIZONTALEMENT : **A.** Personnage en illustration. Tranche d'histoire. – **B.** Victoire de Napoléon sur les Russes et les Prussiens en 1807. Inde des latinistes. Divinité grecque souvent considérée comme la mère d'Aphrodite. Père de Léa et de Rachel. – **C.** Roi légendaire de Sparte. Il fut le premier ambassadeur des États-Unis en France de 1778 à 1785. – **D.** Béotien aimé de la nymphe Écho. Rivière de Bretagne. Capitale asiatique. – **E.** Général français qui remporta la victoire du Garigliano en mai 1944. Se lançait dans la bataille. L'ex de Poutine. Laura au cinéma. – **F.** Fils d'Énée et de Créüse. Ville de Colombie. Nullement tombé dans l'oubli. – **G.** Dans les intentions de César. Roi qui s'est fié à sa bonne étoile. Site sacré du Japon. Article de journal. – **H.** Nature morte qu'aucun peintre n'a jamais représentée! Louis ou napoléon. Monument aux morts. – **I.** Grand d'Amérique. Prison de Monte-Cristo. Fut la capitale de l'Empire perse sous la dynastie des Séfévides. – **J.** Langue slave parlée à Ljubljana. Accord de la francophonie. Roi du palindrome. – **K.** Infante de Castille. Fils de Lamech. Fait le jeu des Chinois en Mongolie. Intéressent rarement les cinéphiles. – **L.** Il fut instauré en France par la loi du 16 février 1943. Sont à l'origine du grand bond en avant. Chef éthiopien. Prêtresse d'Héra. – **M.** Magicien du cinéma. Quartier de Londres. Ancien premier ministre français (1916-2007). – **N.** Peuple amérindien d'Amérique du Nord. Ancien duché d'Allemagne ou capitale des Bahamas. – **O.** Il fonda la Compagnie des prêtres de Saint-Sulpice en 1645. Il fut avec Bonaparte l'instigateur du coup d'État du 18 brumaire. Ancienne ville de Syrie où Élagabal fut le grand prêtre du Soleil.

VERTICALEMENT : **1.** Homme politique français qui prononça un violent réquisitoire contre ce personnage en 1894 lors d'une plaidoirie restée célèbre. Conquistador espagnol qui fut le compagnon de Pizarro. – **2.** Psychiatre français qui dirigea l'hôpital psychiatrique de Bonneval. Napoléon y remporta la bataille «des Trois Empereurs». – **3.** Roi des Wisigoths. Écrivain français à qui



l'on doit *Le Hussard sur le toit*. Curie chez les chimistes. – **4.** Déclaration de peste. Conservatoire fondé par l'abbé Henri Grégoire à Paris en 1794. Première moitié de la Bible. Ernesto Guevara autrement dit. – **5.** Proche de la réaction. Ville du Mali. Épouse du roi de Perse Assuérus qui a inspiré Racine. – **6.** Personnage du *Roman de Renart*. Joue un rôle important dans la traversée de Paris. – **7.** Chef-lieu de l'Yonne. À la droite de l'assemblée. Le «Cygne de Cambrai». – **8.** Galantes dans l'œuvre de Rameau. Ville de Sibérie. – **9.** On ne les croise plus sur le champ de bataille. – **10.** Fondateur de la dynastie qui régna au Maroc entre 789 et 985. Aile déformée. – **11.** Unité monétaire du Cambodge. Acteur d'une troupe américaine. Cardinaux à l'entrée du séminaire. – **12.** L'Éridan des anciens Grecs. Lutécium. Le «machin» du général de Gaulle. – **13.** Rendez-vous des pêcheurs. Arrivé en vie mais condamné à mort. – **14.** Virer à droite. Général romain qui a vaincu Hannibal à Zama. La folie de César. – **15.** Chevalier qui fut capitaine au régiment d'Auvergne. Écrivain français qui nous a raconté *Le Voyage du condottiere* (1868-1948). – **16.** Cité des Illibériens. Femme de lettres française

qui a tenu un salon où se réunirent notamment d'Alembert et Condorcet. – **17.** Ancien Premier ministre hongrois (1892-1971). Tantale. État de l'Inde ayant une frontière avec le Bhoutan et le Bangladesh. – **18.** Il fut le président du Gouvernement provisoire de la République française du 16 décembre 1946 au 22 janvier 1947. Compositeur autrichien qui a fait chanter *La Veuve joyeuse*. Émet un nouveau timbre. – **19.** Il fut le dernier empereur d'Éthiopie. – **20.** Traverse le Tyrol en courant. À la tête de la Turquie. On y a vu passer Emmanuel Macron. Aire de L'Aigle. ☐

Solution du n° 940

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20
A	B	A	Y	A	R	D														
B	R	A	S	P	O	U	T	I	N	E										
C	E	R	E	T	R	I	E													
D	S																			
E	C																			
F	I	C	H	T	H	U	S													
G	A	U	G	I	A	S														
H																				
I	B																			
J	E	R	I	C																
K	S	A	D	O	W	A														
L																				
M	L	E	U																	
N	Y	A	L	T	A															
O	S	U	T																	



Voyage à Bouessay

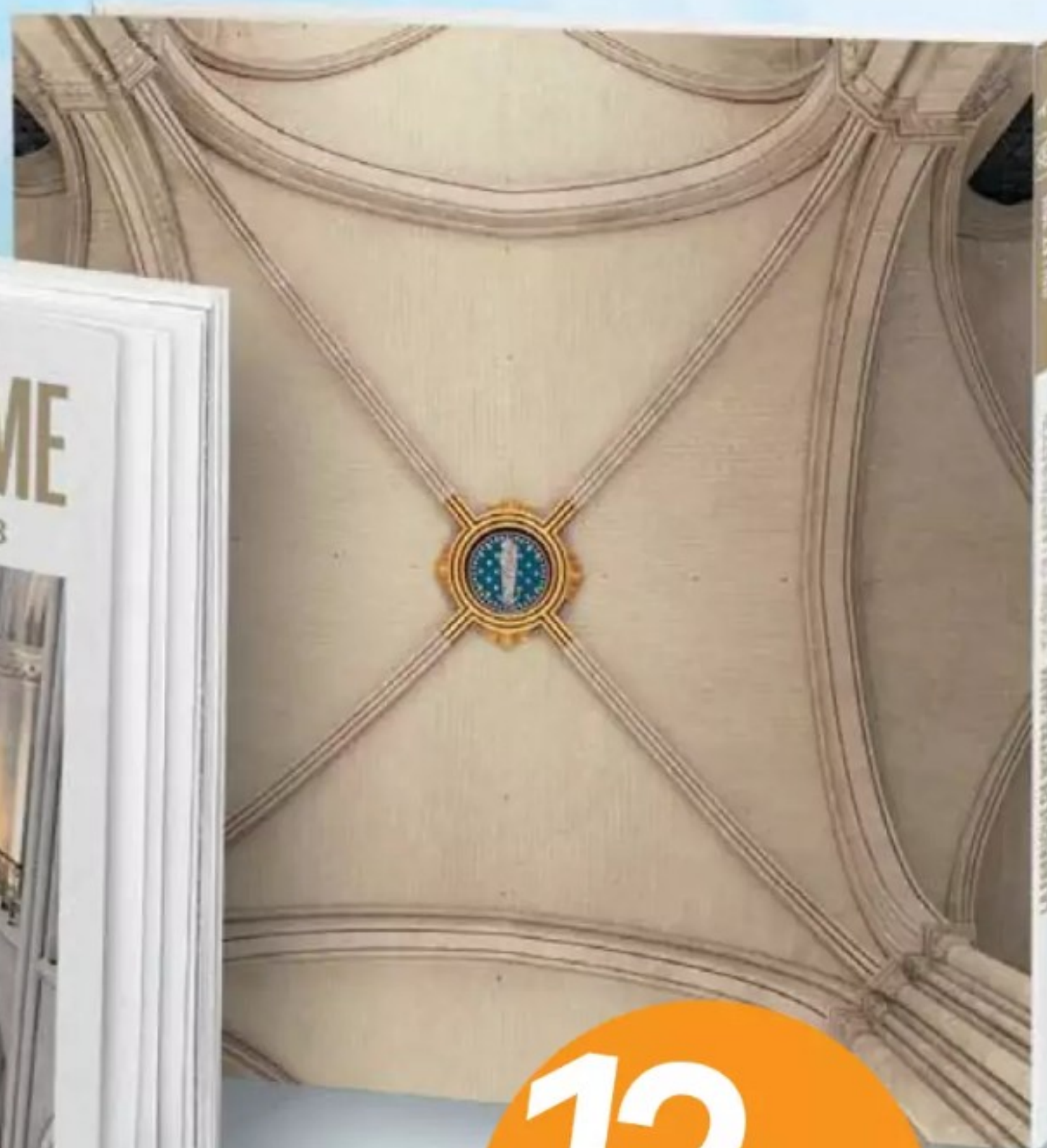
La Société nationale des chemins de fer français a ses grèves, ses humeurs et ses caprices. Parfois elle vous abandonne en rase campagne sur le quai d'une petite gare de province, de celles qui faisaient la joie d'Alphonse Allais, à la Belle Époque, lorsque dans l'une de ses chroniques du *Gil Blas*, il avait imaginé féliciter un chef de gare normand pour la propreté et la coquetterie de ses locaux: «Vous auriez une jolie gare comme ça à Paris, vous feriez fortune!» La gare de Sablé-sur-Sarthe était presque aussi jolie mais je m'en fichais. C'était il y a quelques semaines. Le train m'avait posé là sans autre forme de procès parce que, pouvais-je lire sur le tableau d'affichage destiné aux voyageurs de la ligne régionale Le Mans-Angers, «un troupeau de chèvres errantes» avait envahi la voie. Je n'invente rien! Un taxi m'avait déposé quelques kilomètres plus loin à la porte du bar Le Royal de la commune de Bouessay, à la limite des départements de la Sarthe et de la Mayenne, pas très loin de chez moi. Il ne me restait plus qu'à espérer les secours d'un neveu bien intentionné... et à l'attendre. Nous étions en mars à l'heure de l'apéro. Ah! les cafés de l'Ouest, les courses de trot, le tiercé, les ballons de rouge et le retour des chasseurs en treillis de combat. Pour tuer le temps, je m'étais mis à lire les pages du seul journal de l'endroit aimablement prêté par la patronne. Avez-vous déjà lu *L'Écho fléchois*? Vous devriez. On est transporté dans un autre monde tout imprégné d'horaires de messes et de marchés, de mécontentements, de faits divers et d'assassinats. Celui-ci par exemple en gros titre: «Une femme miraculée après l'agression de son ex-amant armé d'un fusil et d'une épée dans un château». J'ai cru l'espace d'un instant qu'il s'agissait de Barbe bleue venu égorger sa dernière victime sur l'autel du ressentiment. Non, nous n'étions pas au Moyen Âge mais en 2025. Et la réponse en forme d'excuse d'un autre, arrêté par les gendarmes pour avoir estropié son voisin d'un coup de carabine à plomb: «Il me soûlait. Je n'ai rien fait à part lui tirer dessus.» Et cet article consacré à un projet «agrivoltaïque» destiné à produire de l'électricité par biomasse qui ne trouve pas

mieux que de commencer par: «Courant 2024...»! Je sais bien que cela ne fait rire que moi, mais tout de même, il fallait le trouver. Au bout de mes lectures, pour me dégourdir les jambes, j'étais allé faire un tour à l'église du village, de l'autre côté de la rue. Je ne savais pas encore que Bouessay allait prendre soudain les dimensions de l'univers. On avait gravé à la porte de l'église, sur une plaque de marbre gris, les noms des 21 morts de la Grande Guerre – un tiers des jeunes de la commune! – fauchés dans les tranchées de la Somme ou de Verdun et, encore plus extraordinaire, sur une autre plaque en fonte du «Souvenir français», ceux des victimes des guerres du Second Empire, tombés aux quatre coins de la planète en pantalon garance et fusil Chassepot, par ordre de Napoléon III, comme si tout à coup le monde entier était invité à pleurer les morts d'un village perdu des bocages du Maine. Voici le «marsouin» Isidore Bardou mort à Sébastopol en 1854, et le «chasseur» Boulard mort de maladie l'année suivante à l'hôpital de Constantinople et le «soldat» Maillet, mort de ses blessures à celui de Nagara dans le détroit des Dardanelles, et le «fusilier» Métherot, mort en Crimée à «l'ambulance de sa division». J'imaginais tous ces paysans, ces journaliers en sabots enfermés dans leur routine, partir vers l'inconnu pour ne jamais revenir. La mort est triste. Seuls le temps et la géographie lui donnent parfois les couleurs du rêve et la poésie des songes. Voilà mon voyage. Croyez-moi, rien ne sert de «tribuler» en Chine comme dans un film de Godard. L'exotisme est à notre porte. Ouvrez-la avant qu'elle ne se ferme à jamais. De quoi me faire aimer encore un peu plus les premiers mots de Lévi-Strauss dans *Tristes tropiques*: «Je hais les voyages et les explorateurs.» ■

E. de Waresquiel

“Un village des bocages du Maine prend soudain les dimensions de l'univers. L'exotisme est à notre porte. Ouvrez-la avant qu'elle ne se ferme à jamais”

Plongez au cœur du chantier de la cathédrale Notre-Dame de Paris



12€
vol.8



**100 % DES BÉNÉFICES SERONT
REVERSÉS AU FINANCEMENT DES TRAVAUX**

Coédité par l'Établissement public rebâtir Notre-Dame de Paris et Connaissance des Arts.



REBÂTIR NOTRE-DAME DE PARIS

Découvrez le huitième numéro
de la **Fabrique de Notre-Dame**
sur **boutique.connaissance|des|arts.com**

HISTOIRE TV

RAINBOW WARRIOR

Série documentaire inédite (3x52')

Jeudi 10 juillet dès 20h50

RAINBOW WARRIOR

MEURTRE DANS LE PACIFIQUE

(streaming 30 jours)

Documentaire inédit (2x45')

Mercredi 13 août dès 20h50

KOURSK:

LE NAUFRAGE DE POUTINE

(streaming 60 jours)

(c)Sky History - Oxford Scientific Films



canal 121

DISPONIBLE
AVEC

CANAL+

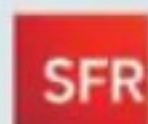
canal 118

free

canal 205



canal 124 canal 177



**Chips
Time**

.nordnet.



REPLAY
DISPONIBLE
JUSQU'À
60 JOURS